

AVICULTURE

PASSEREAUX

MOEURS, NOURRITURE, NIDIFICATION, ÉLEVAGE

PAR

LE MARQUIS DE BRISAY

(R. de B.)

*Membre de la Société nationale d'acclimatation
de France*



PRIX : 3 FR. 50

Chez M. RENAUD, Libraire, rue du Sablen

(Droits de traduction et de reproduction réservés)

AURAY
IMPRIMERIE RENAUD, LIBRAIRE

1886

AVANT-PROPOS

Le goût des oiseaux s'est beaucoup répandu depuis dix ans; il a passé de la fantaisie à l'état d'étude. Pendant que des amateurs sérieux tentaient avec réussite l'élevage de quelques sujets rares, les acclimataient et nous les rendaient familiers, les Sociétés créées dans le but de répandre autour de nous les oiseaux étrangers, les importateurs, les naturalistes en relation avec les chasseurs coloniaux, présentaient sur les marchés européens, à Londres, à Paris, à Berlin, quantité de volatiles issus du pays d'origine, qu'ils s'efforçaient de rendre plus ou moins aptes à supporter la vie de volière; le nombre s'en accroît tous les jours et les arrivages de plus en plus nombreux mettent ces intéressants animaux à la portée de tout le monde.

Les journaux d'élevage n'ont pas peu contribué à l'extension de la vogue dont jouissent actuellement les oiseaux : on compte aujourd'hui une vingtaine de publications fort bien rédigées. la plupart illustrées, insérant dans leur partie littéraire les articles,

la correspondance d'amateurs au sujet de leurs découvertes, donnant des consultations sur les divers cas morbides après autopsie, facilitant enfin entre leurs abonnés, par un supplément contenant des offres et demandes d'animaux, les relations commerciales indispensables à tout éleveur, et dont le plus simple amateur est heureux lui-même de profiter.

Il en résulte que tout château, toute villa, toute installation confortable à la campagne veut avoir sa faisanderie ou sa volière. Dans une position sociale un peu secondaire, le commerçant retiré des affaires, le directeur de fabrique, le simple marchand dans son parterre, derrière son magasin, possède sa volière au soleil, où la jolie collection d'oiseaux indigènes et étrangers, s'ébat, gazouille, fait la distraction de ses heures de repos. Enfin il n'est pas jusqu'au presbytère, jusqu'à la petite maison du Docteur, dans le jardin desquels on n'aperçoive quelques oiseaux rares derrière un grillage et sur le bassin de la pelouse, pensionnaires aimés et charmants qui distraient des tristesses du dehors.

Les oiseaux font passer les heures d'ennui, et consolent de bien des illusions perdues dans la vie. Ils intéressent ceux qui les étudient et récompensent largement, même au point de vue lucratif, les soins qui leur sont prodigués : si quelques personnes trouvent ce goût dispendieux, bien des

amateurs, devenus éleveurs distingués, pourront affirmer que la reproduction de leurs sujets intelligemment traités n'a pas toujours mal compensé leurs frais, et que c'est à coup sûr un des luxes les moins chers qu'on puisse se donner.

Quant à moi, j'ai toujours aimé les oiseaux; tout enfant je m'y intéressais passionnément; jeune homme, je les ai laissés un peu de côté; mais depuis dix ans je m'en suis plus spécialement occupé que jamais. Dès lors je n'en ai pas fait seulement une distraction, mais un sujet de recherches et d'étude.

Je viens donc offrir au public des amateurs et des éleveurs d'oiseaux le résultat de mes remarques, pensant qu'elles pourront intéresser ceux qui s'appliquent au même sujet, et rendre service aux débutants, aux jeunes amateurs qui voudront bien, en profitant de l'expérience des autres, éviter de faire quelques écoles. J'y ai joint, dans le même but d'instruction, les découvertes faites par mes amis, et qu'ils ont bien voulu me communiquer.

Ce petit livre des « Passereaux » est un travail sans prétention dont l'auteur désire, avant tout, ne pas s'attribuer une apparence de doctrine; ce qu'on y trouvera n'est que le produit de l'expérience, et laisse ouvertes toutes les questions d'amélioration et de réussite en élevage, pour ceux de mes confrères qui voudront mieux faire et obtenir

de plus brillants résultats. Le progrès marche toujours, en ceci comme en tout; je ne doute pas que, dans dix ans, nos succès et nos découvertes d'aujourd'hui ne semblent pitoyables à nos successeurs. En attendant, ils ne trouveront peut-être pas mauvais qu'on leur soumette un A B C du métier.

Je termine en informant mes lecteurs que, s'ils daignent faire bon accueil à ce début dans la carrière, le zèle qui m'anime à leur égard ne se ralentira point. J'ai, sur le bureau, une seconde partie du même ouvrage concernant les « Perruches et les Colombes exotiques, » dont la rédaction est à l'œuvre, et à laquelle je serai heureux de mettre pour eux la dernière main, s'ils veulent bien témoigner à mon travail quelque intérêt. Elle pourra paraître au commencement du printemps prochain.

J'adresse aussi des remerciements à ceux de mes confrères en aviculture qui ont bien voulu me fournir, avec une bonne grâce extrême, tous les renseignements dont j'avais besoin; ils ne s'étonneront pas, je l'espère, de voir citer ici leurs noms ou les relations écrites qu'ils ont pris la peine de m'adresser, et que j'ai tenu à cœur de reproduire — sinon en totalité, du moins en leur majeure partie. Chaque témoignage d'un connaisseur, chaque communication d'un éleveur pratique est une pierre qui ne saurait manquer à un édifice construit en

commun, dans l'ensemble duquel chaque ouvrier doit loyalement reconnaître sa part et apparaître aux yeux de tous avec les mérites de sa coopération propre. Je suis certain qu'ils le comprendront exactement comme moi.

Auray, 25 Juin 1886



AVICULTURE

PASSEREAUX

I

LES COLIBRIS

Lors de la découverte du **Nouveau-Monde**, les Européens furent émerveillés de voir venir à eux des femmes indigènes magnifiquement parées de la dépouille d'oiseaux dont le plumage rivalisait avec les pierreries éfincelantes des plus beaux bijoux orientaux, le rubis, la topaze, l'émeraude ; ils achetèrent plusieurs de ces parures et les rapportèrent au pays natal. C'est ainsi que les naturalistes de l'ancien monde connurent les colibris.

On trouve des colibris dans toute l'Amérique, depuis le Labrador jusqu'à la Terre-de-Feu, y compris les Antilles ; il n'en existe point ailleurs.

Pendant l'été, ils séjournent dans les contrées

les plus fraîches et jusque sur les montagnes élevées des Andes; leur aire de dispersion s'étend à toutes les terres où s'épanouissent les fleurs. Dès l'approche de l'hiver ils se cantonnent et se resserrent entre les deux tropiques; c'est au Mexique surtout qu'ils fixent alors leur séjour. Ils peuvent d'ailleurs y jouir de la variation des climats, et semblent témoigner la préférence à l'atmosphère tempérée des plaines. A Mexico ils abondent, les jardins en sont remplis. Ils visitent constamment les bosquets et les massifs de fleurs, bourdonnent comme des frêlons autour des orangers et des althéas, pénètrent presque dans les maisons, témoignant si peu de frayeur à l'égard des personnes qu'on peut les approcher de très près. Ce voisinage constant et facile a permis à des amateurs d'étudier leurs mœurs, de surprendre leurs habitudes, de connaître la nature de leurs aliments; et, poussant leurs recherches jusqu'à s'emparer de nombreux sujets soit à la glu, selon l'usage des indigènes, soit plus proprement à l'aide de filets à papillons, ils sont parvenus par mille soins intelligents à soumettre les oiseaux-mouches à la captivité.

L'obstacle qui s'oppose à la domestication du colibri n'est pas son amour de la liberté. Il se prête aisément aux rigueurs de l'esclavage, sans manifester le moindre regret de son indépendance. Sitôt qu'il est pris, il devient doux, familier, gour-

mand, au dire de ceux qui l'ont possédé en cage, même pendant quelques heures seulement. Une fois lâché dans la chambre, il se pose sur le premier objet qu'il trouve à portée de ses minuscules pattes, en repart de suite et s'en va planer au-dessus des fleurs, s'y plongeant comme une mouche à miel, si l'on a eu le soin et la délicate attention d'en mettre en un vase à sa disposition. C'est même là le point de départ de son éducation ; dès qu'il a vu et flairé les fleurs, il abandonne toute idée de fuite, tout sentiment farouche à l'égard de l'homme ; au contraire, il s'approche avec reconnaissance de son maître, fait autour de lui mille évolutions, et paraît satisfait, en sa petite vanité personnelle si bien fondée, de se voir admiré par lui.

Etant parvenu à faire entrer un colibri dans la serre de son jardin et à s'en emparer, M. Webber raconte que le rusé petit volatile contrefaisait le mort pendant qu'il ouvrait lentement la main pour le contempler. « Il se tint immobile durant quelques minutes sur ma main plate, et je vis qu'il ouvrait les yeux pour examiner si la route était libre; il les referma immédiatement quand il vit que j'avais le regard dirigé vers lui. Dès qu'il fut désaltéré, il ne se gêna plus, se tint sur mon doigt avec la plus grande assurance, et se mit à se nettoyer les plumes avec la même nouchalence que sur une branche

favorite. En moins d'une heure cet habitant des airs, en apparence indomptable, semblait entièrement apprivoisé, et le lendemain il volait dans n'importe quelle partie de la chambre, vint se percher sur mon doigt et sembla me parler doucement dans son doux babillage. » (Die Gefiederte Welt).

Trouver l'alimentation nécessaire à l'entretien du colibri est l'échec contre lequel se heurtent la plupart des éleveurs pour obtenir la conservation de cet oiseau. C'est qu'en effet, le colibri ne se nourrit pas exclusivement, comme l'on est trop porté à le croire, du suc des fleurs. Certainement il absorbe beaucoup de ce nectar au fond des calices où on le voit darder une langue allongée; mais ce suc n'est pour lui qu'une boisson, une sorte de dessert plutôt qu'un aliment substantiel; en balayant de sa langue le fond des fleurs, il enlève une quantité d'insectes invisibles à l'œil de l'homme, qui vivent en foule, eux seuls, du nectar de ces mêmes fleurs. La longueur du bec du colibri et sa finesse, le peu de développement des commissures des lèvres qui ne lui permet pas de saisir, comme font les hirondelles, les insectes au vol, ont fait croire longtemps qu'il ne chassait pas le moucheron et dédaignait cette nourriture animale; mais des remarques plus minutieuses ont amené à rectifier cette erreur et à reconnaître que l'insecte est la

base principale de l'alimentation de l'oiseau-mouche.

« Il est très-probable, écrivait Bullock en 1825, que tous les oiseaux-mouches se nourrissent d'insectes; pour un grand nombre le fait est certain. Je les ai souvent observés attentivement dans le jardin des plantes de Mexico; là, un colibri avait pris possession d'un oranger en fleurs; il s'y tenait tout le jour, attrapant les petites mouches que les fleurs y attiraient. Dans un jardin à Jalopa, j'ai souvent admiré comme les colibris chassaient avec adresse au milieu des innombrables toiles d'araignées. Ils s'approchaient prudemment de ces toiles pour enlever les mouches qui s'étaient prises; mais souvent les grandes araignées ne cédaient pas facilement leur proie, et les oiseaux étaient forcés de se retirer. »

Audubon disait à une époque plus rapprochée de nous : « Les colibris se nourrissent d'insectes, principalement de coléoptères; on en trouve dans leur estomac avec de petites mouches, ils prennent les premières dans les fleurs, les secondes au vol. Le colibri pourrait donc être regardé comme un gobe-mouchés. Le nectar, le miel ne suffisent pas à le nourrir; c'est au plus s'ils lui sont nécessaires pour étancher sa soif. On a gardé en captivité beaucoup de ces oiseaux, les nourrissant de miel et de sucre: ils n'ont jamais vécu plusieurs mois

et tous sont morts amaigris et émaciés. D'autres, par contre, auxquels on donnait deux fois par jour des fleurs cueillies dans les bois ou dans les jardins et dont la cage était fermée par des gazes à travers lesquels pouvaient passer de petits insectes, ont vécu ainsi plus d'un an. » Bien d'autres expériences ont démontré que la conservation des colibris vivants, à l'aide du miel seul, ne pouvait réussir, et qu'en leur fournissant, par les fleurs continuellement renouvelées, l'insecte dont ils sont friants, l'on parvient à les entretenir beaucoup plus longtemps.

Wilson déclare avoir conservé des colibris pendant trois mois, grâce aux fleurs fraîches qu'il renouvelait tous les jours. Coffey, un autre observateur des mœurs de ces oiseaux, en garda deux pendant plusieurs mois; il mettait dans leur cage du miel délayé dans de l'eau: « Ce liquide, dit-il, attirait de petites mouches que les colibris happaient avec avidité. »

Gosse en eut quelques-uns dans sa propre chambre pendant près d'une année, mettant à leur disposition des fleurs de moringa dans un vase d'eau sucrée. Tout récemment M. Webber, que je viens de citer, entretint un colibri pendant trois semaines à l'aide d'une dissolution de sucre en pain et de miel fin dans trois fois leur quantité d'eau fraîche.

Ce nectar artificiel ne suffisait point à l'oiseau, malgré le désir qu'il témoignait à s'en abreuver en plongeant le bec jusqu'au fond de la tasse et en aspirant le liquide à la façon des pigeons ; il perdit bientôt sa vivacité et il fallut lui rendre la clef des champs. Cet oiseau n'en abusa pourtant pas ; il revint à sa cage suspendue à un buisson et à sa tasse d'eau sucrée : il en ressortit s'en allant folâtrer avec d'autres colibris sauvages, rentra encore et vint passer les nuits sur son perchoir ; il était donc entièrement apprivoisé, et on le conserva ainsi plus longtemps, car il pouvait se gorger d'insectes à chacune de ses fréquentes sorties.

On pourrait multiplier les exemples ; de tous ressort l'impossibilité d'entretenir les colibris par le miel et le sucre comme nourriture unique, et le besoin absolu qu'éprouvent les oiseaux-mouches d'ajouter au nectar des fleurs une nourriture animalisée.

De toutes les expériences qui ont été faites en prenant cette nécessité pour point de départ, la plus efficace et la plus heureuse en ses résultats, a été l'emploi de l'œuf cuit dont les propriétés vivifiantes remplaceraient assez bien l'insecte. Gould l'a essayé un des premiers, et parvint à rapporter en Angleterre des colibris qu'il nourrissait de sirop et de jaune d'œuf ; « Mais quand ils eurent à subir les influences du climat d'Europe, dit-il, ils présen-

férent des symptômes irrécusables d'affaiblissement et ne se relevèrent plus. Je réussis cependant à en amener un à Londres ; mais il mourut le lendemain de son arrivée. »

M. Chiapella a pu conserver dans la Louisiane des colibris-rubins par un procédé analogue : leur nourriture consistait en une patée de jaune d'œuf dur et de pommes de terre écrasées ensemble, liquéfiée par du miel vierge — celui qui a découlé naturellement du rayon, — ou de l'eau abondamment saturée de sucre. Il en a rapporté et même entretenus à Bordeaux par ce régime pendant quelque temps : « la cage, dit-il, avait à peine un pied de diamètre, elle était divisée en quatre compartiments afin d'isoler chaque oiseau. Au près du petit perchoir, il y avait un pot grand comme une coquille de noix, qui contenait la nourriture ; il n'avait qu'à y plonger sa langue pour se satisfaire. Le fond de la cage était garni de son, pour absorber l'humidité des déjections. » (*Manuel de l'Oiseleur, page 163*).

Cet habile éleveur fait connaître en détail les mœurs du rubis-topaze qui niche en Louisiane en avril, et redescend vers le tropique en septembre, choisit sa compagne dès son arrivée, perche et niche sur un althéa, poursuit, harcèle tant qu'il est en amour, tous les oiseaux grands ou petits qui l'approchent, même les émerillons et les aigles, couve

pendant treize jours dans un nid embaumé merveilleusement tissé de filaments et duvets d'une finesse extrême amalgamés par un gluten qui imite la cire, puis nourrit, élève ses petits avec un soin merveilleux, et ne les abandonne que pour faire une seconde nichée. En août la mue survient ; les jeunes prennent leurs premières plumes de couleur rubis, mais ce n'est qu'en janvier seulement qu'ils ont toutes leurs éclatantes couleurs.

Il a déniché et nourri souvent avec succès des rubis, prenant au trébuchet les parents et les enfermant avec leur précieuse progéniture. « La cage, qui devait les recevoir était préparée d'avance, dit M. Chiapella, le grillage était en canevas. Je la garnissais de fleurs faites avec une étoffe enduite de cire vierge. Ces fleurs étaient creuses et imitaient celles de l'althéa; je les remplissais de miel vierge délayé dans l'eau. et plaçais la cage dans un endroit isolé. Les cris des petits ne tardaient pas à éveiller la sollicitude du père et de la mère ; ils cédaient aux instincts maternels, prenaient de la nourriture et donnaient à manger à leurs petits. » (idem).

La découverte d'un nid de colibris, n'est pas, paraît-il, chose facile. — M. Webber raconte avec détails comment, après mille recherches inutiles, le hasard lui en fit trouver un. Il avait remarqué pendant son séjour en Floride que l'oiseau-mouche

volait souvent au dessus des cours d'eau, il eut la pensée que ce petit animal, dépourvu de toute autre défense que sa ruse, devait placer son nid sur l'extrémité de branches et de lianes qui s'étendent au dessus des rivières, afin d'être à l'abri des attaques des serpents, ou autres bêtes nuisibles. Il dirigea donc ses recherches dans cette voie. Un jour qu'il s'était arrêté auprès d'une petite baie, et se reposait adossé au tronc d'un noyer blanc, il vit passer comme une flèche un colibri qui s'arrêta sur l'excoriation noueuse d'une branche longuement étendue sur l'onde; puis aussitôt il entendit distinctement le doux et tendre babillage d'amour de deux oiseaux se donnant la becquée. Il étudia la branche, l'explora du regard et ne découvrit rien; une multitude de nœuds tous pareils se succédaient sur l'arbre, sans qu'il soit possible de distinguer maintenant celui qui avait donné asile au colibri. Alors le chercheur infatigable monta sur le noyer et se mit à tâter la branche avec le pied, éprouvant chaque rugosité, chaque nœud l'un après l'autre: après un long examen il reconnut sur la branche qui se trouvait au-dessous de lui que l'un de ces nœuds ayant la grosseur d'un œuf de poule était recouvert d'un bouquet de plumes fulgurantes, rayon d'or et de pourpre étincelant dans le feuillage. C'était l'oiseau accouvé sur son nid. « Sa tête flamboyante, son

long bec et ses yeux perçants étaient dirigés vers moi, immobile, dit Webber ; il ne montrait pas la moindre intention de s'envoler ; sa poitrine du blanc le plus pur ou plutôt son cou, car elle était cachée dans le nid, représentait le contraste le plus doux et le plus innocent avec la magnificence de la tête, du dos et des ailes. L'oiseau appartenait à l'espèce la plus fréquente en ces parages, et était un peu plus grand que le colibri rubin. Je pus ainsi me rendre compte de ce que l'être admirable, non seulement avait disposé l'intérieur de son nid de telle façon, qu'il correspondait en forme et en grandeur avec les nœuds naturels des autres branches, mais aussi que l'extérieur avait été couvert, avec le même art, de la mousse croissant sur les nœuds », de sorte que du sol il était impossible même au chasseur le plus exercé de découvrir le berceau dans lequel l'oiseau élevait ses enfants.

Oui, le colibri se montre merveilleusement artiste dans la construction de son nid : les brins d'herbe sèche minces comme des fils, les écailles effilochées de fougères, et surtout les lichens de diverses sortes sont les matériaux qu'il emploie au dehors, dont il enlace et tisse sa couchette moelleuse ; il matelasse le dedans de mousse et de substance cotonneuses. Tous ces matériaux sont liés, fondus, cimentés entre eux, rendus compactes par

une gomme durcissante, produit sans doute du miel des fleurs mélangé à la sève des bourgeons de certains végétaux que les oiseaux-mouches triturent et amalgament en leurs gosiers, dont ils enduisent ensuite leur nid. Ils donnent à ce nid une forme variable, souvent oblongue et terminée en pointe que l'architecte habile applique à une branche d'un arbuste, adosse à la bifurcation de deux tronçons, ou suspend aux tiges simples des fougères gigantesques, aux lianes qui se balancent entre les troncs des vieux arbres ou même au milieu des roseaux; quelquefois plusieurs tiges d'herbes seulement lui servent de soutien, reliées entre elles par les filaments extérieurs de l'ouvrage. Dans quelques uns de ces écrins à bijoux précieux s'accomplit un phénomène qui agrandit encore la renommée de splendeur du colibri. Sous l'influence de la chaleur développée pendant l'incubation et de la fermentation végétale qui en résulte, selon que l'affirment des naturalistes dignes de foi, tels que Audubon et Schomburgk, certains lichens dégagent les matières colorantes dont ils ont la propriété, et les œufs ordinairement blancs de l'oiseau se trouvent teints en un beau rouge cramoisi.

Deux œufs, jamais plus, voilà à quoi se borne la reproduction d'un couple de colibris à chaque nichée; les petits sont ordinairement de sexes différents et s'accouplent à leur tour, dans la saison

suivante ; quelquefois ce sont deux mâles ou deux femelles, et, dans ce cas, ils vont chercher ailleurs les joies de la famille auxquelles ils ont droit. Lorsqu'ils viennent de naître, les petits colibris forment ensemble au fond du nid une petite masse noire, informe, d'où sortent de longs cous et de petits becs pointus ; ils se couvrent promptement d'un duvet blanc et dès lors leur croissance est rapide ; ils ne tardent pas à remplir le nid ; alors la mère ne les réchauffe plus, elle pourvoit seulement à leur nourriture ; quinze jours après leur éclosion ils ouvrent les yeux, au bout de quatre semaines, ils prennent leur vol, faibles encore, voletant avec peine de tiges en tiges ; mais bientôt leur force est à son apogée, ils s'élancent, se groupent en familles nombreuses et vivent en communauté jusqu'à la mue. Si on les approche avant qu'ils aient entièrement pris leur essor, dit M. Audubon, « le père et la mère, remplis d'angoisse et de terreur, volent deçà et delà, passant à peine à quelques pouces de la figure de celui qu'ils croient leur ennemi, puis se perchent tout auprès de lui, sur une branche, attendant l'issue des événements. »

Le père Montdidier s'était emparé d'un nid de colibri contenant deux petits âgés de vingt jours ; il le plaça dans une cage accrochée à la fenêtre de sa chambre, où les parents vinrent les nourrir. La cage étant rentrée et la fenêtre laissée ouverte, le

père et la mère pénétraient dans la chambre; ils s'approvoisèrent si bien qu'ils ne la quittèrent bientôt plus, venant jusque sur les doigts du Père et s'abreuvant du nectar que celui-ci leur offrait. Cette pâtée très fine et presque liquide était composée de biscuit, de jaune d'œuf et de sirop; elle plaisait tellement aux oiseaux-mouches que la petite famille, nullement sevrée de la liberté, voltigeait au dehors, au dedans, sortait et rentrait à tout instant pour aller plonger le bec dans la tasse qui contenait l'exquise nourriture. Le soir on les renfermait dans leur cage que l'on suspendait en l'air loin des attaques des rongeurs; mais une nuit la cage ayant été oubliée, les quatre colibris furent dévorés par les rats.

Webber, déjà cité, raconte comment il prit et éleva les petits du nid de la Nymphé des fleurs découvert dans les nœuds du noyer blanc.

Trois semaines s'étaient écoulées depuis sa découverte, lorsque s'étant rendus de nouveau auprès du nid, il le vit occupé par deux colibris si beaux, si bien emplumés qu'il les prit pour des adultes: ils le regardèrent approcher, étendre le bras vers eux sans manifester d'effroi, sans essayer de prendre leur vol. Les ayant couverts de sa main, il les enleva avec le nid, les emporta chez lui où, dès leur arrivée, il leur fit boire la composition avec laquelle il nourrissait un rubis qu'il

gardait en cage. Les oisillons en prirent avec joie, et se trouvèrent tout-à-coup familiers, au point de venir se percher sur les doigts de leur bienfaiteur.

Ils devinrent les compagnons de captivité du rubis qui se chargea de leur éducation, les conduisant au vase de sirop, et se faisant leur guide dans les buissons des alentours, chaque fois qu'on leur donnait à tous trois la liberté ; il les ramenait ensuite au logis où le sirop fraîchement renouvelé les attirait de préférence à tout.

Ils s'en allaient donc tous trois voletant de branches en branches, de fleurs en fleurs, à la recherche d'insectes, sans l'usage desquels ils n'eussent pu vivre, car on avait bien remarqué que la captivité pendant un laps de temps trop prolongé les étiolait et les faisait dépérir ; mais on se demandait quelle était la variété d'insectes qui de temps en temps leur servait ainsi de remède, et les remettaient si bien des privations endurées pendant la captivité. A force d'observations, Webber le découvrit : « Je surpris notre ami le colibri-rubis, dit-il, arrachant gentiment, avec la pointe de son long bec, une petite araignée de sa toile ; il procéda si bien que les gouttes de rosée, suspendues à la toile, ne furent même pas dérangées », — remarque confirmant bien celle faite par des naturalistes plus anciens, qui ont vu des colibris attaquant les araignées dans leurs toi-

les, soit pour leur enlever les mouches attirées dans leurs réseaux, soit pour les saisir elles-mêmes et contredisant une fois de plus cette assertion très erronée, par laquelle on a voulu faire croire que les araignées dévoreraient aussi les oiseaux mouches. Non, car c'est précisément l'inverse qui a lieu.

Dès lors les colibris furent plus fréquemment mis en liberté ; ils ne donnèrent pas plus souvent la chasse aux araignées dans leurs toiles. Tous les quinze jours seulement ils se livraient à cette chasse rapide et productive ; ils y consacraient une matinée et alors absorbaient une quantité suffisante de l'insecte aptère destiné à combattre en leurs organes l'abus échauffant du sirop.

Enfin « des essais soignés faits sur deux familles, ajoute Webber, me prouvent que les colibris ne se nourrissent pas exclusivement du nectar des fleurs, comme l'indique Audubon ; le fait est que ce nectar leur offre une nourriture pendant un certain temps, quinze jours à peu près ; ils ne saurait en subsister plus longtemps, pas plus que d'air pur, et je suis convaincu que les araignées ne peuvent leur suffire pendant plusieurs jours de suite », ce qui revient à dire que le sirop et l'aliment azoté ensemble sont indispensables au colibri, et qu'il ne peut se contenter de l'un et l'autre séparément ; nous l'avons déclaré dès le début de ce travail.

Constatons donc avec Chiapella, Webber et les autres que les colibris, moyennant des soins particuliers peuvent se conserver en cage, et regrettons que les difficultés, pourtant non insurmontables, qu'engendrent leurs besoins, ne nous mettent pas plus souvent à même de pouvoir en posséder en captivité; car ces oiseaux outre leur plumage brillant et le nombre très grand de leurs variétés, ont encore des usages fort distrayants et des attitudes très gracieuses, qui charment leurs possesseurs.

Ceux qui sont connus des naturalistes, se divisent en onze familles comprenant vingt-quatre sous genres, lesquels ont encore des variétés entr'eux.

Les uns, comme le Patagon géant, qui ne mesure pas moins de 22 centimètres, se distinguent par la dimension de leur taille et la forme de leur bec, droit, allongé et pointu comme un glaive: le Docimoste porte-épée répond à ce signalement. D'autres, comme les *Plaétons*, se reconnaissent à la longueur de la queue; leur bec est court et recourbé, ressemblant chez l'*Eutoxère* aigle, à celui d'un oiseau de proie; leur taille est moins grande.

D'autres sont caractérisés par la structure de l'aile ou celle de la queue: telle est la *Nympe* des montagnes, ou le *Rubis-topaze* un des plus beaux colibris, mais des plus communs de l'espèce, ou

L'Héliothrix, dit baise-fleur, dont la queue est en forme de lyre et les ailes en faucilles ; il ne mesure que 10 centimètres.

Un sujet d'un genre différent, le Stégamire a pour queue deux plumes minces extrêmement allongées, terminées par deux larges palmes.

Il en est encore dont le type est une huppe admirablement étagée, telle que la présente le Lophornis, ou prenant la forme d'un cimier comme chez l'Oxypogon à casque ; à quelques autres deux ou trois plumes allongées sur les oreilles ont fait donner une classification et un nom : ce sont les Héliactines cornus ; leur queue est en éventail.

Les plus petits oiseaux-mouches, mesurant 7 à 8 centimètres de longueur totale, sont aussi les plus magnifiques de nuances : tels les oiseaux-pierreries, l'Améthiste, le Calotorax, les Bellatrix et les Elfes superbes.

La dernière famille surnommée vulgairement les colibris masqués, à cause de quelques plumes très singulièrement plantées sur la nuque et le cou, comprend des oiseaux dont la taille est minime et le bec une épine.

Les nuances qui ornent les colibris sont : le brun à reflets verts, dans les espèces de grande dimension, les moins décorées ; le bleu-violet, le vert brillant chez les moyens ; le rouge-grenat, le vert-émeraude, le jaune-rubis, le jaune-topaze chez les

mieux parés qu'on nomme pierreries ; le noir et le blanc se remarquent sur ceux qu'on a surnommés Nymphes des fleurs.

Les plus beaux sont les Lophornix : en leur plumage toutes les nuances du vert et du rouge métallique rivalisent d'éclat ; le blanc se rencontre aussi dans leur costume,

Enfin, parmi les plus petits, le rouge écarlate se voit chez le Sapho à queue fourchue , tandis que le jaune- orange le plus vif est la couleur principale du Ramphomeron.

Schomburgk parlant des superbes effets de couleur produits par les oiseaux-mouches dans la nature ensoleillée des tropiques , dit : « Tout à l'heure on a vu une fleur tranquille et solitaire ; maintenant un topaze brille au dessus d'elle ; on ne sait ni d'où ni comment il est venu ; un instant après il a disparu. L'œil enivré se détourne, mais c'est pour voir le même jeux se renouveler : ici c'est un rubis aux vives couleurs, ici une gouttelette d'or ou un saphir étincelant de mille feux ; bientôt tous ces bijoux se réunissent en une couronne splendide , qui se brise subitement et la même scène se répète. »

Une brillante parure n'est pas l'unique charme des colibris ; quelques uns chantent. Leur voix n'est pas vibrante, c'est un bourdonnement mélodieux qui parfois s'élève à la hauteur d'un son , et

Plusieurs naturalistes affirment avoir observé chez certains sujets des plus petites races un chant délicat et varié. Il en est, paraît-il, qui, lorsqu'ils chantent, — ceci amusera fort les enfants, — ouvrent démesurément le bec et en sortent la langue à la longueur d'un pouce environ.

Gosse fait le tableau suivant des mœurs et attitudes de ses colibris : « Une fois habitués à leur nouvelle demeure, mes captifs montrèrent une vivacité sans égale. Ils prenaient les postures les plus diverses, se tournaient de tous côtés, montrant toutes les beautés et toutes les variations de leur plumage, sous les différents jeux de la lumière. Ils volaient à droite et à gauche, se balançaient dans les airs de la façon la plus gracieuse, et tous leurs mouvements s'exécutaient avec une telle promptitude, qu'il était impossible à l'œil de les suivre. J'en mis cinq dans une grande cage dont un côté était garni de treillis métalliques. Je redoutais ce changement; aussi, ne les mis-je dans la cage que le soir, espérant que la nuit les calmerait. Quand je fermai la porte, ils voletèrent un peu de tous côtés; mais le lendemain ce fut avec plaisir que je les vis tous se tenir sur le perchoir et boire dans le vase renfermant le sirop. J'espérais amener mes colibris en Angleterre, et je croyais que les plus grandes difficultés étaient vaincues; mes illusions devaient être détruites. Je

ne les avais pas depuis une semaine en cage que les malheurs commencèrent. J'en perdis deux chaque jour. A la fin de la semaine, un seul me restait, et celui-ci devait bientôt partager le sort de ses compagnons. L'impossibilité de trouver une quantité suffisante d'insectes est évidemment la cause de la mort de mes captifs : ils buvaient du sirop, mais ce n'était pas assez pour les conserver. Tous périrent extraordinairement amaigris, et leur estomac était tellement racorni qu'on ne pouvait presque plus le reconnaître. Dans une chambre ils avaient encore pu prendre quelques insectes ; dans une cage étroite, cela leur était devenu impossible. »

On voit donc que ce naturaliste, comme les autres, a reconnu que la nourriture animalisée était indispensable aux oiseaux-mouches.

Une observation assez récente a fait découvrir que le raisin est un généreux aliment pour l'oiseau-mouche, et qu'il en est friand. C'est à un planteur de l'Amérique du Sud qu'on la doit. Ce planteur avait fait de nombreux essais dans ses terrains de culture, des différentes sortes de vignes que produit le sol européen : il remarqua que les colibris visitaient constamment les grappes des meilleurs raisins et se gorgeaient des grains les plus murs. De là à l'idée de les abreuver de vin sucré, il n'y avait qu'un pas ; d'aucuns l'ont tenté et l'on a pensé que

cette nourriture généreuse suffirait à remplacer les insectes qu'on ne peut leur fournir en captivité, problème qui semble avoir été résolu dans le sens de l'affirmative par la personne faisant l'objet de la communication suivante adressée le 29 décembre 1873 à M. Deyrolle, le Directeur du journal *l'Acclimatation*, à Paris, par un de ses abonnés.

« J'ai connu une dame, femme d'un consul, dit le correspondant anonyme, qui avait apporté d'Amérique une vingtaine d'oiseaux-mouches. Les espèces dont je me souviens étaient le rubis-topaze, le grand rubis-émeraude, le fer de lance, le saphir, le vert doré, la jacobine. Ces oiseaux avaient été placés dans une chambre convertie en volière et dont les fenêtres avaient été garnies de toiles métalliques, le sol était couvert de sable, de mousse et de gazon; des pots de fleurs naturelles, souvent renouvelées, étaient placés de distance en distance mais enlevés chaque soir, de crainte d'asphyxie. Les oiseaux voltigeaient sans cesse au-dessus des fleurs, mais peu semblaient leur convenir. Au centre de la volière, sur un guéridon, était placé un vase contenant un de ces bouquets en porcelaine de Saxe qui se fabriquaient au siècle dernier et que l'on retrouve encore chez les revendeurs. Chaque fleur formait une coupe; dans chacune d'elles, cette dame intelligente versait, chaque matin, un mélange composé de miel et de vin de

Malaga ou d'Alicante ; les oiseaux venaient pomper ce mélange avec leur langue de papillon , et cette succulente liqueur leur donnait une force et une vigueur exceptionnelles. J'ai pu revoir ces oiseaux après deux années , puis six autres années d'intervalle ; en deux ans elle en perdit un, le vert doré, par accident, et six ans après, elle en possédait encore dix-sept , qui volaient sans cesse avec la même vigueur , le même entraînement , et poussaient un petit cri comparable à celui de la mésange à longue queue. »

On croit rêver ! Et l'on se surprend en plein péché d'envie devant cette chambre mystérieuse où voltigent des pierreries ailées.

Mais les progrès de l'industrie et l'intelligence humaine applanissent de nos jours toutes les difficultés. En pleine Exposition internationale de 1878, à Paris, on a pu, à la section des oiseaux vivants , admirer un certain nombre de colibris , symétriquement rangés par couple en des cages faites de toile métallique , lesquels étaient tarifés , par leur possesseur, à des prix raisonnables.

Le propriétaire de ces merveilles , de conquête toute récente pour l'Europe, était un Français établi depuis plusieurs années au Mexique , et qui avait composé cet intéressant lot d'oiseaux-mouches tout exprès pour l'Exposition.

Ce n'était pas la première fois , du reste , qu'il apportait des colibris en France.

En juin 1876, M. Alphonse Milne-Edwards, faisant, au sujet d'une importation récente de M. Vallet, la communication de ses impressions au comte Marschall, président de la Société Ornithologique de Vienne, disait : « J'en ai pu voir voler dans leur cage plus de cinquante appartenant à cinq ou six espèces ; leur possesseur n'a pas fait connaître la nourriture avec laquelle il réussit à soutenir ces charmants oiseaux. C'est un sirop qui tient en suspend un aliment animal et azoté. » (*Bulletin de la Société d'Ornithologie de Vienne*).

Interrogé par moi sur les relations probables qu'il avait pu avoir alors avec l'importateur des oiseaux-mouches, M. Geoffroy Saint-Hilaire, directeur du Jardin Zoologique du bois de Boulogne, a bien voulu m'adresser la réponse suivante, qui donne la dernière note sur la situation actuelle des essais tentés pour l'acclimatement des colibris et leurs résultats.

« M. Vallet est venu par deux fois en France avec des oiseaux-mouches vivants, recueillis aux environs de Mexico.

» J'ai possédé un certain nombre de ces curieux spécimens, et il en a été vendu par l'importateur, à diverses personnes, entre autres à M. le baron Alphonse de Rothschild.

» M. Vallet, que j'ai parfaitement connu pendant le séjour qu'il fit en France, m'a assuré qu'il

avait conservé pendant longtemps des oiseaux-mouches captifs dans sa résidence du Mexique.

» Pendant le voyage sur mer, la mortalité avait été assez forte; mais les sujets emportés en France ont bien vécu, tant que la température est restée assez élevée.

» Nous avons placé ici les oiseaux dans une cage de verre installée au-dessus d'un réchaud contenant de l'eau chaude. Le résultat a été assez satisfaisant.

» Quand au régime, il était des plus simples : de l'eau pure et de la viande de bœuf réduite en poudre impalpable. Pas d'eau sucrée ; M. Vallet avait essayé au début de ce régime ; il a du promptement l'abandonner.

» Par suite de l'élévation de la température, en très peu de temps l'eau sucrée se changeait en sirop, et les oiseaux se barbouillaient de sucre de la façon la plus déplorable: leur plumes se collaient et chose plus fâcheuse encore, le bec s'embarrassait de couches de sucre qui gênaient ses mouvements.

» La préparation de la viande de bœuf en poudre est fort simple. On coupe cette viande en lamelles aussi minces que possible, transparentes ; on les expose à un soleil ardent, elles se dessèchent bientôt et se conservent en cet état assez longtemps, pourvu qu'on les tienne au sec, Quand on veut obtenir de la poudre, on rape les lamelles. M.

Vallet rapait sur une toile métallique très fine. L'opération se termine par un tamisage.

» La viande en poudre était déposée dans un godet sur le bord duquel l'oiseau se posait, mais le plus souvent il prenait sa nourriture sans poser les pieds, en voletant comme font ces oiseaux pour explorer la corolle des fleurs.

» Les observations que j'ai faites pendant le séjour des oiseaux-mouches au Jardin, m'ont porté à conclure qu'avec des installations convenables, on pourrait conserver assez longtemps les oiseaux-mouches vivants, même sous notre climat. »

J'ai voulu pousser à l'égard des colibris, l'investigation jusque dans ses dernières limites. J'ai donc fait demander à M. de Rothschild ce qu'étaient devenus les colibris achetés par lui à l'Exposition de 1878.

M. de Rothschild m'a fait répondre que ces oiseaux-mouches, transportés au château de Ferrières, appartenaient à la variété des oiseaux-bleux, et qu'on les désignait ainsi au château, sans savoir leur nom scientifique.

Ils étaient logés dans une cage de verre prenant un peu d'air d'un seul côté; leur nourriture se composait uniquement du jus d'une orange, qu'on leur offrait chaque jour, coupée par la moitié et saupoudrée de sucre.

On n'a pu les conserver plus d'une quinzaine de jours.

Quant à moi, j'ai eu l'avantage de voir à Paris, au printemps de 1885, deux colibris de la grande espèce rapportés récemment par M. le baron de Larcinty, d'un voyage à la Martinique et offerts par lui à M^{le} la comtesse de Puysegur sa belle-mère. Ces oiseaux venaient de la Vera-Cruz; ils avaient été achetés sur le paquebot à un employé qui les apportait en France. Leur plumage était noir et bleu, à reflets brillants, argentés sur la tête et sur la gorge, pattes de corail; leur taille celle d'une mésange à tête bleue. Ils se montraient vifs, semillants, aimant à vivre; on les nourrissait d'œufs hachés et de fruits; une demi-orange était déposée chaque matin dans leur cage; j'avais conseillé d'y joindre du vin d'Espagne saturé de sucre. Ils buvaient de l'eau sucrée.

On les conserva longtemps; l'un d'eux périt à la suite d'un refroidissement gagné à la fenêtre laissée trop tard ouverte par un jour de pluie; l'autre vit encore à l'heure où j'écris ces lignes. Il a passé l'hiver dans une pièce chauffée.

Nous concluons donc de cette série d'expériences que la nourriture animalisée est indispensable aux colibris, ce qui correspond parfaitement à la découverte déjà faite depuis longues années, à savoir que les oiseaux-mouches, à l'état libre, ne vivent pas seulement du suc des fleurs sur lesquelles ils voltigent sans cesse, mais aussi des my-

riades d'insectes invisibles qu'elles contiennent.

De l'autopsie de deux colibris appartenant à M^{me} la vicomtesse du Châtel, à Tours, (acclimatation du 20 juin 1886), il résulte que ces oiseaux peuvent facilement succomber aux affections congestives du cerveau ou du poumon, dues à une alimentation trop échauffante et à une cage trop étroite. Un peu plus d'espace et une pincée de bicarbonate de soude dans la boisson les mettra à l'abri d'une fin prématurée.

II

LES DIAMANTS

Diamant ! ce nom un peu prétentieux a été donné aux nombreux sujets d'une famille de petits fringiles qui portent presque tous sur une partie quelconque du plumage un semis de gouttelettes blanches de dimensions diverses , les unes ressemblant assez à des gouttes de rosée , d'autres ne dépassant pas le volume d'une petite tête d'épingle. Après les oiseaux-pierreries , dont la description précède , les Diamants avaient ici leur place.

Ces oiselets , très en vogue aujourd'hui , et dont l'élevage , de conquête récente , paraît appelé à devenir l'occupation favorite de plus d'un amateur , nous viennent de l'Australie. Les rives du Murray , les prairies d'Adélaïde , les bosquets des environs de Sydney , la Tasmanie sont leurs séjours habituels ; on les y rencontre par groupes nombreux , vifs , alertes , sautillant de branches en branches , grim pant au tronc des arbres , ou , sur le sol , sautant de brins d'herbe en brins d'herbe , et cueillant de

leurs becs assez puissants les graines fraîches et laiteuses des graminées qui forment, avec les petites baies et les insectes, leur nourriture essentielle.

Importés en Europe par quantités assez considérables depuis quelques années, ils se sont montrés dès l'abord susceptibles de supporter les variations de notre climat tempéré. Quelques uns ont passé nos hivers à l'air libre; d'autres ont péri sous les vents et sous les gelées qui sont inconnues en leur pays d'origine, la température ordinaire en Australie pendant l'hiver n'étant jamais inférieure à 8 ou 10 degrés au-dessus de zéro. L'acclimatement et la conservation de ces petits oiseaux ne sauraient donc être assurés que dans une volière vitrée, où ils supporteront parfaitement la basse température d'hiver, pourvu que l'eau ne s'y congèle point. Dans une installation protégée de vitres, la chaleur des rayons du soleil se concentre aisément et produit une atmosphère excellente, qui se maintient même pendant la nuit. Si le froid s'accroît, l'on peut élever la température du local en y plaçant une terrine remplie de braises et cendres chaudes, recouverte d'une toile métallique, ou même une jatte en terre cuite pleine d'eau bouillante, dont le couvercle, perforé de trous destinés à l'exhalaison de la chaleur, permet aussi d'insinuer quelques perchoirs sur lesquels les oiseaux se poseront avec plaisir et viendront passer la nuit.

On renouvelle l'eau de la chauffrette le matin, à midi et le soir. J'ai employé cette méthode dans ma volière de diamants, et elle m'a permis de conserver en bonne santé les oiseaux pendant des moments d'épreuve assez rigoureuse.

Les diamants sont granivores. En captivité, ils se nourrissent exclusivement de graines d'alpiste, et millet blanc; mais il faut se souvenir que leurs prairies australiennes leur offrent de la verdure en abondance, et nous la remplaçons par le mouron, la laitue, la mâche qui leur sont, même en hiver, indispensables. La boisson devra être alcalinisée le plus souvent possible, pour combattre leur tendance naturelle à la pléthore.

Les allures promptes, éveillées, galantes même des diamants nous amusent en volière. De même qu'en liberté ils vivent en familles nombreuses, aussi aiment-ils à se retrouver en société dans la chambre d'oiseaux; ils se cherchent, s'appellent, se rapprochent, se becquètent tendrement, et quand ils ont froid, ils s'amassent en brochettes interminables sur leurs perchoirs, le dernier cherchant toujours, en sautant sur les autres, à reprendre son rang entre deux compagnons; alors se sont des cris, des protestations, des coups de bec, des disputes, des rires, des baisers et des ronronnements de satisfactions. Ces oiseaux assez frileux, témoignent d'une grande intelligence pour satisfaire

aux exigences de leur délicatesse : pendant les froids , lorsque , malgré la clôture minutieuse des vitres de leur volière , la bise pénètre par les fissures du châssis et la jointure des portes , ils descendent sur le sol , enfouissant leurs petits pieds transis dans le sable sec et fin , dont ils se font une chaussure , et restent ainsi accouvés , immobiles , ramassés en boule de cinq à six jusqu'à ce que la chaleur leur soit revenue. Mais dès que le soleil du printemps a fait son apparition , quelle joie parmi les diamants ! A travers les vitres vous les voyez courir , voltiger , se poursuivre en jacassant ; ils ont l'air de s'amuser comme des petits fous ; vous entendez aussitôt leur voix claire jeter ces notes gaies qui sont le prélude des amours ; vite , ouvrez la porte de l'abri clos et donnez-leur un accès de quelques heures dans la partie grillagée de leur volière , afin qu'ils prennent un bon bain d'air et de soleil. Alors , les voilà qui partent tous comme des flèches empennées ; les uns après les autres ils s'élancent , montent à l'arbre , se hissent au long des branches , s'accrochent aux parois plâtrées du mur , descendent à terre pour aspirer les senteurs de l'humus et faire l'heureuse capture d'un vermisseau ; jetez-leur quelques vers de farine , ils se les disputent , les arrachent et les brisent en morceaux , puis les avalent gloutonnement ; tout cela avec des airs étonnés , ravis , in-

nocents , des regards furtifs, intelligents, pleins de reconnaissance , et des cris de joie , des clameurs sur tous les tons , des bavardages et des balancements de queue si comiques qu'on ne peut faire autre chose que s'extasier devant ces merveilleuses petites créatures.

Les diamants ont tous à peu près la même taille, 10 à 12 centimètres de longueur.

Les espèces les plus fréquemment importées sont:

1° Le diamant à gouttelettes (*Spermestes guttata*), le plus anciennement connu et le premier introduit dans le commerce, de telle sorte qu'on lui a donné le nom générique de diamant d'Australie, bien qu'il y en ait beaucoup d'autres variétés.

Il a le bec, l'œil et le croupion rouges ; la tête , le dos , les ailes et la queue gris-mauve ; la gorge , la poitrine, le ventre blancs; les flancs noirs parsemés de larges gouttelettes blanches et une bande noire séparant en cercle la poitrine de la gorge; les pieds sont gris. Aucune différence n'apparaît entre le mâle et la femelle qui est seulement un peu plus petite et moins longue ; son bec est moins rouge. Il est assez commun et son prix n'est pas élevé.

2° Le Diamant à bavette (*Spermetes cincta*), a la tête gris-perle, le bec noir et un large rabat de la même couleur, qui tombe en s'étendant sur la gorge ; le dos , les ailes et la poitrine d'un joli brun châtaigne , plus clair en dessous qu'en dessus ;

la queue noire, le ventre et le croupion blanc-crème, avec une large ligne noire descendant du croupion à la cuisse; les pattes sont rouges. La femelle, qui est semblable au mâle, se distingue par la couleur un peu plus claire de la poitrine, un peu plus sombre de la tête. Chez les jeunes, la nuance châtaigne est pâle au premier âge et s'accroît à la mue qui commence au troisième mois. Le Bavette est plus rare que le précédent et a été introduit plus tard en Europe, mais les amateurs le recherchent de préférence au premier, parce ce qu'il est plus robuste, plus vif et plus beau. Il est aussi un peu plus petit.

3° Le diamant de Gould (*Spermestes Gouldi*), ressemble beaucoup au Bavette, mais il a les plumes du milieu de la queue allongées et pointues; tête, nuque et face gris-bleuâtre; dos et ailes gris-brun; une bande noire entre le bec et l'œil; poitrine et ventre rougeâtres. Comme le diamant à bavette il a la bande noire descendant du croupion jusqu'aux pattes; queue noire en dessus et blanche en dessous; bec et pattes jaunes; œil brun. Il est fort rare.

4° Le diamant à queue de feu (*Spermestes nitida*), a le bec cramoisi, le front et le tour des yeux noirs, l'œil brun et une peau nue autour des yeux bleu-pâle. Tête et dos bruns, barrés de petites bandes noires; poitrine et ventre marqués de très étroites bandes noires et blanches; croupion

rouge-cramoisi ; couvertures de la queue noires , avec plumes latérales grises , marquées de bandes noires. Moins rare que le précédent , mais cependant peu répandu.

5° Le diamant quadricolor (*Erythura prasina*), improprement appelé dans le commerce Pape des prairies, a le bec noir et fort, la tête et le manteau vert-sombre, la queue rouge-birque, avec les deux plumes supérieures très longues, effilés, la gorge bleue et le ventre rouge vif. Son nom lui vient des quatre couleurs qui distinguent son plumage. Les deux sexes diffèrent en ce que la femelle n'a pas de bleu ni de rouge vif ; elle a tout le dessus du corps vert et le dessous chamois, sa queue est couleur de rouille. Aussi rare que joli, cet oiseau se rencontre fort peu dans les collections. J'ai eu l'avantage d'en posséder un couple qui a péri misérablement. Le mâle s'est fourvoyé dans un trou de souris, d'où il n'a point reparu, et la femelle est morte deux jours après, amaigrie par la solitude et le chagrin. Cette variété est d'ailleurs difficile à acclimater. Un amateur ne put en conserver un seul sur onze sujets achetés en Belgique au printemps de 1886.

6° Le diamant psittaculaire (*Amandina psittacea*), a les couleurs de la perruche inséparable, un vert bronzé magnifique avec la tête jusqu'au cou, le croupion et la queue rouge écarlate très

brillant. Bec noir, œil noir et pattes brunes. Il habite la Nouvelle Calédonie d'où il est de temps en temps importés dans les ports de Hambourg et de Marseille. Son genre le rapproche sensiblement du précédent, mais il se montre plus disposé à se faire au climat européen.

7° Le diamant aurore (*Estrela phœnicoptera*), à le bec noir, les pattes couleur de chair ; la tête, le dos, la poitrine, le ventre gris-ardoise, les flancs finement zébrés et vermiculés de lignes noires légèrement arrondies et formant écailles sur fond blanc terne ; les ailes et la queue cramoisies ; la femelle présente les nuances rouges moins vives et comme briquées. Il est plus commun que le précédent.

8° Le diamant à bec de cire (*Estrela temporalis*), a le bec rouge ainsi que l'œil et le croupion, le dessous du bec, la gorge, la poitrine et le ventre blancs, les flancs gris-cendré, du jaune pâle autour du cou, la queue noire et tout le dessus du corps vert-olive. Le plumage du mâle se revêt de nuances plus brillantes au temps des amours en dehors duquel les deux sexes sont semblables ; les parties grises deviennent alors bleuâtres d'une teinte chaude qui relève le costume de l'époux. Il est rare ; je l'ai possédé, mais il est un des diamants que je n'ai pu garder pendant l'hiver en volière vitrée malgré tous mes soins.

9° Le diamant modeste (*Ægintha modesta*), est d'un plumage sombre, peu tapageur et sans éclat, mais il plaît en volière et y réussit facilement. Bec, queue et bavette noire très petite, pattes de couleur chair, tête recouverte d'une calotte rouge pourpre chez le mâle, brune chez la femelle; parties supérieures d'un gris-brun mat constellé de gouttelettes blanches sur les ailes; poitrine et ventre blancs; gorge et flancs rayés de zébrures grises sur fond blanc. Les deux sexes ne se distinguent qu'à la nuance de la calotte et à l'absence de la bavette noire chez la femelle. On l'importe souvent et bien que son prix soit encore élevé, on trouve facilement à s'en procurer.

10° Le diamant phaëton ou rubin (*Ægintha phaëton*), surnommé astrild soleil à cause de la fulgurance de son plumage, a le bec carmin avec une tache blanche au dessous, les joues et tout le dessous du corps rouge cramoisi avec les flancs mouchetés de blanc, la queue très longue de nuance rouge vif en dessus et noire en dessous, le bas-ventre gris-perle et toutes les parties supérieures du corps d'un brun rouille à tons vifs; œil brun et pattes jaunes. La femelle est moins bien colorée, ses teintes générales sont briquées; elle a la poitrine et les flancs gris; ses joues, son bec et sa queue sont rouges. Ce diamant est splendide, excessivement rare et d'un prix élevé.

11° Le diamant de Bichenow (*Ægitha bichenowi*), a le bec et les pattes bleus , le front brun. Tout le dessus du corps est gris-brun foncé , avec les ailes parsemées d'une myriade de petits points blancs qui donnent à l'oiseau l'apparence d'une minuscule pintade ; le croupion est blanc et la queue noire. Les joues, la gorge sont d'un blanc très pur coupé d'un double collier noir allant d'une oreille à l'autre et dont le second rang relie les deux épaules ; à partir de cette seconde ligne noire , le dessous du corps est blanc jaunâtre très clair. Femelle toute pareille au mâle , se distingue cependant aux mouchetures moins multipliées de ses ailes et à son croupion gris. Il est peu commun , mais on le trouve moins rarement que le précédent. Sa taille est plus petite.

12° Le diamant rubis (*Ægitha ruficanda*) , a le bec et la face rouge-coral, le plumage vert sur le reste du corps avec le devant du cou et l'abdomen constellés de points blancs ; la queue est rouge et les tectrices sont cerclées à leur extrémité d'une nuance plus claire. Sa taille et ses mœurs rappellent celles du moineau du Japon.

13° Le diamant peint (*Emblema picta*) , qu'on nomme aussi diamant des montagnes australiennes , présente les parties supérieures du corps d'un brun sombre coupé au cou et au croupion par du rouge écarlate. La poitrine , le ventre , également som-

bres, d'un brun tirant sur le noir de poix, sont piquetés sur les côtés d'étoiles blanches et vermillonnées : le milieu du ventre écarlate foncée. Bec noir en dessus, rouge en dessous, pattes nuance chair. La femelle est d'un brun verdâtre et n'a pas de rouge dans le plumage.

14° Le diamant chloëbe (*Spermestes Gouldiæ*), est de la grosseur du chardonneret ; il a la tête ornée d'un masque de velour noir entouré d'une auréole vert-pâle, le bec carmin, les pattes de couleur ambrée, le dessus du corps vert émeraude. Gould l'a trouvé si beau qu'il lui a donné le nom de sa femme, la campagne assidue de ses recherches et de ses travaux.

Ces trois derniers diamants sont excessivement rares, et peu d'amateurs peuvent se flatter de les avoir possédés.

M. le Docteur Henry Adam, de Marseille, en reçut quelques paires d'Australie et de Nouméa dans le courant du printemps de 1886. Il céda un couple de Chloëbe, au prix de 125 francs à M. le Vicomte Cornély, à Tours. On ne pouvait mieux placer des oiseaux de cette valeur.

15° Le diamant donacole (*Amadina castaneothorax*), est de la même grandeur que le Bichenow : tête cendrée et comme écaillée de brun-clair ; joues et dessus du corps brun-sombre ; queue fauve-clair ; poitrine garnie d'une large ceinture

de nuance châtaigne bordée de noir, ventre blanc-paille ; bec et pattes gris-bleuté , œil brun. Il a beaucoup de rapports avec le Bichenow. La femelle identiquement semblable au mâle, ne se reconnaît qu'à la grosseur moindre du bec qui est assez volumineux dans cette variété. Il est commun, et son prix n'est pas élevé; mais il se fait mal à la volière, et il est un de ceux que je n'ai pu conserver , quoique je l'aie reçu en très bon état de santé et de plumage.

16° Le diamant mandarin (*Amadina castanotes*), est le plus petit, mais aussi le plus remuant et le plus robuste des diamants. Bec et pattes orange ; tête et dos gris-clair ; croupion blanc ; queue marquée en dessus de bandes alternativement blanches et noires ; dessous de la queue, ventre et poitrine blanc-crème ; gorge zébrée de fines rayures noires avec une large tache noire au centre ; flancs brun-cannelle piquetés de gouttelettes blanches ; large tache jaune-cannelle vif aux oreilles; œil gris-clair. La femelle n'a pas les taches aux oreilles ni les mouchetures blanches, mais comme le mâle, elle a le visage orné d'une petite moustache noire tombant, à la chinoise, de chaque côté du bec sur le cou, ornement qui donne à ce diamant tout son caractère mutin, et lui a fait appliquer une dénomination impropre tendant à tromper beaucoup d'amateurs sur son pays d'ori-

gine, ce mandarin-ci n'ayant jamais été sujet du Céleste-Empire. Il est si commun que tout le monde le connaît, et le possède. Il pullule dans les volières et l'on en importe chaque année d'Australie des quantités considérables. Un exemple : en 1885, M Abraham, de Londres, reçut 3000 paires de diamants mandarins en un lot. Mais ce diable de petit mandarin est si joli et si intéressant qu'il est toujours de mode.

Il ne m'a pas paru qu'il existât dans le commerce d'autres variétés de diamants, que celles ci-dessus décrites, peut-être les naturalistes nous en feront-ils connaître de nouvelles d'ici à quelques années, car cette Australie remplie de merveilles, encore peu connues, est féconde en surprises. Jusqu'à présent les importateurs anglais se sont montrés sobres dans l'acquisition et la vente de ces charmants petits oiseaux; sauf les Bavette, les Gouttelette, les Donacole et les Mandarin, ils ont peu satisfait aux instances des amateurs de diamants. C'est en Allemagne que l'on trouve à se procurer les plus rares; le port de Hambourg en est mieux fourni que celui de Londres, et l'on est plus certain, en s'adressant à la maison Hagenbeck, de trouver satisfaction à toute commande.

Tous les diamants reproduisent en captivité, et, pour leur en faciliter les moyens il faut chercher à leur fournir des matériaux analogues à ceux

qu'ils emploient dans la nature. A l'état sauvage, ils nichent dans les trous des arbres, les infractuosités des rochers où ils entassent des herbes sèches et du duvet de chardon en grande quantité.

Aussi met-on à leur disposition, en volière, des boulines fermés par dessus et percés d'un trou sur le côté; des pots en terre cuite vernissée à l'intérieur et dont le fond est perforé d'une ouverture de 3 à 4 centimètres; ou mieux encore de petites boîtes carrées d'une dimension relativement assez vaste sur la face de laquelle on pratique l'entrée qui donne aux oiseaux l'accès à l'intérieur de leur maisonnette.

Dans ces nids factices ils portent les herbes sèches, foin, mousse, bourre et coton qu'on leur offre au temps de la nidification. C'est en mai seulement que l'on doit donner ces boîtes et les matériaux qui doivent les remplir; il est même nécessaire de supprimer avant cette époque toute tentative de travail, car le diamant est très sensible au froid et la ponte est mortelle pour la femelle si elle est surprise par quelque gelée tardive ou matinée froide au moment d'émettre ses œufs: de nombreux exemples d'accidents survenus par des pontes trop hâtives ont affligé les éleveurs; il faut se tenir sur ses gardes à ce sujet.

Le docteur Rusz a obtenu la reproduction du Bee de cire et dit: « le nid, arrondi en cône, était

construit dans une petite cage du Harz, proprement uni dans l'intérieur, et il portait une ouverture latérale assez large; les matériaux en consistaient en fil de lin, minces brins d'herbe, crins de cheval, et surtout fibres d'aloës. » Il a eu le même succès en 1874 avec le diamant modeste: « Les deux paires qui habitaient ma chambre d'oiseau, rapporte-t-il, y ont niché l'une après l'autre sans se déranger. Leur nid fut construit dans une petite cage du Harz de brins d'herbes sèches et de fils; il était vouté avec assez peu d'habileté. »

Depuis lors, plusieurs amateurs ont vu le Modeste reproduire chez eux; notamment M. Taffatz, de Chateaugontier, qui m'a dit en avoir élevé avec facilité. Il perdit la femelle à la ponte de la seconde année et me céda le mâle. « Pendant une absence que je viens de faire, m'écrivit-il en octobre, la femelle ayant voulu pondre n'a pas pu, et les soins lui ayant manqué, a péri; je puis vous livrer le mâle qui est de toute beauté et très ardent.,. » J'unis cet excellent mâle à une femelle achetée à Amiens, et qui avait également niché. Je les ai vus s'accoupler et reproduire avec succès. Ils travaillent assez tardivement; quand les autres s'émeuvent déjà et charrient au nid, les Modestes demeurent encore paisibles, s'accouplent posément et paraissent chercher leur installation avec plus de soin que la plupart de leurs semblables. Lorsqu'ils l'ont choisie

sélon leur désir, ils font le nid dans les mêmes conditions que les autres, y accumulent du mouron frais, du foin, du coton, des plumes et pondent trois ou quatre œufs blancs, oblongs de la grosseur de ceux de l'hirondelle, qu'ils couvent assidument pendant treize jours, la femelle ayant soin, chaque fois qu'elle sort du nid de recouvrir mystérieusement ses œufs d'un peu de coton.

Le Bichenow, qui apparut pour la première fois à Paris en 1867, s'est reproduit également chez plusieurs amateurs; parmi ceux de ma connaissance M. Amédée Bertin, de Poitiers, l'a parfaitement réussi. Il préfère à la boîte et au tronc creux un petit panier sphérique avec ouverture de côté; il y pond sur quelques plumes apportées à la hâte, quatre œufs qu'il couve pendant treize jours. La croissance des jeunes est rapide et leur plumage au sortir du nid est, dit le Docteur Ruzs, « gris-souris, pâle en dessus, bleuâtre en dessous, avec les ondulations déjà légèrement indiquées. »

L'Aurore est un des plus ardents. Dès que le soleil de mars amène un peu de chaleur, on le voit courir après la femelle en dressant la queue d'une façon convaincante, puis chercher un emplacement pour loger ses amours. Dès qu'on donne les nids factices, il les visite tous, en choisit un et le matelasse aussitôt. Cette folie amoureuse trop précoce et trop vive est funeste. Un amateur m'a appris que chez

lui un couple de diamants aurore avait produit quatre nichées de quatre petits chacune en une saison; mais invariablement au bout de huit jours, les parents trop pressés de procéder à un nouvel accouplement, jetaient leurs enfants hors du berceau, et le réparaient pour une nouvelle famille. Pensant que cette aberration de l'instinct générateur provenait d'une alimentation défectueuse, l'amateur en question distribuait à ses pensionnaires tout ce qu'il pouvait trouver de plus succulent pour les encourager à élever leurs petits: échaudé, œufs durs, vers de farine, larves de fourmis, pâtée de pommes de terre et chenevis, patée à viandes, insectes vivants en abondance, mais sans obtenir le résultat cherché. Il est probable que cet excès d'alimentation succulente était précisément la cause de l'échec que l'on voulait éviter; elle excitait trop les reproducteurs et les poussait plus que de raison à satisfaire par des pontes réitérées l'ardeur de leur nature exubérante.

L'année suivante, le couple aurore fut mis à part dans une petite volière, n'ayant à manger que du millet, de l'alpiste, du chenevis. Deux nichées l'une de quatre, l'autre de cinq œufs furent successivement produites; mais chaque fois, les petits furent jetés du nid à quatre ou cinq jours. « Je les ai mis dans un autre compartiment avec des mandarins où il n'y a absolument que du millet pour

nourriture, m'écrivait M. Taffatz ; ils ont cinq œufs encore à présent ; réussiront-ils ? Leur avant-dernière ponte avait été partagée entre des mandarins et des modestes, mais ceux-ci ont jeté hors du nid les aurores éclos, s'étant sans doute aperçus qu'ils n'étaient point de leur espèce ; je n'ai pas plus de confiance dans les mandarins qui ont aussi deux œufs de la couvée ; ils sont généralement peu disposés à élever d'autres oiseaux que les leurs. » En résumé l'on n'a pas obtenu l'éducation complète cette fois-là. J'ai eu moi-même à me plaindre de cette tendance du diamant aurore à la destruction des jeunes ; j'en ai possédé un non accouplé qui, profitant du veuvage malheureux d'une femelle Modeste dont le mâle avait été décapité par un chat, pénétra violemment dans le nid de cette dernière, en extirpa les trois jeunes oiselets nouveaux-nés, les jeta au large et s'installa stupidement à leur place ; mais il ne se maria point avec la veuve.

D'autres amateurs paraissent, cependant, avoir été moins malheureux. Un éleveur du centre, notamment, m'a affirmé avoir possédé un couple de ces diamants qui reproduisit fort bien chez lui, à deux reprises, dans la même année. Il conserva un couple de jeunes et céda les adultes à M^{me} la Vicomtesse du Châtel, à Tours ; j'ignore si elle a obtenu un bon résultat.

Parmi les diamants les plus rares, il faut signa-

ler deux beaux succès de reproductions obtenus cet été (1886) par M. le Docteur Henry Adam, chez qui un couple de chloëbe a pondu et amené ses petits à bien ; et à Tours , dans les volières de Beaujardin , le splendide parc d'élevage de M. le Vicomte Cornély , où des faits de reproduction remarquables sont relevés tous les ans. Cette fois, c'est le diamant psittaculaire de Nouméa qui a donné deux nichées à son heureux propriétaire.

« Ces jolis oiseaux, m'informait le Docteur Adam au sujet des premiers, ont reproduit chez moi dès le 28 juillet dernier ; ils ont donné trois œufs, dont 3 éclosions ; les petits ont terminé fort bien leur éducation. Ils sont dans une volière d'un mètre cubique fermée de vitres et précédée d'un espace d'un mètre cubique grillagé ; un petit bassin au centre , du sable autour , deux genevriers nains comme arbustes. Nourriture : millet rond , surtout en grappe, alpiste, quelques grains de chenevis au moment de la ponte. »

Presqu'en même temps M. Cornély m'écrivait : « j'ai eu, en effet, deux nichées de Psittacea, mais les petits, ont disparu mystérieusement , mangés , je crois, par les parents. Quand aux Gouldiæ , ils n'ont rien fait cette année chez moi. C'est le plus joli des fringilles et fort rare. C'est la première fois que je le vois vivant. »

Rusz avait vu déjà reproduire dans sa chambre d'oiseaux les Psittaculaires.

Le Phaëton, à cause de sa rareté, n'a pu encore être observé d'une manière suivie. Le Docteur Ruzs ne dit pas en avoir eu la reproduction. M. Taffatz, qui avait pu se le procurer en Allemagne, a conservé un mâle pendant trois ans sans parvenir à trouver une femelle. Il paraît certain que, jusqu'à cet été, aucun des rares exemplaires introduits en Europe ne s'était reproduit ; mais voici que le Docteur Adam m'annonce la naissance chez lui, en juillet dernier de six petits Phaëtons dont deux moururent au sortir du nid. Quant aux diamants peints, ils n'avaient pas pondu mais cherchaient à construire un nid.

On ne signale aucun cas de reproduction du diamant de Gould, dont le Jardin zoologique de Londres possède un couple resté jusqu'à présent stérile.

Le Donacole s'est montré non moins réfractaire à toute tentative prolifique. Le Docteur Ruzs lui-même n'a rien obtenu de cet oiseau, et M. Taffatz me disait mélancoliquement : « Seuls les Donacoles n'ont point l'air de s'occuper de procréer. » Voilà donc encore pour quelques variétés le champ libre aux amateurs de découvertes et de difficultés à vaincre.

Le Bavette et le Gouttelette reproduisent à merveille ; ce sont eux qui depuis quelques années ont donné le plus de satisfaction aux éleveurs : tout le

monde a pu en obtenir des produits, et j'ai vu de leurs jeunes nés chez des particuliers qui ne leur donnaient pas grands soins; cela venait comme ça pouvait, et cela venait bien tout de même. M. Tafatz m'écrivait en juin dernier: « mes diamants d'Australie à gouttelettes sont à leur deuxième couvée, la première de 2 petits, la seconde de 3, tous en parfait état. Les Bavette ont également des œufs, et a vec cœsdeux espèces, je suis assez heureux cette année. »

J'ai essayé ces diamants les premiers, car ce sont ceux que l'on trouve le plus facilement dans le commerce, et ce ne sont pas les moins beaux. Je les avais fait venir de diverses provenances, les uns de Londres, les autres de Bordeaux; un amateur de l'Est m'en avait envoyé un couple né chez lui, bref il y en avait d'importés et d'indigènes, en tout six couples que je lâchai avec des Donacoles et des Mandarins dans ma volière vitrée. Il en mourut de ceux-là, comme des autres, quelques-uns, mais il en demeura suffisamment pour faire graine.

Dans une boîte à cigares fermée de son couvercle, avec une séparation dans le milieu pour en faire deux petites cases, dont l'entrée taillée en carré se trouvait au sommet de chaque bout, ils amoncelaient, en mai, tous les brins de mouron menu foin, plumes et coton haché qu'ils trouvaient dans la volière. Il leur en fallait en quantité de ces

ingrédients grossiers, mais nécessaires à leur travail, car ils les entassent jusqu'à la hauteur de l'entrée de la maisonnette, et pondent en un petit pouf de ouate amassé au sommet. Ils veulent, bien que cachés en un trou, un pot ou dans une boîte, voir et savoir, en couvant, ce qui se passe autour d'eux; et l'on se rend compte de ce sentiment de curiosité méfiante, très grand chez ce petit oiseau, quand on le voit sur le qui-vive continuellement autour de son nid, se postant dessus près de l'entrée, pour en chasser impérieusement les intrus qui s'en approchent ou se précipitant comme une flèche du fond même de sa niche sur ceux qui font mine de vouloir y pénétrer.

Un couple de Bavette et un couple de Goutelette avaient adopté chacun l'un des côtés de la boîte; ils ne se disaient pas trop de gros mots, car ils entraient chez eux en se tournant le dos, et d'ailleurs étant d'égale force, ils se regardaient à deux fois avant de s'attaquer.

J'ai pourtant remarqué chez le Bavette mâle plus de tendance à la dispute et à la guerre; plus entreprenant il semblait quelquefois disposé à mordre, mais l'autre avait de la prudence, de la conciliation dans l'humeur, et prestement il rentrait chez lui. De chaque côté quatre œufs, treize jours d'incubation, dix-huit jours de séjour au nid et un beau matin je trouvai une volée de jeunes diamants ex-

trémement éveillés dont la mine de brigands me fit un grand plaisir. Une seconde nichée succéda à la première dans les deux compartiments où Gouttelette et Bavette s'acquittaient à qui mieux mieux de leurs devoirs conjugaux ; celle-ci porta à dix-sept le nombre des petits produits par les deux couples. Je ne les conservai pas tous , car la mue , surtout pour la seconde couvée, fut pénible à subir ; elle survint pour les premiers en septembre , pour les seconds en novembre et m'en enleva quatre ou cinq. Néanmoins j'en conservai encore assez pour être content du résultat.

Pendant l'élevage de ces jeunes diamants , rien n'avait été changé à l'ordinaire des parents, lequel consistait en graines , millet en grappes , verdure abondante et pâtée d'insectivores à base d'œufs durs et larves de fourmis. Ce régime était réduit au strict nécessaire et m'a paru très suffisant.

J'ai dit combien le mâle Bavette s'était montré turbulent pendant l'incubation, et avec quelle ardeur belliqueuse il défend le logis paternel. M. Taffatz a fait la même remarque.

« Mes Bavettes, m'écrivait-il, sont dans la grande volière , et le mâle , dont la femelle couve pour le moment , donne une poursuite acharnée aux Tangarats, Cardinaux, Calfats, et autres oiseeux beaucoup plus forts que lui qui s'approchent trop près du nid. » Toutefois ces querelles n'ont pas de gra-

vité, encore moins de suite, et n'obligent pas à mettre les diamants à part pendant la durée de leurs amours, bien que d'après certains éleveurs, spécialement appliqués à l'étude des diamants australiens, et qui ont tenu par couples séparés des Bavette, des Modeste et des Aurore dans des volières-cages appropriées dans ce but, le résultat soit plus certain par le mode de séquestration. Nous avons vu ce que l'expérience tentée par le Docteur Adam sur ce système a produit d'avantageux.

Le diamant à moustaches, improprement appelé Mandarin, puisqu'il n'est pas Chinois du tout, a reproduit chez moi comme à peu près partout; je donnerai donc un bulletin très succinct de la manière de procéder, résumant simplement mes expériences corroborées par celles des autres.

INSTALLATION. — Le Mandarin vit et se reproduit fort bien dans la république ailée qui compose la volière, mais comme il est plus petit et plus faible, il pourra malgré sa vigueur et son courage, être tourmenté par quelques compagnons grincheux qui lui arracheront des plumes, lui disputeront son nid et lui causeront une gêne assez grande pour compromettre le résultat de sa nidification; peut-être aussi cela n'aura-t-il pas lieu, et le Mandarin trouvera-t-il moyen de faire respecter sa couche nuptiale; je le lui souhaite et l'y aiderai de mon mieux. Dans tous les cas il est d'expérience

acquise que cet oiseau réussit mieux par couples séparés, en une cage d'élevage que tout autrement.

De toutes les cages d'élevage dont j'ai vu les descriptions celle qu'a imaginée et pratiquée M. Leroy ; l'un de nos éleveurs français les plus distingués en tout genre, m'a paru la meilleure ; voici comment il la construit : « Je me sers de caisses mesurant de 70 à 80 centimètres de hauteur sur 50 de largeur et autant de profondeur, dit M. Leroy. Le couvercle de la caisse est remplacé par un fin grillage à mailles de 12 à 15 millimètres et les côtés sont munis d'ouvertures fermant au moyen de trappes.

» Chaque caisse ne doit pas contenir plus d'un couple à l'époque où l'on veut faire travailler les oiseaux ; l'inobservation de cette dernière condition se traduirait en œufs cassés.

» Dans un des angles du fond, en hauteur et sous le plafond, nous adaptons une branche de thuya ou sapin, fourchue, à trois rameaux réunis entre eux à leur sommet, de manière à former une sorte d'excavation destinée à recevoir le nid.

» Le reste du mobilier est peu de chose : des perchoirs disposés à hauteur suffisante, un petit vase à bords peu élevés, contenant l'eau du bain, un canari contenant l'eau de boisson et une augette que l'on remplit de nourriture ; ces trois objets déposés sur un lit de gravier fin de quatre à cinq

centimètres d'épaisseur. » (*Acclimatation du 20 février 1881*).

ACCOUPEMENT. — En toute saison, le mâle et la femelle se témoignent un grand attachement, vivant côte à côte, ne se perdant jamais de vue; dans les beaux jours, le mâle chante ou plutôt gazouille en sautillant sur son perchoir et appelle la femelle qui vient se ranger près de lui aussitôt. Au moment de l'accouplement elle fait entendre un petit cri particulier, tendre et discret qui révèle au mâle son secret désir; elle l'excite et l'encourage ainsi jusqu'à ce qu'il procède au rapprochement d'où résulte la fécondation de ses œufs; tous deux accomplissent leur union chaque jour plusieurs fois jusqu'à l'achèvement de la ponte, car chaque œuf doit être fécondé séparément, sous peine de rester infertile.

NID. — Le diamant a une prédilection marquée pour son nid; il l'habite même en dehors de tout projet de reproduction et pendant l'hiver; il aime à y passer la nuit; certains éleveurs prétendent que beaucoup périssent faute d'avoir un nid pour se cacher et se réchauffer durant la nuit; je crois à l'exactitude de cette assertion, ayant remarqué partout combien ce petit oiseau aime à se blottir au nid. Il faut donc lui donner en permanence un boulin, un tronc creux, une boîte ou un simple panier; le Mandarin y construira avec du crin, de

la laine , du foin , de l'herbe , de la filasse , de la ouate et des plumes blanches , — jamais de coloriées , — une couchette épaisse , chaude , capitonnée , en forme de four , de cylindre avec ouverture sphérique par laquelle on le verra entrer et sortir brusquement , et lorsqu'il sera dedans , mettre avec investigation le bec et l'œil à la fenêtre .

PONTE. — Elle a lieu l'hiver comme l'été , au printemps comme en automne , c'est-à-dire toujours ; mais il est prudent de l'empêcher de se produire pendant les temps froids et humides , car elle peut être fatale à la pondeuse et , dans tous les cas , les œufs seront probablement clairs ; en détruisant le nid , en purgeant les oiseaux , en séparant les sexes , on arrive à ce résultat . Dès qu'avril « a semé dans les prés les marguerites blanches , » laissez la nature agir , il n'y a plus d'inconvénient aux accouplements . C'est le matin de bonne heure que la ponte à lieu , ou si elle tarde , c'est que la femelle est indisposée ; tant que l'œuf n'est pas expulsé , la pauvre bête est triste , bouffie , embarrassée d'elle-même , mange péniblement , lentement et sans goût : enfin elle se jette au nid et la délivrance a lieu au bout d'un quart d'heure . De deux en deux jours la femelle pond ainsi cinq œufs ; on les voit blancs et oblongs , très petits au milieu de la ouate et des plumes qui tapissent le fond du nid . Dès que la ponte est terminée l'incubation com-

trénée par madame seule d'abord, puis au bout de quelques jours avec monsieur aussi, qui d'ailleurs a, dès le début, passé toutes les nuits auprès de la bonne petite maman. Cette opération dure treize jours et l'éclosion se produit dans l'ordre où les œufs ont été pondus. Quelques amateurs se plaignent que dans leurs volières des Mandarins pondent et ne couvent point. Le fait est rare, mais quand il arrive, il faut surtout en voir la cause dont l'inquiétude et la gêne que leur fait endurer la présence d'un grand nombre d'oiseaux plus forts et parfois très taquins autour d'eux. Il est bon alors de placer les diamants à part, leur donner des nids de différente forme, et ils se décideront sans doute à les fréquenter. Si l'on veut les garder dans la grande volière, il faudra attendre aussi plus patiemment que l'amour de la progéniture leur vienne ; et si cela ne vient pas, on changera la femelle.

EDUCATION. — Le père et la mère nourrissent leurs petits avec l'alimentation ordinaire qu'ils dégorgeant dans le bec arrondi des bébés ; il leur faut beaucoup de millet en grappe et de mouron bien grainé ; on peut mettre à leur portée du jaune d'œuf dur et de l'échaudé ; ils en usent peu et préfèrent quelques œufs de fourmis, quelques sauterelles et vers de farine très petits. A ce régime la nichée pousse à vue d'œil ; au seizième jour s'il a fait chaud, au dix-huitième si le temps a été mau-

vaîs le premier-né sort du nid ; les autres le suivent de jour en jour protégés , encouragés par les parents qui, tout en leur montrant le chemin de la mangeoire , les gavent encore fréquemment et les font rentrer au bercail. Mais moins de six ou sept jours après ils mangent seuls , et les parents les repoussant alors à coups de bec et d'ailes , afin de ne pas être plus longtemps importunés par ces petits voraces , s'occupent de la confection d'un nouveau nid.

JEUNES. — Ils sont au sortir du nid, assez laids, tout gris avec le bec noir et les pattes jaunes, mais la moustache caractéristique de l'espèce est déjà marquée ; peu à peu les traits se développent , le bec et les pattes rougissent , la mue se produit et à l'âge de deux mois les oisillons ont leur plumage d'adulte ; ils se nourrissent alors de millet et mouron et ne veulent plus entendre parler d'insectes ni d'œufs de fourmi. Ce sont maintenant des gailards qui sous peu rendront leurs parents grand-pères.

Un curieux cas de fécondité pour finir : je le trouve dans *Die Gefiederete Welt* , 1883 : « Un de mes amis, raconte M. Rossow, m'apporta de Hambourg un couple de ces fringants australiens ; trois jours après leur arrivée, ils commencèrent la construction d'un nid d'où sortirent 5 jeunes 30 jours plus tard ; 8 jours après les parents se mirent en

devoir de bâtir un nouveau nid; cette couvée donna sept jeunes. Il fut ensuite élevé encore 2 couvées de 6 jeunes chacune dont les derniers sont sortis le 21 octobre. Des 5 jeunes de la première nichée venus en couleur en fort peu de temps, il y avait 3 mâles et 2 femelles; ils avaient à peine atteint l'âge de dix semaines, qu'à leur tour ils se mirent à nicher, et après quelques couvées blanches, l'un des couples éleva 5 jeunes et l'autre 4. » Total 33 jeunes Mandarins issus d'un même couple en une seule saison. *All right!*

Les Moineaux du Japon sont des oiseaux se rapprochant beaucoup des diamants, comme eux très intéressants et très productifs en volière. Il y en a plusieurs variétés : le tout-blanc; le blanc isabelle qui porte la tête, le dos, la gorge et les flancs jaunes, le reste du corps blanc; le blanc-noir qui a noir ce que l'autre a de jaune; et le brun qui est entièrement chocolat clair. Ils sont de la taille du diamant Bavette. Ces oiselets alertes, toujours bien portant, toujours remuant la queue par un balancement de va et vient qui les fait ressembler à une toupie en mouvement, recherchent par instinct la société de leurs semblables, se montrent si doux envers leurs compagnons de volière que même pendant la nidification ils se laissent approcher d'eux sans méfiance ni colère; propres, aimant le bain par dessus tout, immaculés toujours

dans les parties claires si salissantes à leur plumage. ce sont de charmants volatiles sous tous les rapports ce qui fait qu'ils sont réellement très recherchés surtout les isabelles et les blancs dont les nuances harmonieuses, éclatantes relèvent l'ensemble de la volière ou de la cage.

Au Japon, son pays natal, où il pullule, le Moineau (*Munia striata*), manifeste un désir vif de se rapprocher des hommes, il hante les villes, les villages, les habitations éparses dans les campagnes et vient nicher jusque dans les maisons; on en trouve souvent, disent les voyageurs, dans les chambres à fenêtres ouvertes, occupés à construire leur nid dans un coin du bâtiment. Aussi dans nos volières rien n'est plus facile que de le faire peupler. Offrez-lui un panier rond et fermé en forme d'œuf d'autruche ou de coco, ayant seulement une ouverture sur le côté. Cet appareil est semblable à son nid en liberté : il l'emplira à sa guise d'herbes sèches un peu mâchonnées, menu foin ou varech et quelques plumes. Quatre œufs y seront soigneusement déposés que couvera la mère relayée par l'époux quand elle les quittera pour se rendre à la mangeoire ou au bain : treize jours d'incubation amèneront la naissance de petits oisillons rouges et nus qui recevront des parents, comme nourriture, une sorte de lait déglutiné de la magne des adultes, où macèrent les grains de

millet, de mouron blanc, le jaune d'œuf et le pain au lait, composition de leurs aliments journaliers. La croissance est assez lente ; les moineaux s'enplument tardivement et restent pendant six semaines au nid. Contrairement aux diamants qui semblent pressés de se débarrasser d'une progéniture encombrante, les Munies adultes gâtent et dorlotent leurs enfants; elles les couvent, les réchauffent à qui mieux mieux jour et nuit et retardent ainsi l'heure de l'émancipation.

Enfin l'on voit les petits japonais perchés sur le bord du nid mesurant l'espace d'un regard anxieux; ils rentrent, reviennent, allongent la tête, semblent prêts à s'élancer, mais n'osent encore, comme s'ils se refusaient à entrer dans un monde plein d'embûches où leur inexpérience les expose à tous les dangers.

Ce manège dure quelques heures, parfois une journée. Le lendemain ils prennent leur vol, et s'en vont tournoyer dans la volière, décrire des spirales et s'abattre sur le sol où les parents les rejoignent et les invitent par leur exemple, bientôt compris et suivi, à remonter sur les perchoirs. Ces bons parents ils conduisent peu à peu à la mangeoire leurs nourrissons, les gavent encore pendant une semaine, au moins; et ce n'est que quand ils les voient en état de se suffire à eux-mêmes, qu'ils les abandonnent à leur initiative privée, pour s'occuper d'une nouvelle ponte.

Ces oiseaux font ainsi deux pontes par an, entre mai et septembre, pas d'avantage. Laissez-leur les nids en permanence ; la propreté instinctive dont ils sont doués les leur fait maintenir dans un état de décence et de salubrité qui n'a d'égale que la netteté d'une maison hollandaise ; ils y passeront la nuit volontiers pendant la fraîcheur de l'automne, et, pendant l'hiver ; toute la famille y trouvera ensemble un abri contre les rigueurs d'une atmosphère plus rude que celle de leur pays d'origine.

La Munie japonaise n'est pas chanteuse, « Figurez-vous une poignée de noisettes ou de petits galets qu'on froterait les uns contre les autres dans ses deux mains, suivant un rythme déterminé, dit M. Leroy, et vous aurez un aperçu approximatif de l'organe de ce petit artiste. » Malgré cela notre oiseau a des prétentions à passer professeur et il donne à son fils des leçons de solfège. Un soir, à la fin d'une tiède journée, le papa d'une nichée d'oisillons commençant à devenir adultes, avait appelé près de lui, sur un perchoir, l'ainé de ses enfants : celui-ci s'étant approché écoutait patiemment l'auteur de ses jours s'efforçant de lui inculquer le chant traditionnel de l'espèce ; mais c'était bien ennuyeux, et comme le novice distrait répétait mal la strophe, et ne semblait d'ailleurs mettre à la leçon aucune bonne volonté, un ou deux coups de bec sur la tête rappelèrent à la gravité

de la situation ce mauvais élève ; et peu après , d'une voix mal assurée encore et suffisamment chevrotante, il chantait aussi mal que son papa.

Les Munies ne se contentent pas de se reproduire entr'elles ; elles s'accouplent avec d'autres oiseaux d'espèces analogues à la leur. M. Barré , de Nort , l'a expérimenté en 1880. Chez lui , une femelle de la variété blanche s'est accouplée à un Damier mâle et a produit trois petits oiseaux venus bien à point.

« Le Damier, dit-il, aussitôt que les petits furent sortis du nid sembla leur témoigner la plus grande affection , et prendre plaisir à leur donner lui-même à manger , protégeant ses enfants contre les autres oiseaux de la volière et chassant ceux-ci à grands coups de bec lorsqu'ils voulaient s'en approcher. » (*Acclimatation du 10 octobre 1880*).

Ce fait rare méritait d'être signalé.

Les diamants , moineaux et autres animaux de volière de petite taille sont exposés en captivité à de graves maladies qui en enlèvent beaucoup. Le principal de tous les accidents mortels qui les frappent, c'est l'apoplexie. Voici textuellement la communication qui m'a été faite par le Docteur Jean, à ce sujet, après l'autopsie d'un diamant à bavette :

« L'apoplexie , est incontestablement l'une des affections les plus meurtrières des petites espèces volatiles. Chez les oiseaux , elle intéresse souvent

toute la masse encéphalique; presque toujours elle est foudroyante. La condition prédisposante principale de l'accident est l'état pléthorique des sujets, conséquence d'une alimentation excessive ou trop excitante. Ses causes déterminantes sont : le froid, la chaleur des locaux et la variation brusque de la température.

« Le traitement est essentiellement préventif, Il faut éviter la pléthore en variant l'alimentation dans la limite du possible en supprimant complètement ou ne donnant qu'à de longs intervalles et pendant peu de temps les graines échauffantes comme le chenevis. On conseille même de faire jeûner les oiseaux de volière un jour par semaine afin de prévenir ou d'atténuer la pléthore. On leur distribuera de la verdure que l'on renouvelera fréquemment. On ajoutera de temps en temps à l'eau de boisson une petite dose de bicarbonate de soude — 2 à 3 grammes par litres, ou d'iodure de potassium — 1 gramme par litre. On peut encore la couper d'eau de Vichy ou de Vals. Enfin, en tout temps, il faut soustraire les sujets à l'action des causes déterminantes de l'apoplexie : froid, chaleur atmosphérique, transitions brusques de température. » *Acclimatation 1885, page 334.*

La congestion du foie est, comme l'apoplexie une affection tout accidentelle qui fait quelques victimes parmi les sujets pléthoriques; les principales

causes déterminantes sont comme précédemment : le froid et la température excessive de l'atmosphère. Le traitement est également préventif : il faut éviter la pléthore, la combattre quand elle existe, et soustraire les oiseaux aux mêmes influences morbifiques que pour l'apoplexie.

La septicémie, ou empoisonnement du sang fait aussi de nombreuses victimes. Cette maladie est déterminée par la pénétration dans l'organisme de germes septiques résultant de l'ingestion de graines impures, altérées, pâtée en décomposition, eau de boisson corrompue chargée de miasmes putrides par le séjour prolongé des déjections des oiseaux ou d'herbes en putréfaction. Elle peut être aussi le résultat de l'accumulation des résidus des oiseaux dans un local restreint, mal aéré où les matières en se décomposant, après un trop long séjour, dégagent des gaz délétères. Elle est souvent produite, comme le remarque judicieusement Mégnin, par les voyages en boîtes étroites et trop bien closes « où l'altération prompt des produits respiratoires et autres sera une cause facile de septicémie, surtout si l'on note que les tourments, les frayeurs sont des causes prédisposantes des affections du sang. »

Parfois la septicémie est compliquée de diarrhée laissant des traces vertes ou jaunes aux plumes qui entourent l'anus : elle résulte de l'irritation de la muqueuse intestinale.

Dès le début de l'indisposition, il faut combattre

le dérangement en donnant des aliments légers et d'une digestion facile, en renouvelant souvent l'eau de boisson que l'on coupe d'eau de Vichy, et en maintenant les oiseaux dans une température douce et très égale.

Si l'état du malade s'aggrave malgré ces prompts secours, ce qui se reconnaît à la tristesse et à la faiblesse du sujet, lequel recherche le soleil, mange peu, boit beaucoup, porte la tête basse et les plumes hérissées, il est alors difficile de le ramener à la santé; mais on peut empêcher le mal de se communiquer aux autres oiseaux en aérant la volière le plus possible, en aspergeant les murs, les bois, le sol à plusieurs reprises d'une solution d'eau phéniquée; en mélangeant à la boisson 1 gramme de sclylate de soude par litre d'eau.

La pneumonie, la pleurésie, la fluxion de poitrine, la congestion pulmonaire attaquent souvent encore les petits oiseaux lorsque pour une cause quelconque ils ont été saisis par le froid, dans un coup de vent inattendu ou par un séjour dans un courant d'air.

La respiration devient saccadée, courte, et par moments elle est accompagnée d'une petite quinte de toux; l'oiseau est tout hérissé, frissonnant et fuit le contact de l'air. On traite ces affections par le bicarbonate de soude dans la boisson remplacé ensuite par un peu de teinture de digitale; il faut tenir le malade chaudement.

Les femelles, au moment de la ponte, et lorsqu'elles sont surprises par une température basse ou même insuffisamment élevée, peuvent être atteintes d'un arrêt de l'œuf dans l'oviducte. « L'inflammation de l'oviducte, dit Mégnin, ne se manifeste le plus souvent, pendant la vie de l'oiseau que par la persistance de vouloir pondre sans pouvoir y parvenir, par un grand volume de la région abdominale postérieure, enfin par des frictions énergiques de cette partie sur le sol. » Ajoutez-y l'aspect triste, hérissé de l'oiseau, la faiblesse, son séjour prolongé à terre par suite de l'impossibilité où il est de se tenir sur un perchoir et la persistance au sommeil.

L'oiseau est perdu si l'œuf n'est pas expulsé et il ne saurait l'être sans le secours de l'intervention humaine. On prend la pauvre petite bête et pendant quelques minutes on la place au-dessus d'un vase d'eau bouillante, de manière à ce que la vapeur vienne impressionner l'abdomen, puis à l'aide d'une plume de pigeon on badigeonne l'anus avec de l'huile d'amande douce, en ayant soin d'en faire pénétrer quelques gouttes jusque dans la cloaque. Cette opération peut être renouvelée de demi-heure en demi-heure et la malade placée en une petite cage dans une pièce chauffée ne tardera pas à être délivrée. Après un ou deux jours de repos on la remettra en volière.

III

LES GRANIVORES

Avec un ordinaire composé d'alpiste, millet rond, millet en grappes et beaucoup de verdure (mouron, saneçon, laitue), on entretient longtemps en volière un grand nombre d'oiseaux qui, en liberté, ne se nourrissent presque exclusivement que de graines, auxquelles ils ajoutent quelques baies. Nous en passerons en revue quelques-uns des plus intéressants et des plus beaux.

Je laisserai de côté les Eginthes, les Tisserins, les Veuves et ceux communément appelés Oiseaux des Iles, car s'il fallait décrire tous les oiseaux de volière dont le nombre est considérable, ce sujet m'entraînerait trop loin.

Ils sont si connus d'ailleurs et si répandus que l'on n'a rien de nouveau à en dire. Presque tous ont un joli plumage, des mœurs douces et une certaine propension à se reproduire en captivité.

1° Le Bouvreuil (*Pyrrhula vulgaris*), quoiqu'assez commun et tout à fait indigène, m'a tou-

jours inspiré un goût particulier que beaucoup d'amateurs partagent. Le « bœuf rouge » comme l'appellent les Bas-Bretons, avec son plastron pourpre sur la poitrine, la calotte noire qui couvre sa tête, le manteau gris-perle et le ventre blanc, est un très bel oiseau; un grand œil noir bon et sympathique, un bec gros et court un peu recourbé, mais ne déparant pas son visage, une jambe fine et des petits pieds de race complètent l'ensemble de ce volatile qui semble être notre petite perruche européenne. Sa taille est de 16 centimètres.

Le Bouvreuil ne fréquente que les contrées humides, les grands bois, les prairies grasses et arrosées; il n'aime pas l'aridité des plaines; les bosquets des jardins, les vergers d'arbres à fruits, les landiers touffus lui offrent, comme les forêts, un séjour préféré; c'est que cet oiseau est grand destructeur de bourgeons d'arbres, dont il fait au printemps sa principale nourriture. Dans cette sève naissante il puise l'ardeur nécessaire au travail de la production.

Son nid, qu'il construit en mai dans les ajoncs épineux ou les lierres épais, est grossièrement façonné de buchettes et brindilles de foin amoncelées sans art; l'intérieur est garni de crin et de bourre; la femelle y pond quatre œufs assez volumineux teints de veines rouges et bleues. L'incubation est de quatorze jours, et les jeunes grandissent assez vite,

nourris d'insectes et de petites baies que les parents apportent au bout du bec, sans dégorger jamais, point par lequel ils diffèrent des autres granivores.

Les jeunes bouvreuils, au sortir du nid, sont disgracieux et lourds, leur plumage est brun-terne avec le ventre rousseâtre ; ce n'est qu'à la mue de septembre qu'ils prennent leurs couleurs d'adultes. On les élève facilement à la main, en les nourrissant de graines de navette trempées dans l'eau et de pain au lait, sans chenevis et sans œufs, aliments trop échauffants pour ces oiseaux, qui ont naturellement le sang très épais.

Il en est de même de l'adulte ; jamais on ne doit lui donner de chenevis bien qu'il s'en montre très friant ; cette graine oléagineuse a une action pernicieuse sur la bulbe pileuse et fait prendre une teinte noire très prononcée aux plumes rouges de la poitrine du Bouvreuil. L'oiseau se ternit aussi très vite, et devient d'un rouge rouillé sans effet, si on le tient enfermé dans la chambre ; il lui faut le contact permanent du grand air ; il reste superbe, éclatant comme en liberté, si la volière qu'on lui donne est en plein air, et qu'il y trouve à volonté du soleil, de l'eau, de la verdure, la fraîcheur des nuits et la rosée du matin. Sa nourriture doit consister en millet, navette, alpiste, blé, pâtée au lait et verdure abondante. Entretenus par ce régime les bouvreuils de la grande volière ne la dépareront pas, et ne

paraîtront pas déplacés auprès des oiseaux exotiques, fussent même des Cardinaux ou des Tangaras.

Le Bouvreuil se reproduit en volière pourvu qu'il y soit à l'abri des indiscretions de ses semblables et des taquineries des autres oiseaux. En plaçant dans les angles des fagots et des ajoncs, en parsemant le sol de brindilles de bois, paille, foin, jonc, crin, bourre et coton, on obtiendra la construction d'un nid; mais il faut dire que le fait est encore demeuré assez rare, à cause de la froideur de la femelle qui trop souvent ne répond point aux invitations pressées du mâle.

On signale comme une rareté le croisement du bouvreuil et du serin. Il est nécessaire pour arriver à ce résultat d'avoir élevé les deux oiseaux à la main dans le même nid; des amateurs du Nord l'ont réussi; M. Loisel, de Caen, lâchait des serines en grand nombre dans une volière avec des bouvreuils, chardonnerets, tarins, etc, et il obtenait ainsi des métis résultant de rapprochements spontanés qui cependant, ont toujours été fort rares. Ces métis offrent un harmonieux mélange de jaune et de rouge d'un heureux effet.

Des métis fort beaux sont également issus de l'union de la bouvrette et du mâle chardonneret. « Pour ma part, dit Manager, j'ai vu quatre de ces superbes métis, et de ces quatre deux ont été en ma possession. Je les avais rapportés d'Angleterre.

Tous avaient été obtenus en cage. » (*Acclimatation illustrée, année 1882, page 13*).

J'ai possédé des bouvreuils partout, même dans le midi où cet oiseau est si peu commun qu'il se paie jusqu'à cinq francs pièce, entre les mains des chasseurs qui en opèrent la capture, et vous céderaient plus volontiers un chardonneret pour 10 centimes. Mais c'est en Bretagne que j'ai rencontré les bouvreuils en plus grande quantité. Ce pays couvert, arrosé, planté d'arbres et d'ajoncs, doué d'un climat tempéré, où la culture du chanvre se pratique beaucoup, est très propice à cet oiseau.

Il m'en a passé des centaines entre les mains ; j'en ai rempli des volières ; j'en ai expédié à Bruxelles et à Florence de ces bouvreuils bretons estimés partout ; et même, à ce sujet, il m'est arrivé une aventure que je ne passerai pas sous silence, à cause de l'instruction que mes lecteurs pourront en tirer.

Un belge — amateur ou marchand, j'ignore sa profession, mais, en tout cas, je déclare que c'était un homme peu consciencieux, — m'avait demandé de lui céder un stock de bouvreuils en échange d'un couple de serins hollandais d'un prix assez élevé, sujets de très grande valeur, affirmait-il.

Je lui envoie 25 bouvreuils. Il les reçoit en bon état et m'en informe, sans faire mention des serins

que j'attendais en retour. Huit jours se passent ; je prends la plume pour lui rappeler les hollandais promis. Il me répond que le mâle était mort dans l'intervalle, et que si je voulais accepter la femelle seule, elle était si belle et de si grande race, — il joignait à sa lettre un croquis fort réussi, — qu'elle valait plus encore que le prix convenu pour la paire.

Halte-là ! lui dis-je, il me faut la paire ; j'ai vos lettres, c'est une obligation en règle.

Et aussitôt, l'homme m'écrit qu'il va chercher un mâle pour remplacer le défunt, et me donnera sous peu satisfaction.

J'attends quinze jours, et rien n'arrivait. J'écris de nouveau ; par la réponse j'apprends que non seulement le mâle ne se trouvait point, car il fallait donner à cette belle femelle un compagnon qui ne lui fût pas inférieur, mais que cette femelle elle-même était trop peu cotée au prix de 50 francs, et qu'il me faudrait ajouter 10 francs encore pour recevoir le couple splendide que M. P..., — je tais son nom de crainte qu'il ait des enfants, — allait s'empresser de réunir et de m'adresser aussitôt que possible.

J'envoie les 10 francs demandés, et je reste encore une semaine dans l'attente de ces oiseaux.

Comme le retard s'accroissait, j'écris une lettre, puis deux, puis trois ; je finis par me fâcher, je

parle de m'adresser à un huissier de Bruxelles. Alors on m'annonce avec force excuses qu'en prenant la serine pour me l'envoyer seule, car on n'avait pu découvrir le fameux mâle, elle s'était forcé l'aile. « L'oiseau est déparé, me disait-on, déshonoré, son aile pend sur le perchoir et se meut avec peine..... il faut patienter et attendre quelques jours que la douleur s'apaise, et alors elle relèvera peut-être son aile à la position voulue..., etc., etc. »

Après un mois, j'adressai une dernière réclamation extrêmement vive, plus vive qu'il n'est dans mes habitudes de le faire; c'est de M^{me} P. que je reçus la réponse. Elle me priait de lui faire grâce. M. P. était mort, elle restait dans l'embarras, ne pouvant fournir ni les serins promis — qu'elle n'avait jamais eus, — ni le prix des bouvreuils expédiés, — dont elle avait fait son profit cependant, — me suppliant de lui abandonner cette somme à titre d'aumône.

J'ai su depuis que ce ménage P. formait un couple de chevaliers d'industrie assez habiles, et que nombreuses réclamations un peu tardives, avaient été adressées contre eux à qui de droit. Mais le coup était fait et j'en restai la victime.

Je ne fus pas toujours aussi malheureux; j'apportai bien des bouvreuils à Paris et les échangeai contre d'autres oiseaux, — une fois même contre un petit chien; — le changement de climat les

éprouvait beaucoup, il en survivait peu et l'oiselier qui me les prenait me disait avec mélancolie : — « c' t'oiseau-là , quand il a goûté à l'eau de mer y n' vau pus rien! » Réflexion d'autant plus stupide que le Bouvreuil vivant exclusivement dans le bocage, n'approche jamais de l'Océan.

La capture de cet oiseau est facile : il donne dans le piège avec une confiance absolue quand il y est sollicité par un de ses semblables et qu'il aperçoit le moindre grain de chenevis à sa portée.

Les paysans le considèrent comme nuisible, parce qu'il s'abat avec voracité au printemps sur leurs champs ensemencés de chanvre ou de mil ; il détruit en outre une quantité notable de bourgeons d'arbres à fruits , rongant les semences de pin, les fruits du frêne, de l'érable, les baies de toutes sortes, les boutons de chênes , de poiriers , pommiers, cerisiers , variant aussi sa nourriture à l'infini. Cette omnivoracité le rend très sensible à la privation; c'est de tous les oiseaux celui qui périt le plus vite en cage, faute d'aliments; quelques heures sans manger , et c'est fait de lui. Il craint aussi énormément la chaleur , et l'ardeur de son sang est telle que la privation de l'eau à boire lui est encore plus funeste que celle du manger. Ce double inconvénient fait du Bouvreuil un oiseau délicat et que l'on perd facilement. Ajoutez à cela qu'il ne se soumet pas à la captivité solitaire; il faut

un compagnon de cage au nouveau prisonnier. un magister qui lui fasse la leçon par son exemple , lui indique la mangeoire , l'abreuvoir et tous les petits détails de la vie d'intérieur , sans quoi vous « n'agrainez » pas facilement votre oiseau; il « se fêrit » , comme disent les paysans , se hérissé et meurt à la fin du premier jour.

Tous les ans à Quimperlé , dans un coin pittoresque et reculé du Finistère, a lieu le lundi de la pentecôte la « fête des oiseaux » Cette petite cérémonie fait vivre les pauvres de la ville et donne aux belles Lorientaises une occasion de promenade et de plaisir très recherchée. Elle se tient en pleine forêt, sous les grands hêtres feuillus, au bord de la route de Clohars et non loin d'une petite chapelle gothique qui a nom Lothéa. Tout ce que la contrée possède de chasseurs à l'oiseau, se rend là, ce jour vers une heure, tenant des cages en main, au bout de longs batons ou bien sur des hottes, et jusque sur des voitures à bras. Il y en a beaucoup, beaucoup, beaucoup. La plupart contiennent des bouvreuils. Les Lorientais arrivent à leur tour le long de la petite route sinueuse, qui, de la rive droite de la Laita, monte en forêt; ils sont par couples, par groupes, par familles, les femmes se font remarquer par leur costume coquet, leur corsage très colant, leur petite coiffe blanche curieusement soulevée sur les oreilles et laissant échapper deux

brides qui voltigent au vent, leurs robes de drap noir bordées de larges bandes de velours, des gants et des ombrelles; les hommes portent des habillements variés, les uns sont en paysans, d'autres en blouse et un grand nombre apparaissent dans des vêtements de ville; ils sont gais, galants, sautillants, et tout cela se meut, gravite et s'amène en chantant à travers la poussière du chemin jusque sous la séculaire verdure. Après la danse, après le dîner sur l'herbe et au milieu des barriques de cidre éventrées, le marché commence; le bruant, le pinson royal, le serin se vendent assez bien; on offre un chat-huant d'une blancheur étincelante, un rossignol chanteur de l'année dernière, des grives et des merles à bec jaune; mais le Bouvreuil est l'oiseau le plus demandé, et quelque abondance qu'il s'en trouve, il y a toujours plus d'amateurs que de sujets vendus; aussi de 50 centimes qu'on le paye au début, il ne tarde pas à monter à 75 centimes à 1 franc, à 22, 25, 28 sous. On le vend 1 franc cinquante au plus cher, ce qui est un prix excessif pour la contrée; et le soir on retrouve les Lorientaises un peu frippées retournant d'un pas lourd à la gare en tenant à la main leur petite cage où se carre le bel oiseau à plastron rouge qui, pendant quelques semaines, sera le favori de la boutique ou de la mansarde ensoleillée.

Le Bouvreuil apprend à siffler et à parler. La

conformation arrondie de son bec et sa langue épaisse le rapprochent du perroquet avec lequel il parvient à rivaliser de talent.

C'est dans la Bavière et le Tyrol surtout que des industriels patients s'occupent de l'éducation de ces oiseaux qu'ils vendent fort cher après les avoir instruits. Ils les prennent au nid sachant très bien, à la nuance plus brune de la gorge, reconnaître et choisir les mâles, les élèvent à la main et leur apprennent à siffler des airs à leur choix. Le soir dans une pièce peu éclairée, la cage est couverte d'un voile; on éveille l'oiseau, on lui parle, on siffle un air court, quelques notes à retenir, on lui souffle deux ou trois mots faciles à prononcer; puis on laisse dormir en paix l'écolier et l'on recommence ainsi chaque soir, en augmentant progressivement la leçon jusqu'à ce que l'oiseau l'ait apprise en entier. Il la répète assez bien; certains sujets mieux doués que d'autres deviennent par ce procédé des artistes de mérite. Les Anglais et les Américains apprécient beaucoup ces derniers et se les procurent à prix élevés. J'ai vu un de ces bouvreuils à Paris, chez M^{me} la Comtesse de Puységur. Il était doux, familier et murmurait quelques mots, très bas, peu distinctement, mais il chantait fort bien, faisait entendre un gazouillement tendre et discret, exhalant la fraîcheur d'un pays de montagnes; il l'accentuait surtout lorsqu'il voyait entrer un hom-

me dans la chambre où on le gardait. Sans doute ce bouvreuil avait été élevé par un individu qui sifflait en entrant chez lui l'air qu'il voulait lui apprendre, et l'oiseau par la force du souvenir répétait encore sa leçon chaque fois qu'il voyait entrer un personnage lui rappelant son premier maître. Cet intéressant petit musicien, cadeau d'un ami qui l'avait apporté d'Allemagne pour l'offrir à la comtesse, mourut subitement, et fut bien regretté de toute la maison.

On aurait pu prévenir cette attaque, en lui faisant prendre de temps à autre comme boisson de l'eau de Vichy, ou en mettant simplement une pincée de bicarbonate de soude dans son abreuvoir.

L'apoplexie est quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent la fin du Bouvreuil captif. On la prévient en variant beaucoup la nourriture. « On donnera de préférence au bouvreuil, dit le Docteur Jean, le millet, l'alpiste, le sorgho, le plantain, — pas de chenevis; on ajoutera un peu de graine de lin; on distribuera chaque jour de la verdure ou des baies de thuya, si l'on peut s'en procurer, et l'on additionnera l'eau de boisson une semaine sur deux, ou quinze jours par mois, d'une petite dose de bicarbonate de soude ou d'iodure de potassium. » (*Acclimatation du 21 mars 1886*).

Un amateur reçoit dix bouvreuils parfaitement emballés; il veut les lâcher en volière. Un seul sort

du transport ; neuf avaient péri d'apoplexie. A quoi attribuer cette catastrophe ? A une alimentation trop abondante, trop excitante avant et pendant le voyage ? A la chaleur , aux variations atmosphériques ? A la privation d'air ou d'eau, à la maladresse d'un employé de chemin de fer qui , traitant cet envoi comme un tonneau d'harengs salés , l'aura placé dans un coin le moins aéré du wagon, l'aura laissé stationner au soleil?....

Il y a certainement un peu de tout cela. Mais vraiment quelle déception pour cet éleveur ! Cet oiseau demande donc pour voyager sans risque un emballage spacieux et suffisamment aéré, des graines à manger, des grappes de verdure et un pot où il trouvera pour se désaltérer de la mie de pain largement imbibée d'eau.

2° Le Bouvreuil pourpre (*Carpodacus purpureus*), est originaire de la Virginie ; il a la tête, le cou, la poitrine et le croupion d'un beau rose vif, le dos brun rouge , la queue brun clair , le ventre blanc moucheté de brun et rouge sur les flancs. Il ne prend ces belles couleurs qu'à la seconde mue ; le jeune mâle jusqu'alors est gris terne moucheté de noir avec une teinte jaunâtre à la tête et au bas du dos. La femelle est entièrement gris moucheté en dessous avec le dos brun.

Les bouvreuils se font voir en grand nombre pendant l'été , dans les régions tempérées de l'A-

mérique du nord ; ils descendent au sud quand vient l'hiver ; il en résulte que leur acclimatement chez nous est facile et qu'ils ne redoutent pas outre mesure les rigueurs de notre climat. Aussi l'on en importe beaucoup depuis un an ou deux, et le marché de Londres en est bien approvisionné. C'est un bel oiseau, gai, robuste, facile à entretenir en bonne santé, et doux pour ses compagnons quoique sachant bien se défendre quand il est attaqué. Il mange des graines et, comme en liberté il est friand de bourgeons et baies fraîches, on lui donne en captivité des baies de genièvre et de thuya.

La taille est de 15 centimètres. C'est une acquisition récente, il ne s'est pas encore reproduit.

3° Le Padda gris (*Spermestes oryzivora*), est un bel oiseau, de la taille du bouvreuil, dont le plumage est entièrement gris-cendré avec la tête noire et les joues blanches, bec et pattes roses. Il n'a d'autre défaut que d'être extrêmement commun. Mais le Padda blanc (*Varietas alba*), est plus rare et plus recherché. C'est l'albinisme du précédent, un résultat de la sélection obtenue par les Chinois et rendu ensuite à la liberté où la variété s'est maintenue. Quoiqu'il en soit, quelques sujets imparfaits laissent voir des plumes grises dans leur plumage, il faut les rejeter, et ne retenir que ceux dont la blancheur est immaculée, avec le bec et les pattes roses. Les industriels, qui ifoisonnent dans

le commerce des oiseaux, tirent souvent profit de ces paddas « presque blancs » au détriment des amateurs ; il faut s'en méfier et n'accepter la vente que des oiseaux irréprochables de pureté. Faites bien vos conditions d'avance et retournez ceux dont le plumage serait maculé.

Ces Paddas, Calfats, ou Moineaux de Java originaires de l'Asie, où ils jouent à peu près le rôle du pierrot chez nous, ravagent les cultures de riz et se nourrissent abondamment de ce grain, qu'ils enlèvent à son alvéole avant maturité complète, de là leur nom de « padda » qui est celui donné par les Chinois au riz non dépouillé de sa balle.

On leur fait la guerre ; les enfants qui s'en emparent leur attachent un fil à la patte et s'en amusent comme on fait ici des hannetons.

Les colons élèvent, dans les rizières, des cabanes d'où partent de longs fils attachés à des tiges de bambous, et que l'on recouvre de chiffons de couleur ; un indigène caché dans la guérite tient en main tous les fils et les agite pour effrayer les paddas.

En captivité, le riz cuit est un régal pour eux ; on y joint le pain au lait, les graines et la verdure. Ils nichent volontiers en volière ou même en des cages de dimension restreinte. On met à leur disposition un boulin ou tronc creux où ils entassent le foin, la bourre et les plumes qu'on leur offre en

quantité suffisante ; souvent ils se contentent d'un simple panier dont le dessus est recouvert et dont l'entrée est sur le côté , même d'un pot en terre cuite dont le fond est perforé. La ponte est de cinq œufs blancs, oblongs et pointus du bout ; l'incubation dure 15 jours ; les petits sont nourris alternativement par le père et la mère auxquels on donne dans ce but, pendant les huit premiers jours quelques œufs de fourmis, du jaune d'œuf dur mélangé à la pâtée au lait et du riz bouilli. Ils sont bien laids dans leur berceau , les pauvres petits , avec leur énorme bec plus volumineux à lui seul que le reste de leur corps ; mais quand ils en sortent, les voilà tout changés à leur avantage , bien mieux tournés , presque jolis. Au bout de six semaines , ils sont aussi beaux que leurs parents. Deux ou trois couvées se succèdent ainsi pendant l'année ; on a vu des paddas nicher au mois de novembre, et parfaitement élever pendant l'hiver leurs enfants délicats.

Quelques amateurs ont trouvé plus de difficulté d'obtenir la reproduction des paddas gris que des blancs ; les uns ne s'accouplaient même pas, d'autres pondaient en dehors des nids ou détruisaient impitoyablement les nids qu'on leur offrait tout faits. Cela provenait sans doute du choix malheureux de ces nids. Pas de luxe pour les paddas ; un boulin ou tronc creux fait leur bonheur avec du

foin et des plumes. J'ai vu dans ces ustensils primitifs, des paddas nicher en de très petites cages de quarante centimètres de longueur.

« Voici quelques détails sur la reproduction en volière de mes Calfats gris, écrivait M. de Labonnefon. Deux paires mises ensemble l'année dernière se sont enparées d'un tronc de bois creux, et après l'avoir à moitié rempli de paille et de foin, un couple a pondu huit œufs. » — Mais il est probable que les deux femelles avaient pondu ensemble, et que l'une d'elle ensuite se sera chargée seule de l'incubation, présumant un peu trop de ses forces. Car « l'éclosion eut lieu au 16^e jour, continue M. de Labonnefon, et la pauvre femelle sans doute épuisée par cet effort, fut trouvée morte le lendemain au milieu de ses petits, tous bien portants. Je croyais la couvée perdue, il n'en fut rien. Le mâle se chargea de la famille qui, un mois après, sortait du nid, gaie et bien portante. Les jeunes ont été nourris avec du millet blanc que le mâle leur dégorgeait après l'avoir décortiqué et à moitié digéré. Ils n'ont jamais touché aux vers de farine, œufs de fourmis, pas plus qu'à la pâtée à faisans » (*Acclimatation, année 1885, page 133*).

M^{me} Lebœuf, de Vannes, en son charmant cottage d'Arradon, sur le golfe du Morbihan, a fait construire une volière de larges dimensions; les deux extrémités sont fermées de murs en briques et cou-

vertes d'une toiture de zinc sur une largeur de plusieurs mètres. Le centre d'une longueur de huit à dix mètres est en plein air. Là, au milieu d'un grand nombre d'oiseaux, vit une colonie de paddas des deux variétés; il y a ensemble des blancs et des gris. Ils se reproduisent à l'envie comme un petit troupeau de pintades, et une femelle blanche dépareillée s'étant unie à un mâle gris également « veuvier », comme on dit dans le pays, donne des produits d'une blancheur de neige, et des gris semblables au père, sans aucun mélange des deux variétés dans le plumage. Ces oiseaux tant gris que blancs, nichent pendant toute l'année, ne prenant environ que trois semaines de repos entre chaque couvée. Ils pondent dans les trous du grand mur auquel est adossée leur volière, mais lorsque ces petits locaux, d'ailleurs peu nombreux, sont occupés, ils se contentent de pots de terre cuite percés par le bout. L'hiver ne les incommode point et ne suspend même pas leurs tendances prolifiques. Dans les grands froids on les protège contre l'intempérie en couvrant de paillassons, pendant la nuit, le côté vide et grillagé de la volière, le dessus demeurant constamment découvert. Les paddas y font preuve d'une rusticité admirable, et quant à la nourriture, il n'est jamais rien changé à leur ordinaire, même quand ils ont des petits; ce sont toujours les graines, la verdure, le pain trempé.

Voilà un modèle facile à comprendre et à imiter.

Cet oiseau est l'un de ceux qu'une très robuste constitution met le mieux à l'abri des maladies qui en enlèvent tant d'autres en captivité.

La femelle, comme toutes celles qui reproduisent en volière, est sujette à l'arrêt de l'œuf dans l'oviducte, accident devenant promptement mortel, si l'on n'y porte remède. Le manque d'exercice, l'échauffement causé par la nourriture farineuse ou un refroidissement subit dans la température au moment de la ponte produisent cet accident fâcheux. « Rien de plus facile que d'éviter de pareils malheurs, dit le Docteur Glené; au moment où vous vous apercevez de la difficulté de la ponte, enduisez l'anus d'une goutte d'huile et exposez cette partie à la vapeur de l'eau bouillante tant que votre main peut la supporter; la ponte ne tardera pas à se faire. » (*Acclimatation illustrée du 27 avril 1884*).

4° Le Pape ou Non-pareil (*Cyanospiza ciris*), est originaire de la Louisiane. Il s'y montre en grande quantité au printemps, au milieu des buissons d'althéa et autres arbustes dans lesquels il construit un nid analogue à celui du pinson, choisit sa compagne et dès lors fait une guerre acharnée à tous ceux de ses semblables qui l'approchent. Il est si attaché à sa femelle que lorsqu'on l'en sépare, en le prenant au trébuchet, où il donne très faci-

lement sur un appelant de sa race , le pauvre oiseau ne supporte point la captivité et meurt aussitôt. Il est donc de toute nécessité de capturer les papes avant l'accouplement , et surtout alors que recherchant leurs épouses, ils se parent des nuances les plus éclatantes dont la nature les ait doués.

On en importe en quantité aux mois d'avril et mai. Voir un arrivage de papes, c'est un éblouissement. J'eus ce spectacle un jour chez un oiselier de Paris, à qui le camionnage remit devant moi une grande boîte de transport , venant du Hâvre , dans laquelle gesticulaient cinquante papes, tous en couleurs, splendides. C'était un mélange indicible de nuances éclatantes où le violet , le vert , le jaune et le rouge brillaient comme des pierreries fines, d'un effet riche et changeant qui captivait le regard. Le Pape porte , en effet , le camail violet , le dos vert, le croupion rouge , la queue brune, tout le dessous du corps rouge-orange. Peut-on rêver un plus bel oiseau? Il a le défaut de faire deux mues par an , de sorte que le plumage que je viens de décrire, et qu'il revêt au printemps, est celui de la saison des amours. A l'automne, il change de toilette et se met plus simplement. Sa tenue d'hiver est encore agréable : tête bleue, dos, ailes et queue d'un vert uniforme, le dessous du corps jaune-paille ; son plumage d'alors a beaucoup de rapport avec celui de la femelle qui est vert et jaune, mais

sans qu'elle ait jamais la tête bleue. Les jeunes sont semblables à leur mère ; ils vivent en société jusqu'au printemps qui suit leur naissance , se séparent au moment des parades et prennent leur belle livrée aussitôt.

Le pape est un granivore pour qui le millet et l'alpiste est la nourriture essentielle en volière. Mais il faut lui donner des fruits et quelques vers de farine , si l'on veut l'entretenir en bonne santé et beau plumage. Voulez-vous vous en faire un ami ? Offrez-lui quelques mouches en les tenant par une aile ; quelque sauvage qu'il soit , il ne tardera pas à venir les prendre dans vos doigts.

La reproduction du pape a été obtenue en demi-liberté, dans une serre par M. Chiapella, mais c'est un fait rare , et je n'ai jamais ouï dire qu'on l'ait réussie en volière. Il se fait pourtant bien à la captivité, car il est d'un tempéramment robuste et se montre peu délicat ; toutefois, il est probable qu'au moment de l'accouplement cet oiseau puise dans une nourriture animalisée quelconque , qui lui fait complètement défaut en cage, les forces nécessaires à sa reproduction.

Comme il est disposé à prendre beaucoup de graisse , il succombe facilement à l'apoplexie. Les oiseleurs combattent , prétendent-ils , cette tendance en lui faisant boire de l'eau de graine de lin ; mais l'eau de Vichy est préférable, et comme le

pape est grand mangeur, il est encore meilleur de le soumettre à une diète forcée, en le privant de sa mangeoire pendant le quart de la journée, et en lui servant, au lieu de graines, de la pâtée au lait, de la laitue fraîche, une poire.

L'entérite avec la diarrhée urique est aussi chez lui le résultat de l'abus des graines oléagineuses; on la combat par le bi-carbonate de soude dans la boisson, le vin coupé, une décoction de pepins de coings, du riz bouilli; du bismuth mêlé à la pâtée, et d'aucuns affirment qu'il est salutaire de lui donner « de petits lavements d'huile d'amandes douces » !!

Une dame de Bruxelles avait vu mourir son pape, et attribuait cette mort à une anémie résultant d'un manque d'alimentation, dont la cause aurait été la longueur démesurée de la mandibule supérieure du bec, dépassant de beaucoup l'inférieure, anomalie assez fréquente chez les oiseaux en cage depuis longtemps. Le Docteur Gléné lui apprit au contraire que son oiseau se nourrissait trop bien, vu qu'il était mort d'apoplexie. « Lorsque la nourriture est toujours mise à discrétion aux oiseaux présentant une difformité du bec, dit-il, il est rare que ce soit la faim qui amène la mort. En plongeant le bec au milieu des aliments, la quantité de grains que l'oiseau prend est toujours plus grande, en un temps donné, que celle qu'il pourrait absor-

ber, si la nourriture était disséminée, et qu'il fût forcé alors de picorer grain à grain. Si toutefois, ajoutait le Docteur, le cas se représentait encore, il suffit d'égaliser la mandibule qui dépasse l'autre au moyen d'un canif ou de ciseaux; et si l'on met un petit bloc de grès dans la volière, les oiseaux iront peut-être de temps à autre remédier eux-mêmes à la trop grande croissance de leurs mandibules. » (*Acclim. illust. du 20 avril 1884*).

5° Le Ministre (*Cyanospiza cyanea*), est un granivore de la même nature que le pape et qui demande les mêmes soins. Il habite comme lui la Louisiane et révèle des mœurs analogues.

Son plumage est d'un bleu céleste éclatant pendant l'été; mais la seconde mue, qui a lieu en octobre, le prive de tous ses avantages; il reste uniformément gris et se confond avec la femelle. On en importe beaucoup au printemps et vu son prix modeste, aucun amateur ne saurait se priver d'embellir sa volière par la présence de quelques-uns de ces saphirs ailés; l'absence d'une femelle de leur espèce permettra de vivre en bonne intelligence plusieurs mâles dans la même cage. C'est, avec le pape, un des plus beaux oiseaux de l'Amérique du Nord.

Les marchands ont grande hâte de s'en défaire, car le ministre engraisse très vite au régime des féculants, et « tombe » selon le dire des oiseleurs,

pendant le temps qu'on met à tourner le dos. Une dame de mes amies m'a conté qu'admirant un ministre qu'elle avait en cage dans toute sa splendeur, se mit à dire imprudemment : « si tu meurs avec ce beau plumage , je te mettrai sur un chapeau. » Elle n'avait pas plutôt formulé ce vœu que le ministre tombait foudroyé d'apoplexie.

En volière on l'entretient facilement et longtemps avec de la verdure , des mouches , quelques vers de farine et les graines d'alpiste et millet , enfin l'ordinaire des oiseaux bien soignés. On prévient chez lui les attaques d'apoplexie, la dégénérescence graisseuse des organes du cœur et du foie par les purgatifs et notamment le bi-carbonate de soude dans l'eau de boisson.

Il est inutile de lui offrir une compagne; indolent et froid, cet oiseau ne se reproduit point en captivité.

6° Le Bouton d'or (*Sycalis flaveola*), est entièrement jaune jonquille , avec les grandes plumes des ailes et la queue brunes , une flamme orange sur la tête. La femelle est gris-verdâtre moucheté, s'enrichissant de teintes jaunes sur la poitrine et la tête. Son ventre est blanc. Cet oiseau nous vient du Brésil; il en arrive beaucoup au printemps. Bien qu'il soit commun, il est impossible de s'en priver en volière, car c'est un des plus beaux dans la couleur jaune; il est doux, bon enfant, d'une parfaite

nature et se reproduit bien. Je lisais à cet ~~égard~~ dans un journal d'élevage récent le conseil suivant donné à un amateur qui s'était inquiété de voir ses oiseaux s'emparer d'un domicile qui ne leur était pas destiné : « Puisque vos boutons d'or ont pondu dans une bûche à perruches, laissez-les couver bien tranquillement, ils peuvent dans cette habitation faire éclore et élever leur petite famille. » (*Acclimatation du 18 avril 1886*).

On pourrait citer bien d'autres exemples de la reproduction de cet oiseau, dont la nourriture consiste en graines et verdure et auquel on peut donner en outre de l'échaudé, des œufs durs et de la patée au lait pendant l'élevage des jeunes, vis-à-vis desquels il se comporte comme un modeste canari.

7° Le Chardonneret à front d'or (*Sycalis lutéola*), est un peu plus petit que le bouton d'or, mais également fort joli. Son plumage est d'un beau jaune d'or avec le manteau de velours noir. La femelle est jaune paille et noir-suie; ses mœurs sont douces, ses allures vives, son gazouillement agréable. Il habite le Brésil et le Mexique d'où on l'importe moins souvent que le précédent. Il vit de graines et verdure. Je ne sais s'il s'est reproduit en volière; il semble disposé à mieux réussir à part, dans une cage d'élevage, où on lui donnerait pour faire son nid les matériaux disséminés d'un vieux

nid de chardonneret ou de pinson. Au moment de l'accouplement et pendant la durée de l'élevage on ajouterait à son service ordinaire la patée d'insectivores qui lui serait d'un grand secours pour nourrir ses petits. Le Docteur Ruzs dit qu'il a connu plusieurs exemples de la reproduction de ce chardonneret soit en chambre, soit en cage d'élevage. « Il fait son nid dans la petite cage du Harz, dit-il, mais quelque fois aussi il en construit dans le rameau de fort joliment feutrés en forme de bourse. »

8° Le Fondi (*Fondia madagascariensis*), est originaire de l'Inde et de Madagascar. Il est splendide à l'époque de ses amours, entièrement rouge vermillon avec bec noir et ligne noire sur les yeux; pattes, ailes et queue grises. Cette parure étincelante, il ne la garde que durant quatre mois, et redevient ensuite gris comme la femelle. Malgré sa beauté, on l'aime peu en volière, car il s'y montre jaloux, turbulent, taquin et méchant pour ses compagnons plus faibles, mettant un malin plaisir à les suspendre à son bec par les plumes des ailes ou de la queue. En cage seul, il se montre alerte, bon vivant et beau comme une fleur de grenadier. Granivore, herbivore, frugivore, facile à entretenir et consommant beaucoup d'eau pour le bain. Il s'est reproduit chez le Docteur Ruzs. C'est un cas exceptionnel.

9^o Le Pinson alario (*Alario capitatus*), a la tête, la gorge et la poitrine noires, le dos, les ailes et la queue brunes, le ventre blanc. La femelle a de gris ce que le mâle a noir et le dessous du corps jaune grisâtre pâle. Il vient de l'Afrique du sud ; bien que rare, on le trouve dans les meilleures collections. Il se reproduit aisément, et le mâle seul s'accouple avec des femelles de Mozambique, chanteur d'Afrique et sera commun. Un amateur anglais, m'a affirmé M. Abraham's, a obtenu l'année dernière seize hybrides, produit du croisement d'un alario mâle avec une serine domestique.

Je pourrais prolonger cette nomenclature, mais il m'est impossible de parler dans ces quelques pages de tous les oiseaux qu'un amateur désirera posséder en volière. Je ne cite que les principaux, ceux que tout le monde peut avoir, que j'ai possédés et observés moi-même ; renvoyons les lecteurs aux ouvrages ou aux catalogues qui traitent de la partie, s'ils désirent se procurer des listes d'oiseaux de volière que je n'ai point mission de dresser moi-même. Les prix-courants des importateurs citent bien des oiseaux dont les noms seuls excitent le désir et piquent la curiosité. Les Oiseaux-souris, les Colis, les Shamas, les Oryx, les Phyllornis, les Bulbuls, les Chanteurs sulphureux ou de Sainte-Hélène, etc, etc..... Je n'ai pas possédés tous ceux-là..., comment en parlerais-je?

IV

LES CARDINAUX

Les Cardinaux se partagent l'Amérique en trois zones qu'ils habitent exclusivement les uns aux autres.

L'Amérique du nord possède le Cardinal rouge, l'Amérique centrale le Cardinal gris, l'Amérique méridionale le Cardinal vert.

1° Le Cardinal Rouge ou Rossignol de Virginie (*Cardinalis virginianensis*), est un magnifique oiseau de la taille d'une petite grive; son plumage est écarlate un peu moins vif sur le dessus du corps; le bec est rouge corail; le front, le tour de l'œil et le menton noirs; la tête est surmontée d'une haute aigrette d'un rouge éclatant que l'oiseau fait mouvoir à volonté selon les impressions qu'il ressent; la colère, l'amour, l'étonnement la lui font dresser large à la base et pointue au sommet; mu par un sentiment de vengeance, de crainte, le désir d'une malice à faire ou d'un coup à donner, il la couche en arrière sur l'occiput. La femelle pos-

sède le même appendice, mais ses nuances brunes sont uniformes et ternes, elles s'éclairent d'un rouge plus brillant aux ailes et à la queue, sa face est noir-suie.

Cet oiseau en liberté, habite les bocages, les buissons, les jardins voisins des habitations. Il les éclaire d'un rayon de feu.

« Gai, pétulant, actif, dit M. Brehm, c'est à peine s'il se tient en repos une minute à la même place, voltigeant et sautillant sans cesse deci delà; lorsqu'il est perché, il tient son corps horizontal et laisse pendre la queue qu'il agite souvent. A terre il sautille avec assez de rapidité; il se meut dans les branches avec une grande agilité; son vol est prompt, bruyant, mais il est rarement soutenu. » (*Les Passereaux, page 146*).

Les cardinaux nichent en avril. Leur nid est caché dans un épais buisson ou des lianes enlacées, sur la lisière des bois et dans le voisinage des eaux; il est fait de branchettes épineuses, vrilles de vigne sauvage; pailles et herbes menues avec quelques plumes à l'intérieur. Le mâle devient alors ombrageux et jaloux; il chasse impitoyablement du voisinage tous les autres oiseaux, et sur la branche qui domine son nid, vis-à-vis la femelle couvant ses trois œufs d'un blanc sale taché de brun-olive, il fait entendre son chant mélodieux et triomphateur.

« Au pays des Yankees, dit M. Paul Desjoberts,

la sonorité et la variété de ce chant sont d'un incomparable éclat; ce sont des fugues enthousiastes où la note aiguë du fifre brille par une originalité extrême et sur un registre où les trémolos se marient harmonieusement avec les notes graves et les nuances mélodieuses dont son gosier plein d'élasticité tire le meilleur parti. » (*La Volière*, 1^{er} mai 1885).

« Pendant toute la saison des amours il lance avec feu sa chanson, dit Audubon; il est conscient de sa force; il gonfle sa poitrine, étale les plumes roses de sa queue, bat des ailes, se tourne en tous sens, et semble témoigner toute son admiration pour la beauté de sa voix.

» On l'entend bien avant que le soleil ait doré l'horizon et jusqu'au moment où les ardeurs de l'astre brûlant forcent toute la création à prendre quelque repos. Quand par un ciel obscur les ténèbres envahissent la forêt, quand on croit la nuit venue, quoi de plus doux que d'entendre résonner tout à coup la voix mélodieuse du Rossignol de Virginie ! »

L'éducation des jeunes est rapide; ils s'élancent du nid très promptement et à l'âge de cinq semaines, ils se suffisent à eux-mêmes. Les parents les éloignent alors d'auprès d'eux, et s'occupent d'une nouvelle nichée. Ils sont semblables à la mère, les mâles se révélant par quelques plumes rouges sur

leur livrée brune, et ce n'est qu'après la mue d'automne qu'ils se présentent revêtus de la pourpre qui leur donne le droit de prendre le nom pompeux dont ils portent la couleur.

C'est à ce moment de leur existence que les cardinaux sont l'objet de la convoitise des chasseurs. On en prend beaucoup à l'automne, et vers le mois de décembre ils apparaissent très à leur avantage, sur les marchés européens. Les jardins zoologiques, les marchands en gros en achètent en grandes quantités sur les navires qui amarrent au Havre, Anvers, Londres et Hambourg. Dans cette première installation assez confortable, les oiseaux se reposent des fatigues du voyage, ils refont leur plumage défrâché, et en repartent bientôt pour des destinations variées. L'amateur en achète beaucoup par paires, ainsi que le petit marchand de détail, car les Cardinaux de Virginie sont toujours excessivement recherchés.

Le Cardinal, à l'état sauvage, est omnivore, c'est à dire que graines de toutes sortes, baies, insectes et verdure composent en égale quantité son alimentation ordinaire. On prétend que, comme le geai européen qui accumule en un tronc d'arbre des glands en réserve pour son manger d'hiver, le Cardinal Rouge se compose un petit grenier de maïs où il puise pendant la mauvaise saison; cette précaution raisonnée ne m'étonne en rien de la part

d'un aussi intelligent volatile. On dit aussi qu'il détruit beaucoup d'abeilles; je le crois moins, car alors il n'y aurait plus d'abeilles dans les contrées où vivent en masse les cardinaux. C'est surtout le grand destructeur de toutes les sauterelles, chenilles lisses, coléoptères et papillons, et à ce titre il rend les plus grands services à l'agriculture. En volière il peut devenir exclusivement granivore, mais perdra bientôt l'intensité de sa belle couleur rouge et passera au ton orangé fade qui n'est plus que l'ombre de son plumage purpurin. Alpiste, millet, maïs, un peu de graines de soleil, froment, gruau, beaucoup de verdure, pâtée au lait, quelques vers de farine et, pendant l'été, les coléoptères que l'on pourra recueillir dans les fleurs et sur les herbes, voilà un régime excellent qui maintiendra les cardinaux en un beau plumage et les excitera à la reproduction.

La solitude ! le Cardinal la réclame hautement pour sa famille et pour lui; il faut avant tout la lui accorder. Mais il se montre bon enfant, et si l'on ne peut ou ne veut l'isoler avec son épouse, il reproduira encore, si le cœur lui en dit — dans une volière de petits oiseaux, pourvu qu'aucun sujet de son espèce n'y soit enfermé avec lui. Avec les Cardinaux Verts ou les Gris, comme avec les Rouges il n'y aurait que disputes continuelles et batteries, plumes arrachées, œufs cassés, nids détruits, au-

trement dit désordre et désolation partout. Sa prédilection pour les arbustes à feuillage épineux et serré prouve qu'il faut, en captivité, lui fournir du houx, touffes d'ajoncs ou autre verdure semblable. L'ajonc, que l'on trouve si facilement dans les pays de landes, est ce qui paraît lui convenir le mieux. Quelques tiges réunies ensemble, posées par le pied sur le sol et s'élevant à une hauteur de deux mètres, placées négligemment dans le coin le plus ombreux de la volière, l'inviteront très activement à la construction de son nid. Mais on n'a pas cette ressource partout et, à défaut de cette verdure, on pourra mettre à sa disposition un balai de bouleau lié en faisceau par les deux bouts, ou une touffe de genêts traitée de même, dont le centre, écarté en forme de voûte, indiquera à l'oiseau l'emplacement à choisir. Enfin, faute de mieux, l'on a vu nicher des cardinaux en de petites boîtes ouvertes sur le côté, en des cages de transport, dont les grilles de la façade avaient été supprimées.

Le mâle et la femelle s'occupent ensemble de la construction du berceau de leurs futurs enfants; elle se fait rapidement. Il est donc nécessaire de mettre à leur disposition ensemble tous les ingrédients dont ils ont besoin, et il faut le faire en quantité suffisante. Donnez de petits copeaux de bois blanc, des bandes de papier, de la paille, du foin, des fibres d'aloës, de la bourre et en peu de jours

le travail sera terminé. Mais si ces matériaux leur manquent, s'ils ne les trouvent pas à leur goût, et surtout s'ils n'ont pas assez pour achever leur œuvre, le découragement s'empare d'eux, ils abandonnent l'ouvrage inachevé, et se retirent tristes et boudeurs loin l'un de l'autre aux deux coins opposés de leur habitation.

La ponte est de trois œufs d'un blanc sale taché de brun. L'incubation dure treize jours pendant lesquels il faut mettre une sourdine aux battements de votre cœur, et vous garder de glisser une main impatiente vers le nid. Toute tentative de découverte, toute indiscretion amène sûrement l'abandon du berceau et de la famille qui l'habite. Il faut aux cardinaux le plus grand mystère; ils cassent leurs œufs, dévorent leurs petits s'ils s'aperçoivent que le secret de leurs amours est violé.

Je lis à cet égard dans les conseils donnés par un journal d'élevage à un amateur qui se plaignait de la non réussite de ses oiseaux: « Votre insuccès ne provient-il pas un peu de votre curiosité? N'allez-vous pas sous le prétexte de voir si vos cardinaux ont des œufs décourager ces oiseaux et leur faire abandonner leur nid? » (*Accl. illust. du 4 août 1886*). C'est donc avec une discrétion extrême qu'il faut se conduire à l'égard de ces hôtes impressionnables et susceptibles.

Les petits sont nés. Dès lors des aliments nou-

veaux, azotés, doivent être fournis aux parents. C'est par la sauterelle verte que l'on parvient le mieux à l'éducation parfaite des petits cardinaux rouges; dès le début, elle sert à la mère pour former et sécréter le suc particulier dont elle allaite ses nouveaux-nés; un peu plus tard elle compose, coupée en morceaux par les parents, l'alimentation complète du petit oiseau. Des chenilles vertes, hannetons, vers et coléoptères de toutes sortes y sont ensuite ajoutés, de telle sorte qu'une nichée de cardinaux consomme environ cinq cents insectes par jour.

Ce régime n'est pas commode à appliquer, et découragerait plus d'un jeune amateur. Aussi pour plus de facilité, l'éleveur pourra se contenter de donner à ses oiseaux l'alimentation suivante avec laquelle le succès est encore assuré :

1^o On maintiendra dans la mangeoire ordinaire les graines d'alpiste, millet, froment, soleil, gruaux, maïs brisé auxquels sont habitués les reproducteurs.

2^o De même la mangeoire contenant la pâtée au lait renouvelée chaque jour, à laquelle on incorporera pour la circonstance deux cuillerées de pâtée à insectivores composée de jaunes d'œufs durs, œufs de fourmis et chenevis concassé, en y ajoutant une forte pincée de sang de bœuf desséché.

3^o Du millet en grappes en permanence.

4° De la verdure telle que mouton blanc, seneçon, mâche, laitue.

5° Baies et fruits comme sureau, sorbiers, cerises, poires, bananes, etc.

6° Vers de farine, à raison de trois par oiseau, trois fois par jour. Il ne faut pas abuser du vers de farine ; cet aliment très excitant aurait l'inconvénient, si les parents, ce qui arrive trop souvent, en gardaient pour eux quelques-uns, de les inciter à procéder trop tôt à un nouvel accouplement dont le résultat néfaste serait l'abandon des petits.

7° On offrira aux oiseaux à titre de régal tous les insectes, chenilles vertes, sauterelles, hannetons et mouches que l'on aura la patience de recueillir. — Tout à fait facultatif.

8° Un peu de fromage mou tous les trois jours pour rafraîchir les organes digestifs des oisillons échauffés par les aliments azotés et toniques. — Facultatif aussi, mais bien conseillé.

Ce régime substantiel et varié conduira rapidement les petits cardinaux à la sortie du nid ; elle a lieu vers le douzième jour et alors déjà les mâles commencent à se couvrir de quelques plumes rouges. Jusqu'au quinzième ou dix-septième jour les parents les nourrissent assiduellement et ensemble. Déjà l'on diminue la quantité de patée et vers de farine, on supprime le fromage blanc, on laisse les oiseaux se faire peu à peu au régime exclusif des

graines et on les amène successivement à se contenter de l'ordinaire des parents : verdure, graines et pâtée au lait. Ils restent toujours friands de vers de farine et l'on peut leur en offrir de temps à autre , surtout pendant la mue qui nécessite un déploiement de force considérable et réclame par conséquent un supplément d'alimentation.

Au vingtième jour , les jeunes cardinaux sont très forts; ils circulent à l'aise et cherchent la mangeoire; au vingt-cinquième ils commencent à broyer les petites graines, et le millet engrappe leur est très utile.

Le père alors les abandonne et , pendant que la mère s'occupe à sevrer ses enfants, il travaille, lui, à la reconstruction du nid. Enfin, à l'âge de trente ou trente cinq jours , les petits se suffisent à eux-mêmes , et se passent complètement des secours de leurs parents.

L'élevage du Cardinal de Virginie nécessite , comme on le voit, quelques soins. Je les ai réduits ici à ce que l'expérience a démontré absolument indispensable ; la nourriture animalisée est d'obligation dès le début de l'élevage ; la privation du nécessaire amènerait la mort par inanition des jeunes sujets ; ou , ce qui se voit fréquemment, ils deviendraient la pâture des auteurs de leurs jours qui, fatigués, épuisés de les allaiter d'un chyle forcément tiré de leur constitution , mangeront leurs petits vers le cinquième ou sixième jour pour re-

constituer en eux-mêmes ce qu'ils auront perdu dans les efforts de la déglutition.

Les amateurs se plaignent souvent à l'égard de leurs cardinaux de cet instinct féroce de destruction des jeunes, dont des cas fréquents sont constatés en volière. Qu'ils s'appliquent le conseil suivant donné à l'un d'eux par le Directeur de l'*Acclimatation illustrée* du 30 avril 1883.

« Nous avons toujours observé que les cardinaux tuent et mangent leurs petits lorsqu'ils ne trouvent pas la nourriture qui convient à l'élève de leur progéniture. Il faut à cette époque leur présenter de la viande, des œufs de fourmis, etc.,... Suivez cet avis, vous n'aurez plus à vous plaindre de la non-venue de vos oisillons. »

Le Cardinal Rouge produit un splendide effet dans une grande volière plantée d'arbustes, sur le feuillage desquels il jette une flamme d'incendie. Son humeur n'est point batailleuse à l'égard des oiseaux de sa taille et plus petits ou plus gros que lui, tels que faisans, colombess..., etc., qu'on lui donne pour compagnon. Il s'acommode aussi de la cage d'élevage et s'y reproduit. C'est donc un passereau que tout amateur peut rechercher en confiance et dont il obtiendra toute la dose de jouissance qu'un pensionnaire de cette nature peut procurer.

2^o Le Cardinal Gris ou Paroaire Dominicain,

(*paroaria cucullata*), habite la zone mixte de l'Amérique, le Pérou et le Brésil, et bien qu'il avoisine le tropique, il n'est point délicat au froid et supporte mieux même que le Rouge nos hivers moyens. Il est prudent cependant de le rentrer comme ses congénères.

C'est un oiseau de la même taille que le Virginiien, mais plus garni de plumes et moins long de queue, ayant les parties supérieures du corps gris-ardoisé, le dessous et les côtés du cou entièrement blancs, la tête, les joues, le tour des yeux et la gorge rouge écarlate, avec une belle huppe de la même couleur, se dressant à volonté haute et pointue au dessus du bec. Les pattes et le bec sont gris-plombé. La femelle est absolument semblable au mâle qui cependant a ordinairement le rouge de la face plus vif; mais comme cette belle nuance garrance devient de plus en plus éclatante à mesure que l'oiseau vieillit, il en résulte que de vieilles femelles peuvent être plus colorées que de jeunes mâles, ce qui engendre facilement la confusion. A égalité d'âge, la femelle porte toujours la huppe moins longue et moins fournie, la bavette ne s'étend point jusqu'à la poitrine, le blanc est moins pur et un peu teinté de gris; sa voix n'est pas aussi vibrante que celle du mâle et son ramage n'est qu'un gazouillement dépourvu de sonorité.

Les mœurs du Paroaire en liberté ont beaucoup

d'analogie avec celles du Cardinal de Virginie. Il est vif et remuant, toujours en mouvement dans les buissons, les jardins, la lisière du bois, et place son nid à une faible hauteur dans les plus épais fourrés.

Ce nid construit sans art est volumineux et très apparent, fait de filaments herbeux, petites racines, plumes et cotons de chardon à l'intérieur; on y trouve trois œufs blancs tachés de vert olive au gros bout. L'incubation est de quatorze jours, les jeunes sortent du berceau à l'âge de cinq semaines. Ils sont alors mal emplumés, tachés de gris et de blanc sale; la tête est brune. Ils ne prennent leurs éclatantes couleurs rouges et blanches qu'à la seconde mue, c'est-à-dire au second automne après leur naissance. Ils se reproduisent au printemps suivant.

En captivité le Paroaire huppé se comporte mieux encore que son congénère de l'Amérique du Nord; il s'y montre plus vigoureux et moins sensible aux variations de la température. Aussi l'on en importe beaucoup et tous les amateurs d'oiseaux en possèdent. On le trouve dans les volières spacieuses des parcs les plus élégants, comme dans de petites cages étroites accrochées à la fenêtre des ouvrières ou devant la loge des concierges; c'est assez dire qu'il est devenu commun, mais en un local vaste et bien aménagé il est intéressant, alerte, sautilant et gazouillant sans cesse. Il vit longtemps et se reproduit bien.

Pour obtenir de cet oiseau un accouplement fructueux, il faut le tenir par couple séparé, la cohabitation avec les autres cardinaux lui étant spécialement intolérable au moment de la pariade. Il se comporte même très aigrement à l'égard des oiseaux plus petits qu'on lui adjoint, les poursuit, les suspend méchamment et les tue volontiers à coups de bec, à moins qu'un très grand espace lui permette de faire à son gré la solitude autour de son nid; mais il s'entend bien avec les faisans, colombes et perruches, plus forts que lui et moins agressifs,

Au moment de l'accouplement qui a lieu en mai, il se montre ardent, fort attentionné pour la femelle; plus tendre époux, moins despote que le Cardinal de Virginie; il donne la becquée à sa compagne, gazouille en sautillant autour d'elle, et cherche à gagner son cœur plutôt que de la soumettre par les coups.

Un arbuste touffu, des branches d'ajonc épineux, un fagot sec et serré conviennent au Paroaire pour la construction du nid, dans laquelle il emploie de toutes petites branchettes, des lanières de bois blanc, des racines de chiendent, des feuilles sèches, mousse, bandes de papier, et à l'intérieur de la bourre, laine ou coton. Tout cela forme une grosse masse échevelée qui n'a pas d'apparence élégante, mais qui est trouvée très confortable par les habitants.

A défaut de verdure ou de fagot, le Paroaire se contente d'une boîte en bois, d'un panier creux ou d'un balai de bouleau pour nicher; ce balai dont les branches libres seront fixées comme le sont celles qui se trouvent du côté du manche, sera arrondi par une pression imposée à chaque extrémité. Dans l'intérieur se formera dès lors une cavité à laquelle il sera facile de ménager une entrée, en écartant ou en supprimant quelques brindilles; les cardinaux s'y insinueront et y matelasseront leur couchette. Enfin, si cette opération offre la moindre difficulté, on peut leur donner un nid tout fait, — un nid de merle par exemple, — ils l'accepteront et le modifieront à leur guise.

C'est en juin que la ponte a lieu; elle est de trois œufs; l'incubation est partagée entre l'un et l'autre des reproducteurs; le mâle, rempli d'attention pour la femelle, la relaie souvent; il nourrit aussi fort assiduellement les jeunes qui, au sortir du nid à l'âge de vingt jours, sont encore faibles et incapables de trouver leur nourriture. Le père les gave jusqu'à l'âge de cinq semaines, époque à laquelle ils peuvent être sevrés sans inconvénient.

Le Cardinal Gris étant granivore, sera soumis au même régime que le Rouge: millet, alpiste, froment, chenevis, avoine et maïs écrasé, beaucoup de verdure et notamment de laitue dont il est friand, pâtée au lait et chaque jour quelques vers de

farine. Pendant l'élevage on ajoutera à son régime ordinaire la pâtée d'insectivores contenant du jaune d'œufs durs, des œufs de fourmis et du sang desséché; il aime beaucoup les hannetons.

Le Paroaire Dominicain est apte à donner des métis. Un belge, M. Waefelaer a obtenu, paraît-il, de jeunes oiseaux issus de l'accouplement d'une femelle Cardinal Rouge et d'un mâle Gris; le même fait s'est produit chez M. Chiapella entre un Paroaire huppé et une femelle non huppée. Cela prouve la fécondité de cette race.

3^o Le Cardinal Vert ou Bruant Commandeur (*Gubernatrix cristatella*), est le plus grand des trois cardinaux; il est un peu plus fort que le précédent, qui est déjà plus volumineux que le Rossignol de Virginie. Son plumage est vert isabelle doré sur le dos marqueté de mouchetures noires; le bec, le tour de l'œil, le menton, le dessus de la queue sont noirs, ainsi que la huppe qu'il dresse à volonté et rabaisse sur la nuque comme ses congénères. La face, le cou, la poitrine et le dessous de la queue sont d'un très beau jaune soufre qui pâlit en dégradant sur le ventre; les pieds sont gris. La femelle, très différente du mâle, a le dos gris moucheté de noir, la poitrine, la gorge et les flancs de même, le ventre, le dessous de la queue et la bordure des ailes jaune-pâle. La tête et la huppe sont noires, les joues et les sourcils blancs.

L'aire de dispersion de cet oiseau s'étend d'un rivage à l'autre de la mer dans le sud de l'Amérique méridionale, autrement dit de Buenos-Ayers à Valparaiso; on le rencontre au Paraguay, à la Patagonie, et il remonte au nord jusqu'au sud de la Bolivie; mais il semble craindre les chaleurs équatoriales et se tient loin du tropique, point par lequel il diffère sensiblement du Dominicain qui aime à se gorgier de soleil.

Les mœurs du Bruant, dans la nature, n'ont pas été étudiées; aucun voyageur, aucun auteur n'a parlé de cet oiseau; on ne l'importe même qu'en petite quantité; les amateurs le recherchent beaucoup pour sa douceur, son aménité, sa vie facile. Son plumage est moins éclatant que celui des deux variétés précédentes; malgré cette dépréciation, il leur est sensiblement préféré. Aussi ses habitudes en volière sont-elles parfaitement connues et appréciées. Elles ont fait l'objet de la relation de plus d'un éleveur.

« C'est certainement un des plus jolis oiseaux de nos volières, a dit M. de Labonnefon, toujours gai, toujours en mouvement, c'est le bout-entrain du logis. Avec lui, il faut jouer, courir sans cesse, et si vous avez quelque paresseux, je vous conseille de le lui confier pendant quelques jours, il se chargera de l'éveiller, sans cependant lui faire de mal, car il n'est pas méchant et n'a rien de maus-

sade ni de dur dans la caractère. (*Acclimatation*, page 297, année 1883).

Il y a plus de 25 ou 30 ans que le Cardinal Vert a niché en captivité, soit dans les grandes volières à faisans, soit même en des cages de dimensions restreinte, comme je l'ai vu faire récemment encore chez une dame de mes amies, laquelle a obtenu la reproduction de ses cardinaux dans une cage d'un mètre de haut sur soixante centimètres de largeur et cinquante de profondeur, après leur avoir donné un bouquet de camomilles sèches dans le milieu duquel ils construisirent leur nid. Il est à regretter que la femelle soit morte en pondant son troisième œuf, inconvénient dû à l'existence renfermée et au manque d'exercice nécessaire à cet oiseau.

Dans ma volière, où le Cardinal Vert se comporte admirablement avec des perruches, colombes et faisans dont il ne paraît se préoccuper aucunement, j'accroche au mur presque sous le toit de l'abri couvert une boîte de bois un peu plus longue que large, remplie à moitié de foin, papier, bourre, et je la dissimule entièrement en appliquant dessus une épaisse tige d'ajonc avec ses branches, verdure, épines et fleurs. Cette ramure est fixée au mur par des pattes fiches. L'aspect en est si agréable à l'oiseau que dès l'installation il entre en amour, s'approche de la femelle en gazouillant, sautillant, battant des ailes; elle le contemple avec une joie

mal dissimulée, et l'écoute en couchant sur sa nuque la huppe noire que le mâle, au contraire, relève alors excessivement. Les accouplements se font dans la même disposition et après les mêmes gestes.

Si l'habitation destinée aux cardinaux est plantée d'arbustes, le sommet touffu d'un conifère à épaisse verdure sera choisi de préférence par le Commandeur pour y placer son nid, comme l'a remarqué M. Félix Wagener, chez qui les cardinaux « avec de petites branches de balai de bouleau » dont les brindilles détachés en morceaux avaient été parsemées dans leur volière « commençaient bientôt à construire un nid très solide au haut d'un sapin, à environ 1^m 75 c. du sol. » (*La Volière, an. 1886, p. 101*).

Autrement, c'est dans un panier placé au centre d'un fagot de bois sec, ou fiché dans la fourche d'un arbuste, ou simplement accroché à la cloison dans un endroit sombre et abrité, que les Bruants entasseront, feuilles mortes, brins d'herbes, bourre et plumes détachées; ils y déposeront trois œufs de nuance jaune-pâle ou verdâtre tachés de noir que la femelle couvera assiduellement pendant quinze jours, nourrie et visitée très souvent par le mâle, qui rarement partage les soins de l'incubation, mais, en gardien vigilant, quitte peu les abords du nid, en éloigne vivement les indiscrets compa-

gnons de captivité qui s'approchent trop près. Dans l'exercice de ce devoir, qui lui tient fort à cœur, le Bruant Commandeur peut devenir dangereux. « Son caractère est ordinairement plus tranquille que celui du Cardinal Rouge, fait observer M. Monguillan, mais il est aussi plus sournois. Lorsque les Cardinaux Verts ont à se défendre contre un autre oiseau, ils le font en silence et souvent ne lâchent leur adversaire que lorsqu'il est tué. » (*Acclim.*, an. 1878, p. 345).

Contrairement à l'usage général, les œufs demandent à être légèrement humectés pendant la période d'incubation, et l'on a remarqué que la femelle Bruant, obéissant invinciblement à l'instinct de la nature qui en cela la guide sûrement, se baigne chaque jour pendant qu'elle couve et retourne à son nid avant d'être entièrement séchée. Les petits en naissant sont nus et noirs; dès le troisième jour ils se hérissent d'un épais duvet brunâtre et dès lors grandissent à vue d'œil; les tuyaux des plumes les couvrent au huitième jour, les plumes elles-mêmes sont ouvertes au douzième; le bec alors est gros, noirâtre et bordé de jaune. Au dix-huitième ou vingtième jour après leur naissance, les petits sortent du nid mal emplumés, ne sachant voler ni se tenir sur les branches; peu à peu ils se fortifient, volligent, et au trentième jour, ils commencent à manger seuls. Ils ont alors le plu-

image terne de la mère, et le gardent jusqu'à la seconde mue. Les parents, tant que les jeunes ne sont adultes, leur conservent de la bienveillance; ils ne les chassent ni les battent comme font les Cardinaux Rouges, de sorte que toute la nichée vit en société dans les meilleurs termes de famille. Ce n'est qu'à l'âge de deux ans que les Bruants devenus entièrement adultes sont aptes à se reproduire.

Une seconde nichée succède ordinairement à la première, quand celle-ci n'a pas été tardive, et c'est alors surtout que se manifeste le goût de cet oiseau pour la vie de famille.

« Vous pouvez sans inconvénient les laisser tous ensemble, dit M. de Labonnefon, les amis paraissent si bien adopter les plus jeunes que j'ai vu des cardinaux des premières couvées aider le mâle dans l'élevage des jeunes. » (*ut supra*).

Etant granivore le Cardinal Vert réclame le régime des graines, patée, verdure. Il aime aussi les vers de farine, et il faut lui en donner de temps en temps. Pendant l'élevage on en augmentera le nombre jusqu'à cinq ou six par jour.

Dès l'accouplement, il sera utile de servir aux reproducteurs la patée d'insectivores composée d'œufs de fourmis, sang de bœuf desséché et jaune d'œuf. Cet aliment reconstituant et tonique leur permettra de s'adonner avec plus de vigueur aux devoirs du ménage. A un autre point de vue, M. de

Wael recommande de « mettre à leur disposition un petit vase contenant des œufs de fourmis pour les tranquilliser sur le sort de leur progéniture dont les œufs de fourmis doivent composer la première nourriture. » (*Accl. ill. du 4 avril 1886*). Il est certain que l'appui moral n'est pas sans avoir aussi une influence salutaire sur le caractère des oiseaux.

Au huitième jour, après la naissance des petits, les œufs sont insuffisants et l'on y supplée en alternant, sans les supprimer, avec les vers de farine dont on porte la dose à six par jour et par oiseau. Ce régime animalisé à forte pression, mélangé aux aliments farineux qui sont la base de la nourriture ordinaire, est suffisant à produire dans l'élevage de cette variété une excellente réussite, car le Bruant Commandeur, n'exigeant pas une quantité d'insectes vivants, est beaucoup moins difficile à mener à bien que le Rossignol de Virginie. Ce n'est pas à dire qu'il refuse les sauterelles, grillons, mouches et coléoptères. Il en prendra autant qu'on voudra bien lui en offrir, mais ils ne lui sont point indispensables.

Nous avons dit que le Rossignol de Virginie est un chanteur émérite, et sa femelle chante corame lui; ce grand talent ne se retrouve point chez ses congénères; le Paroaire gazouille fort, mais chante mal, et le Bruant jacasse encore plus do'emment; leur musique ne compte pour rien dans le concert des autres oiseaux.

Les cardinaux sont robustes et bien acclimatés ; ils sont néanmoins sujets à de nombreuses indispositions.

Et d'abord ce sont des oiseaux qui supportent mal les intempéries de notre climat rigoureux d'hiver. Il est fort dangereux , je dirai même, il n'est pas possible de leur faire supporter l'hiver entier en volière ouverte, sans des accidents mortels. J'en ai fait l'expérience : elle a été concluente à mes dépens.

Les premiers cardinaux que j'ai possédés me sont arrivés en septembre ; un couple de Rouges acheté à un amateur consciencieux qui les avait en volière à air libre depuis plus de six mois , et me garantissait qu'il les jugeait assez vigoureux pour passer l'hiver dehors ; un couple de Verts arrivant de Londres, oiseaux jeunes encore et prenant couleurs , en bon état comme les précédents et très disposés à vivre en plein air, « oiseaux de chambre froide, » selon l'expression consacrée par les marchands anglais.

Je lâchai de suite les premières dans la volière que je leur destinais , et je plaçai les autres dans une cage d'attente, accrochée à la cloison de la même volière. Ils y firent un stage de 8 jours, pendant lequel ils furent soumis à un régime spécial : eau de Vichy , vers de farine, etc., après quoi j'ouvris la porte de la cage et je les réunis aux autres.

Mes quatre cardinaux étaient superbes, vifs, bien portants, mangeant bien et chantant à leur aise. Ils faisaient notamment une consommation extraordinaire de laitue.

Arrivèrent les coups de vent d'automne, les intempéries du mois de novembre avec giboulées froides et bourrasques du nord-ouest; la volière était munie d'un simple abri demi-clos, perpétuellement ouvert, sans même une cloture vitrée facultative, laquelle eut été nécessaire pour le moment et pour la nature des oiseaux qui s'y trouvaient. Ceux-ci rentraient fort peu, et ils avaient en outre la mauvaise habitude de passer la nuit entière à la belle étoile.

Le mâle Cardinal Rouge fut incommodé du froid le premier; il devint triste, hérissé, l'œil inquiet et demi-voilé, les ailes pendantes. son bec avait pâli; peu à peu l'état maladif s'accroissait; l'oiseau cherchait le soleil; fuyait le moindre souffle d'air et, plus tard, apparut faible, lourd, chancelant; il mangeait cependant de son mieux et se jetait en criant sur les vers de farine. Il mourut après dix à douze jours d'indisposition, fort maigre, réduit à l'état de squelette et l'autopsie révéla une inflammation d'entrailles causée par un refroidissement.

Les Cardinaux Verts avaient également souffert du changement de la température, mais s'étaient trouvés moins atteints; je les replaçai dans la cage

d'attente, les remis au régime des vers de farine avec un peu de pâtée d'insectivores. Quinze jours après ils n'y pensaient plus et reprenaient leur vol dans la spacieuse volière, par un temps moins rigoureux. Leur mue était alors achevée, ils pouvaient supporter, pensais-je, un hiver moyen; il y eut des gelées, de la neige et ils ne parurent pas s'en préoccuper; mais la saison froide se prolongea et une suite ininterrompue de vents de nord-est ayant soufflé en bise aiguë au mois de février, la femelle tomba malade à son tour; mêmes symptômes : faiblesse, tristesse, mauvaise tenue, recherche du soleil; je la rentrai et la soignai comme précédemment, mais au douzième jour elle mourut. Et je dus la remplacer.

J'avais remplacé aussi le mâle Rouge et, de Londres, Abraham's m'avait envoyé le plus splendide Cardinal que j'aie jamais vu, un animal vêtu d'une entière livrée de moire écarlate; et quelle vigueur, quelle santé! En avril, je le lâchai dans la volière; la femelle y avait passé tout l'hiver sans broncher, et voilà qu'elle se parait déjà des nuances plus vives qui sont l'indice d'une tendance à l'accouplement.

Aussi accueillit-elle fort galamment son nouveau compagnon, auquel elle décochait des œillades assassines. Ce ne fut pas pour longtemps, hélas! il y eut quelques jours de tempête avec nuits froides et hises aigres de sud-ouest; elle fut prise d'un re-

froidissement et mourut d'une entérite dans les mêmes conditions que les deux sujets précédents.

Et cela au 15 avril ; l'aurait-on jamais supposé , après qu'elle avait si bien bravé la neige et les gelées de janvier ?

Ce fut ainsi , et nous tirerons une conclusion pratique de ces accidents, c'est que les cardinaux ne passent point facilement l'hiver à l'air libre ; ils demandent à être rentrés en cage , ou bien à être tenus en des volières vitrées. Le jeu de ces volières sera très simple ; on enfermera les oiseaux dans la partie garnie de vitrages dès le 1^{er} novembre ; il s'y entretiendra une température fort bonne , très égale , et dans tous les cas les oiseaux y seront — point capital, — entièrement abrités du vent. Dans les beaux jours, même en hiver , on pourra ouvrir le châssis du côté qui donne accès à la partie extérieure et grillagée de la volière ; les oiseaux s'y rendront avec plaisir, et on les fera rentrer au coucher du soleil ; dès le 15 avril, on pourra laisser libre la communication de deux pièces , et par ce moyen la conservation non moins que la reproduction des cardinaux sera assurée.

Je donne ici, notez-le bien , cher lecteur , mon sentiment personnel résultant d'une préoccupation qui a pour origine la déception que m'a causée la perte successive de trois oiseaux frappés du même mal ; mais je ne prétends pas en faire une règle gé-

nérale et vous imposer une ligne de conduite absolue. Des expériences pourront être tentées dans de meilleures conditions qui réussiront alors, et dont le résultat pourra me fournir un démenti; je l'accepte d'avance avec plaisir, heureux d'être battu par plus habile que moi sur ce terrain de l'acclimatation où l'on fait du progrès tous les jours, et où il faut toujours et encore marcher de l'avant.

Je trouve déjà, à cet egard, dans l'un de nos meilleurs journaux agronomiques, la relation d'un fait qui est exceptionnel, à mon avis, mais dénote un pas sérieux fait vers un acclimatement réellement difficile. M. Philippe Delamain, de Jarnac, écrivait au 19 Janvier 1880, en pleine période aiguë de l'un des hivers les plus rigoureux que nous ayons subis :

« Des Cardinaux Rouges ont admirablement supporté en plein air le froid qui n'a pas dépassé 12° au-dessous de zéro, mais a persisté pendant près de six semaines. » (*Accl., an. 1880, p. 42*). Il est vrai de dire qu'à la même date, M. Baré, de Nort, se plaignait d'avoir perdu les siens, malgré tout le confortable de leur installation. Beaucoup d'amateurs ont eut à déplorer de semblables accidents pendant ce terrible hiver.

Les Cardinaux sont très répandus. Il en résulte que l'on trouve souvent dans les journaux d'élevage des comptes-rendus d'autopsie relatant les princi-

peux cas morbides auxquels succombent ces oiseaux. Ce sont :

1° L'apoplexie cérébrale et la congestion pulmonaire occasionnées l'une et l'autre par l'état pléthorique de l'animal; on les prévient par l'eau de Vichy, la verdure, une alimentation variée, et lorsque l'une ou l'autre éclate, on peut guérir l'oiseau, s'il n'est pas foudroyé, en lui faisant avaler quelques gouttes de kirsh ou d'un révulsif quelconque; M. Mégnin déclare que des sujets ainsi traités sont revenus à la vie. M. Monguillan prétend avoir sauvé des cardinaux atteints de convulsions, dénotant un coup de sang, en les saignant immédiatement par une petite incision au canif, faite au dessus de l'ergot, l'opération amenant un soulagement instantané.

2° L'hémorrhagie apoplectique par rupture des oreillettes du cœur est produite par la même cause et peut être évitée par le traitement préventif, alcalin, purgatif, etc. Elle peut être aussi le résultat d'une panique, frayeur, essai de capture de l'oiseau qui s'agite, vole éperdu, se jette aux grillages, et tombe mort à la suite de la rupture d'un vaisseau. Il vaut mieux prendre son temps pour s'emparer des oiseaux que de les perdre ainsi. La capture est toujours dangereuse quand on la fait à la main ou à l'aide d'un filet. Elle se pratique plus sûrement par l'emploi du trébuchet perpétuel que l'on place

sur l'abreuvoir ; les oiseaux viennent s'y prendre les uns après les autres en cherchant à boire et l'on garde ceux dont on a besoin.

3° Les maladies du foie. Il y en a de plusieurs sortes : la dégénérescence graisseuse et la réplition biliaire sont dues à une alimentation trop farineuse, à l'abus surtout du chenevis, graine oléagineuse et très excitante qui pousse à la graisse immodérée ; on combat ces indispositions graves par les purgatifs, poudre d'aloës ou de rhubarbe mélangée à la pâtée ordinaire, bi-carbonate de soude dans la boisson, et surtout en variant la nourriture, en donnant aux cardinaux beaucoup de verdure et des fruits, de temps en temps la pâtée d'insectivores que réclame d'ailleurs la nature de leur estomac de mangeurs de mouches et larves nombreuses. L'atrophie du foie, dont on rencontre à l'autopsie d'assez fréquents exemples est ordinairement la conséquence de l'acclimatement. Le foie apparaît alors flasque, réduit à une dimension infime en un loqueton jaunâtre ; c'est absolument l'inverse des indispositions précédentes. L'atrophie est produite par le changement d'air, de vie, d'alimentation, par la séquestration prolongée de l'oiseau en cages étroites. Ce mal atteint par fois les oiseaux nouvellement importés et on le rencontre le plus souvent chez des sujets d'acquisition récente ; la vie en plein air, chez l'amateur, l'espace, l'exercice en grande

volière, la nourriture variée, l'eau ferrugineuse et tous les fortifiants peuvent amener la guérison.

Le foie peut encore être atteint de tuberculose diphtérique, maladie très incidieuse dont les symptômes restent inconnus.

Elle résulte de la cohabitation de l'oiseau avec des sujets atteints de ce mal extrêmement contagieux. Lorsqu'on a lieu d'en soupçonner l'existence, on la combat par les désinfectants, le salicylate de soude ou le sulfate de fer dans la boisson et une poudre spéciale anti-séptique composée de la formule suivante : salicylate de soude : 5 grammes , hyposulfate de soude , 5 gr. , gentiane pulvérisée , 10 gr. , quinquina gris pulvérisé , 10 grammes , gingembre pulvérisé : 20 grammes que l'on mélange par pincées à la pâtée de lait. Le mieux est d'écartier les oiseaux des foyers d'infection, les traiter séparément , et lotionner leur volière par des aspersion réitérées d'eau phéniquée.

4° L'entérite est une affection très grave, presque toujours mortelle, à laquelle les cardinaux sont sujets. Elle est causée par l'ingestion d'aliments de mauvaise qualité, graines moisies, pâtée aigrie, ou même par des graines avalées tout entières et très gloutonnement, que le gésier n'a pas la faculté de broyer. Cette indigestion produit, soit par le frottement des corps durs, dans ce dernier cas, soit, dans l'autre, par l'intoxication des champignons

vénéneux formés par la moisissure , une violente inflammation d'intestins. Elle provient encore, comme nous l'avons démontré plus haut , d'un refroidissement saisissant l'oiseau soit pendant la mue , soit autrement , et amenant une répercution sanguine sur l'organe le plus sensible de sa constitution. D'après M. Mégnin les symptômes de l'entérite sont : « inappétence, respiration accélérée, gros dos, ailes traînantes, plumes hérissées , puis déjections d'abord rares , plus fréquentes ensuite , poisseuses , enfin diarrhéliques. » (*Maladies des oiseaux*).

On prévient l'entérite en garantissant les oiseaux du froid et en veillant scrupuleusement à la qualité de leurs aliments. Lorsqu'elle éclate , on place l'oiseau à part dans une température égale et tiède , on le soumet à l'eau de Vichy, pâtée au lait dans laquelle on insiune quelques pincées de bismuth , riz cuit ; on le soutient par la pâtée des insectivores et quelques vers de farine : on supprime les graines échauffantes. Il peut se rétablir, mais périt la plupart du temps au bout de dix à douze jours , réduit à une grande maigreur et à une faiblesse telle qu'il ne peut plus se tenir sur les perchoirs et demeure accouvé sur le sol.

5° L'altération sceptique du sang est une sorte d'anémie qui fait succomber beaucoup d'oiseaux , à la suite des tribulations d'un long voyage , et la

privation d'air ombiant dans la boîte ou ils sont emballés. On la combat par le grand air, l'espace, les fortifiants, tels que l'eau ferrée et le vin coupé. Il est rare de sauver les sujets atteints.

6° Les autopsies relatent un cas de mort résultant « d'une tumeur développée dans les parties postérieures de l'abdomen, comprimant les intestins et provoquant une irritation chronique des parties avoisinantes; l'examen de cette tumeur ayant démontré qu'elle était composée de plusieurs jaunes d'œufs emboîtés les uns dans les autres, œufs avortés et arrêtés dans l'oviducte. » (*Acclim. an. 1878, p. 31*). Cas particulier et bizarre, prouvant que la ponte est quelquefois fatale aux femelles.

7° L'enflure des pattes atteint quelques sujets. Elle prend naissance à l'extrémité des doigts, engage le dessous du pied et remonte au long du canon de la jambe; le membre devient alors sensible, le jeu des articulations douloureux et l'oiseau ne pose plus dessus. Il sautille misérablement, comptant pour se tenir et se diriger sur le concours de ses ailes, ce qui le rend fort disgracieux. Le Docteur Jean recommande dans ce cas de « faire aux pattes malades des applications de glycérine iodée. » M. Mégnin conseille les frictions d'huile de laurier.

8° La mue est une opération pénible que les gros oiseaux accoutumés aux chaleurs du ciel américain

supportent difficilement sous un climat humide. Elle les surprend en octobre, et il est fort utile de la leur faire supporter au grand air. Malgré les pluies ordinaires à cette époque, il y a encore de beaux jours; ce n'est que vers la mi-novembre que les tempêtes et rafales impétueuses de la région maritime soufflent d'une manière funeste aux oiseaux migrateurs. On peut donc, on doit même, tant que la température n'est pas devenue basse et mauvaise, laisser les cardinaux produire en plein air l'épanouissement de leurs plumes nouvelles; cela aura le double résultat d'une mue rapide opérée sans grande fatigue, grâce au contact de l'air et du soleil, et permettra au plumage de se développer dans tout son éclat. Si l'oiseau souffre, se montre triste, hérissé, couvert de tuyaux longs à se rompre, il sera bon d'aider l'œuvre de la mue en lui faisant boire de l'eau de la Bourboule, coupée d'un tiers d'eau ordinaire, et en animalisant sa nourriture par les vers de farine et patée d'insectivores.

Mais quoiqu'on fasse et dans quelques bonnes conditions que s'accomplisse la mue du Cardinal, il ne faut pas s'étonner de le voir reparaître, — je parle du Virginien, — avec un rouge moins vif que celui dont il se parait à son arrivée du pays natal; de pourpre qu'il était alors, il devient garance; et ceux qui naissent en volière subissent la même dé-

coloration. « Les oiseaux de couleur rouge, lit-on dans *l'Acclimatation du 28 août 1881*, ne peuvent conserver l'éclat de leur plumage sous notre climat : l'ibis rouge du Brésil, de pourpre devient rose, l'ignicolor devient jaune, le flamand perd une partie de la vivacité du beau rose qui le rend si remarquable ; c'est le soleil qui manque à ces oiseaux. »

C'est assez dire qu'il faudra consacrer aux cardinaux la volière la plus chaudement exposée, afin que le bain de soleil dont ils ont journellement besoin pendant la mue leur fasse défaut le moins possible.

9° Parmi les cas morbides spéciaux aux Paridès, on cite les croûtes dartreuses aux pattes, facilement détruites par des frictions de pommade souffrée faites tous les deux jours pendant une quinzaine; des nodosités rhumatismales aux ailes réduites par les cataplasmes de farine d'avoine, des éruptions eczématisques dénommées « variole des oiseaux, » affection contagieuse nécessitant l'isolement du sujet atteint, mais sans guérison possible.

Je ne passerai pas sous silence une cure habilement réussie par le Docteur Joannès (Méglin) sur un Paroaire Dominicain atteint d'une tumeur grosse comme une cerise sur chaque œil; tumeurs anévrismales? Non, car on n'y trouvait point de pulsations correspondant aux battements du cœur. Va-

riqueuses ? pas d'avantage. L'incision produisit le jet d'un pus liquide et sanguinolent, rare à rencontrer chez les oiseaux dont le pus est ordinairement caséeux.

C'étaient donc des abcès. Après les avoir débarrassés, vidés, nettoyés, on put rapprocher et coudre les lèvres de la plaie, et le pauvre oiseau qui ne portait sa tête qu'avec peine et douleur, condamné à mourir de souffrance et d'inanition se mit à manger, boire et entra en voie de guérison.

J'ai constaté un cas semblable chez moi sur une femelle de Cardinal Rouge qui en fut incommodée à la paupière de l'œil gauche pendant quatre mois, au bout des quels la voyant inguérissable et craignant la contagion de son mal pour ses compagnons de volière..... je lui donnai la clef des champs.

V

LES ROSSIGNOLS

Parmi les insectivores , dont les variétés sont nombreuses, il en existe deux que les amateurs recherchent spécialement; on les importe une grande quantité chaque printemps, et depuis douze à quinze ans qu'ils sont connus , il n'est pas de volière bien montée dont le propriétaire n'ait à honneur d'en posséder quelques paires; j'ai nommé le Rossignol d'Amérique et le Rossignol du Japon.

Examinons-les séparément.

1^o La Fauvette Bleue ou Rossignol d'Amérique (*Sylvia sialis*) , est un peu plus grosse que notre rossignol européen , et se rapproche sensiblement par ses mœurs, son chant et son mode d'existence de notre rouge-gorge commun. Le nom de « chanteur des chaumières » que lui donnent les Allemands , « est peut-être le meilleur choisi de tous , car n'importe où un colon construit une cabane dans l'Amérique du Nord , l'oiseau bleu l'y salue, se rapproche de sa demeure en toute confiance, et construit de suite son nid sous le chaume de la ca-

banc, dans un trou de mur ou une cavité de l'arbre le plus proche. Nullement timide, l'oiseau bleu ne se préoccupe pas de se cacher dans des arbres touffus, mais peut être vu du matin au soir assis sur une branche morte, sur une pierre, sur les auvents d'une maison ou une autre saillie, en chantant sa chanson mélodieuse, mais sans prétention, et en guettant les insectes qu'il prend selon la manière des Rouge-gorge. » (*Acclim. ill. du 14 mars 1886*).

Le Docteur Ruzs dit de cet insectivore qu'il appelle aussi : Oiseau bleu; « il habite l'est de l'Amérique septentrionale et se tient surtout dans les bosquets et les jardins. C'est le premier hôte, le mieux reçu aussi dans le voisinage des Blockaus de colons nouvellement installés. Il niche dans les arbres creux ou dans les maisons. Dans les régions très peuplées où les vieux arbres deviennent rares, on suspend pour lui des nids artificiels, car on le protège pour sa beauté, pour son chant et comme oiseau utile. Il se nourrit principalement d'insectes; il mange cependant aussi du fruit et même du grain. » (*Les insectivores et les frugivores.*)

Si grand ami de l'homme, le Rossignol Bleu était prédestiné à la captivité. Il la supporte en effet avec facilité et souffre peu des rigueurs de l'hiver. Son alimentation se compose de la pâtée d'insectivores faite de jaunes d'œufs durs, mie de pain

blanc, chenevis broyé, quelques baies, des fruits, raisins de corinthe et vers de farine; il aime la pâte au lait, picore volontiers quelques graines de millet et de pavot; de temps à autre il est bon de mélanger un peu de laitue ou de mâche hachée à son ordinaire à titre de rafraîchissement. Il est fort mangeur et consomme par jour une grande quantité de cette nourriture variée. Tous les coléoptères lui sont bons, il déchiquete et avale même de petits hannetons; les larves de fourmis sont pour lui un merveilleux régal.

Je reçus de Londres un couple de fauvettes en mars 1885. Placés dans une volière munie d'un abri vitré et d'une cour grillagée à l'extérieur, le tout mesurant dix mètres cubes, avec d'autres oiseaux exotiques en assez grand nombre, les nouveaux venus ne témoignèrent ni turbulence, ni méchanceté à l'égard des sujets plus faibles qui les entouraient.

Je commençai pour les mettre en bonne humeur, à leur passer par le grillage des vers de farine qu'ils venaient saisir brusquement dans mes doigts. Après s'être baignés, épluchés et séchés au soleil, ils se mirent à faire la connaissance de leur local habitable, le parcourant en tous sens, et manifestèrent bientôt une prédilection marquée pour l'extérieur; ils ne rentraient guère au dedans que pour manger et pour y passer la nuit; encore dès que

les nuits douces de l'équinoxe eurent égalisé la température, ils demeurèrent à l'air libre du soir au matin et dormirent, l'un près de l'autre, sur un perchoir d'angle qui occupait l'extrémité de la volière, au long d'un mur dont le chapiteau un peu large et couvert de lierres leur servait de toit protecteur contre les pluies.

Voyant la préférence des oiseaux pour ce coin, j'y placai un pot en terre cuite dont le fond perforé donnait une ouverture de 5 centimètres, et que j'attachai au mur par le moyen d'une patte fiche et d'un fil de fer. C'est dans cet objet pratique, sinon élégant, rappelant les excavations qu'ils fréquentent en liberté, que mes rossignols firent leur nid vers le quinze juin : brins de foin, de mouron sec, d'aloès et quelques plumes ramassées ça et là matelassèrent l'intérieur du pot, et au bout de quelques jours le premier œuf y fut déposé. Il y en eut quatre donnés à raison d'un par jour, de beaux œufs bleus comme ceux de notre griselette, mais un peu plus gros et un peu plus pâles.

L'incubation dura treize jours, pendant lesquels le mâle ne relaya point sa compagne. Celle-ci sortait du nid trois fois par jour, pour manger et voltiger en compagnie de l'époux qui se bornait à lui faire escorte et la reconduisait au nid. « La femelle couve assiduellement étant nourrie par le mâle, qui voltige toujours autour du nid, dit l'*Acclimatation*

Belge, jamais à couvrir les œufs lui-même. » Je l'ai constaté.

Je n'étais pas sans appréhension au sujet de l'éducation des jeunes. Comment allaient-ils être nourris, et par quoi les honnêtes parents remplaceraient-ils les insectes qu'ils apportent en grand nombre à leurs enfants en liberté ? J'avais entendu préconiser les sauterelles, mais il n'y en a pas dans le pays que j'habite ; les œufs de fourmis ! ils sont presque aussi rares.

J'étais réduit aux vers de farine ; j'en donnai tous les jours aux oiseaux une demi-douzaine à chaque repas, c'est-à-dire trois fois par jour, et bien que cet aliment soit lourd, l'estomac des nourrissons ne parut point en souffrir ; j'y joignais du riz bouilli et de la graine de navette trempée dans l'eau tiède, ce qui, avec le régime ordinaire et la pâtée au lait, fut tout à fait suffisant.

Il paraît que le premier cas de reproduction de la Fauvette Bleue a été obtenu au Jardin Zoologique de Londres en 1870. Depuis, plusieurs amateurs, et j'en suis, ont eu le même succès. A la fin de juillet, en effet, mes jeunes fauvelons se risquaient hors de leur berceau ; trois sortirent revêtus du plumage terne de la mère. Un de ces petits resta faible et mourut au bout de quelques semaines. Les aînés, qui semblaient avoir absorbé en eux toute la vigueur de la nichée, ne tardèrent point à devenir

aussi beaux et aussi forts que les parents : c'étaient deux mâles.

Le Rossignol Bleu porte , comme son nom l'indique tout le dessus du corps, les ailes et la queue d'un bleu céleste éclatant , la gorge et la poitrine brunes , le ventre blanc. Le bec est noir au dehors et jaune à l'intérieur ; les pattes noires sont jaunes en dessous ; l'œil noir est très grand. La femelle est d'un bleu pâle saupoudré de gris ; elle a la gorge gris-rousseâtre et le ventre blanc-sale ; les jeunes sont vêtus comme elle jusqu'à la mue.

2° Le Rossignol du Japon (*Leiothrix lutea*), est un peu plus petit que son congénère américain. Il porte le bec rouge , orné de moustaches noires ; tout le dessus du corps est brun olivâtre , le front le tour du col et la gorge sont d'un beau jaune passant à l'orange vif sur la poitrine , le ventre est blanc , l'œil noir et les pattes couleur de chair ; la femelle est toute semblable au mâle et n'en diffère que par la teinte moins brillante de la poitrine ; elle montre également plus pâles les bordures oranges qui , dans les deux sexes , frangent les grandes plumes des ailes ; les moustaches sont noires suie. Comme son nom l'indique , le Rossignol du Japon est originaire de l'Asie orientale.

« Cette charmante espèce qui est très commune dans toute la chaîne de l'Himalaya , à une altitude de 5 à 8000 pieds, dit le père David, se trouve

aussi fréquemment dans les parties montagneuses de la Chine méridionale. J'ai vu et pris un grand nombre de ces oiseaux; ils ont des allures vives et un naturel méfiant, et se tiennent d'ordinaire cachés dans les bois et parmi les bambous; leur nourriture habituelle consiste en petits fruits, en bourgeons et en insectes qu'ils viennent parfois ramasser sur le sol. Au printemps, ils font entendre un chant d'une phrase courte, mais sonore et d'un timbre agréable. Leur nid, construit avec des herbes et des feuilles, renferme quatre œufs bleuâtres marqués de quelques taches rougeâtres. Les Chinois gardent ces oiseaux en cage, à cause de la beauté de leurs couleurs et de la vivacité de leurs mouvements. On en porte de temps en temps à Pékin, mais l'espèce ne s'avance pas aussi loin dans le nord. » (*Oiseaux de la Chine*, p. 215.) Les Indes et le Japon, comme la Chine, possèdent les *Liothrix*.

« Les premiers sujets introduits en Angleterre en 1866, dit le Docteur Green, furent immédiatement acquis par le Directeur du Jardin zoologique de Londres, où leur allure espiègle et vive, leur forme agréable et leurs jolies couleurs excitèrent à la fois la curiosité et l'envie des amateurs qui les virent pour la première fois; ils sautillaient joyeusement de perchoir en perchoir, puis s'accrochant au sommet de leur cage, ils retombaient en faisant

la culbute, et s'envolaient au même instant à l'autre bout de la cage, pendant des quarts-d'heure entiers, sans se reposer un seul instant. » (*La Basse-Cour, année 1883*).

Le succès qu'eut cet oiseau en fit forcer l'importation; les marchands de Londres et ceux de Hambourg ne tardèrent point à en recevoir par milliers; j'en vis en 1879 un lot considérable en une volière à l'Union des Eleveurs, établissement d'élevage qui existait alors à Auteuil et a disparu depuis; cette multitude de rossignols du Japon en un petit espace produisait un effet ravissant; leur vivacité semblait encore en augmenter le nombre; ils ne posaient pas en place, sautillant, voletant sans cesse, on eût dit une corbeille de bijoux secouée par la main d'un enfant.

Le Docteur Rusz consacre quelques lignes d'une tendresse émue à celui qui paraît avoir été le favori de tous ses pensionnaires.

« C'est sans contredit le plus beau et le plus aimable de tous les insectivores de chambre, dit-il, de l'interessant oiseau qui nous occupe, il est tout à fait pacifique, gracieux, remuant, le plumage toujours bien soigné. Le mâle fait entendre un chant agréable analogue à celui des grives; en outre son appel est éclatant. » (*Les insectivores et les frugivores*).

De ce caractère doux et sociable qui est la qua-

lité dominante du Liothrix, je n'invoque pour preuve que l'historiette suivante :

« Deux Japonais, raconte M. Manet, avaient construit leur nid dans ma volière et s'y retiraient la nuit venue. Un soir, profitant de leur absence, quatre jeunes Mandarins nouvellement émancipés, ne trouvèrent rien de mieux que de s'y installer. Quand les Japonais rentrèrent chez eux, ils furent très étonnés de trouver tant de visites. J'eus un moment d'inquiétude ; la guerre allait peut-être éclater entre la Chine et le Japon, et je tremblais pour les habitants du Céleste Empire. Il en fut tout autrement. Après quelques pourparlers les Japonais se couchèrent doucement sur les petits Chinois et chacun s'endormit du sommeil des innocents. »
(*Acclimatation du 23 nov. 1879.*)

Il paraît cependant que le Rossignol du Japon est moins endurant pour ses semblables à la saison des amours, et que même en une grande volière, il ne supporte pas la présence d'un oiseau de son espèce dépareillé. C'est ce qui a fait dire au Docteur Green :

« Il est indispensable de mettre ces oiseaux par couples, mâle et femelle ; trois ou quatre paires ne se querelleront jamais, mais s'il se trouve dans la volière un mâle ou une femelle de trop, gare aux batailles, qui sont généralement dangereuses. »
(*La basse-Cour, 1883.*)

Comme nourriture le *Liothrix* est bien le moins exigeant de tous les insectivores. Il aime les mouches, les vers de farine, les chenilles et les sauterelles, surtout à l'époque de la reproduction, et pendant l'élevage de ses petits, s'il en a; mais il se contente à l'ordinaire d'une simple pâtée de mie de pain et d'œuf dur mélangée d'un peu de millet. Il s'habitue très bien au riz bouilli, avale l'alpiste et le millet sans en casser l'enveloppe, et quant au chenevis, il l'ouvre comme font les mésanges en plaçant le grain entre ses pattes et en le piquant à coups de bec pour en retirer brins à brins l'amande dont il est friand. Enfin il adore les fruits doux, poires, pommes, oranges, les baies, les groseilles et les raisins secs; une grappe de sureau suspendue dans sa cage fait son bonheur.

Le Docteur Ruzs paraît avoir été le premier à obtenir la reproduction du Rossignol asiatique. Ce fut en 1874, avec une paire qu'il reçut de Schœbel et paya 50 francs. Depuis, nombre d'amateurs l'ont réussie, quelques uns cependant se sont plaints de leur insuccès, entr'autre M. Green, mais il est juste de convenir que tous les oiseaux d'une race ne sont pas doués d'un tempéramment semblable, et si quelques sujets délicats restent improductifs, il n'en résulte pas que toute l'espèce soit stérile. Certes le Japonais se garde bien de l'être; on en a vu nicher parfaitement dans de simples boîtes assez spacieu-

ses, grillagèss sur le devant — ce qui est, soit dit en passant, un excellent mode de reproduction pour tous les oiseaux. Quant à moi, je n'ai rien à lui reprocher et voici dans quelle circonstance il a daigné « travailler » sous mes yeux.

Le jour même où Abraham's m'envoyait les Fauvettes Bleues, Jamrack, son voisin, m'expédiait un couple de Rossignols du Japon. Arrivés en même temps, les quatre insectivores furent lâchés ensemble dans la volière des petits oiseaux. Aussitôt libre, le mâle bondissait sur un perchoir élevé, et avant que la femelle fut sortie de la boîte de transport, il entonnait son chant joli, clair et mélodieux, rappelant tout à fait celui de la fauvette à tête noire.

Quelle délivrance, semblait-il dire, quelle joie d'être enfin hors de cette prison étroite infecte et tiède, où depuis 42 heures les deux pauvres petites bêtes, avides d'eau fraîche et de bon air, croupissaient sur leurs ordures humides mélangées à la pâtée aigrie ! La femelle mit à son tour le bec à la portière et sauta sur le sol ; son compagnon vola aussitôt près d'elle et tous deux s'élançèrent sur l'abreuvoir, se désaltérèrent et se plongèrent dans l'eau douce à qui mieux mieux. — Trempés comme des lavettes, ils se trainaient avec effort vers un perchoir voisin, puis, au bout de cinq minutes, bien séchés, bien épouillés, ils volaient

comme des petits fous à travers la cage. Quel ne fut pas mon étonnement quand je les vis s'attabler à la mangeoire et se gorger gloutonnement de millet ! A la vérité , ils ne dédaignèrent pas non plus quelques vers de farine que je jetais à leur portée , mais ils en parurent moins enthousiastes que les fauvettes qui se précipitaient littéralement sur la belle larve dorée , et se la disputaient avec une voracité surprenante.

La nourriture des rossignols se composait alors d'une pâtée de mie de pain , jaune d'œuf et chenevis écrasé , humectée d'eau , selon que m'en avait avisé le marchand , et que d'ailleurs le témoignait la mangeoire jointe à la cage d'envoi ; mais il ne me convenait pas de leur conserver cet ordinaire , car je ne donne pas de chenevis à mes petits oiseaux et je ne voulais pas qu'un grain de cet aliment oléagineux à l'excès , et très échauffant pénétrât dans leur volière. Je soumis donc les Rossignols du Japon à la même pâtée que les Fauvettes Bleues , appelés qu'ils étaient à manger à la même gamelle ; elle se composait de pain blanc , œuf dur , millet , pomme de terre cuite , un peu de salade et quelques grains de corinthe , le tout haché ensemble et servi sec. J'y ajoutai la pâtée au lait et de temps en temps du riz bouilli.

Quinze jours ne s'étaient pas écoulés que ces oiseaux étaient devenus aussi beaux que s'ils eussent été pris à Pékin , la veille.

Ce fut en juin qu'ils nichèrent. Je remarquai d'abord que la femelle se rendait en certaines retraites ménagées derrière des planches, sous l'abri complet de la volière. Elle y séjournait volontiers ; le mâle allait l'y rejoindre, et la croyant malade, je l'en fis sortir plusieurs fois pour m'assurer de son état ; mais je la retrouvais alors aussi alerte et remuante que d'habitude, balançant sa queue fourchue dans un va et vient fort galant, et dardant sur moi son grand œil noir pétillant d'inquiétude. Enfin je la surpris portant à son bec des brindilles de bois sec, du mouron, des plumes, et s'introduisant discrètement avec ce bulin derrière sa cache favorite.

Je compris qu'elle procédait à la confection d'un berceau, et pour qu'il fût confortable, je lui offris du foin sec, du chiendent, de la bourre et du coton ; tous ces matériaux furent entassés au point voulu et bientôt, du bord de la planche, on vit déborder l'excédent d'une tignasse épaisse, exubérante, informe, dont le fond, dissimulé derrière l'abri en question, s'appuyait sur deux perchoirs en croix qui se rencontraient là et s'adossait à l'angle formé par la planche et un montant de bois.

Lorsque j'y portai la main, le mâle accourut, bourdonnant et grondeur, hérissant ses plumes et défendant de son mieux le secret de ses amours.

— Allons ! tout doux ! tout doux ! Et je sentis, dans les plumes qui matelassaient le fond du nid, rouler sous mes doigts, deux beaux œufs. Il y en eut quatre ; ils étaient d'un blanc verdâtre, veiné et piqueté de points rouges, et pendant treize jours les deux oiseaux en opérèrent attentivement l'incubation ; la femelle restant sur le nid pendant la nuit et la matinée ; le mâle la remplaçant l'après-midi seulement. La croissance des jeunes est rapide ; ils prirent leur essort douze jours après leur naissance ; des œufs de fourmis, des mouches, quelques chenilles, enfin le plus d'insectes possible avaient été fournis aux parents pendant ce premier temps de l'élevage, — mais pas des sauterelles, car la Bretagne connaît peu cet insecte, et je dois dire que malgré l'opinion de M. Manet, affirmant que la sauterelle « est indispensable pour l'élevage des jeunes rossignols, » ceux-ci s'en passèrent fort bien et n'en parurent pas trop malheureux. Ils vinrent à bien tous les quatre et se mirent promptement au régime des parents. On était alors en juillet ; je mettais à leur disposition des cerises, des fraises, des groseilles, des petits pois tendres, plus tard je remplaçais les fruits rouges par des mures sauvages. et enfin vinrent les poires, les baies de sureau et les figues dont tous ces frugivores étrangers sont friands. Cette alimentation variée concourut à la réussite de mes Liorhix qui

devinrent superbes en peu de temps, prirent leurs couleurs caractérisées d'adultes et furent vendus en octobre, après m'avoir causé pendant plusieurs mois une véritable satisfaction de curiosité et d'intérêt.

Les maladies auxquelles ces jolis oiseaux sont enclins ne sont heureusement pas nombreuses : « le Rossignol du Japon est assez sujet aux convulsions, dit le Docteur Green, dues à son appétit vorace, et à la graisse accumulée dans son corps, car tous ceux que j'ai perdus par cette fâcheuse maladie, se sont trouvés, après la mort, gras comme des ortolans préparés pour la cuisine. »

Cette abondance pléthorique le prédispose aux coups de sang dont quelques cas sont révélés par les autopsies; celles-ci font voir dans ce cas le « cerveau farci de petites piquetures hémorrhagiques caractérisant une des formes de l'apoplexie. » Elle donne plus souvent naissance aux maladies du foie, organe qui, sous l'influence d'une nutrition trop uniforme et trop féculente, devient « mou, ratatiné et noir comme de l'encre » ou « marqué de points jaunes, » indispositions souvent fatales que l'on combat par le bi carbonate de soude dans l'eau de boisson, et l'usage des fruits frais.

D'autres autopsies, relevées dans les journeaux d'élevage, font connaître que beaucoup d'amateurs négligents laissent périr littéralement de faim ces oiseaux, en ne leur donnant à manger que des

graines. « Triste mort, dit le Docteur Jean, que celle occasionnée par le manque d'aliments propres aux insectivores ! »

Ces divers cas pathologiques présentent la même analogie chez la fauvette d'Amérique, dont le tempéramment et les besoins sont tout-à-fait semblables à ceux du Rossignol de Pékin. Tous deux exigent le même traitement, et par-dessus tout une alimentation en rapport avec leurs facultés digestives : des fruits, de la pâtée et de la verdure, quelques insectes, et des graines..... par exception seulement.

Les rossignols ne sont pas très sensibles au froid et passent l'hiver à l'air libre. Seulement il est bon de les tenir en volière vitrée, comme les cardinaux, pour les mettre à l'abri des rigueurs excessives de l'atmosphère. On les y laisse enfermés pendant les glaces, neige et grands vents, mais au moindre rayon de soleil, on pourra ouvrir leur prison. Les Japonais, sous ce rapport, sont encore plus robustes que les Américains, et on les voit prendre volontiers des bains dans la neige fondue ; ce sont des migrants, cependant, et à ce titre ils demandent des ménagements.

VI

LES TANGARAS

Les Tangaras forment un groupe d'oiseaux magnifiques, d'une conservation assez facile en volière. Ils sont frugivores, insectivores et mangent même des graines — comme les Rossignols — quand ça leur convient. Ils sont robustes, vifs et un peu sauvages, grands mangeurs, incapables de supporter même une courte diète ; le moindre retard dans l'arrivée de l'écuelle à la pâtée les rend tristes, bouffis et malades, légère indisposition dont ils se remettent aussitôt qu'ils ont déjeuné. Le Docteur Ruz les appelle « des lourdeaux tumultueux : » ils sont en effet très brusques dans tous leurs mouvements, criards, remuant toujours les ailes et la queue, et se montrent assez taquins à l'égard de leurs compagnons de captivité.

Les Tangaras habitent les zones tropicales de l'Amérique et descendent jusqu'au sud du Brésil ; au nord, ils remontent jusqu'au Canada. Les Tangaras fréquentent les bois, les plantations, les jardins et semblent donner la préférence aux localités

humides et basses. Ils ne se posent pas à terre, voltigent continuellement à la recherche des mouches, insectes, chenilles et papillons; ils s'abreuvent du suc délicat des fruits dont ils expriment le jus et rejettent la pulpe.

Leur nid est grossièrement construit sur la bifurcation de quelques branches pendantes, au bord des clairières, des chemins, des ruisseaux; l'extérieur est composé de racines, herbes sèches amassées pêle-mêle, sans symétrie; l'intérieur est matelassé de plumes et d'herbes tendres, et contient quatre à cinq œufs d'un bleu pâle, qui passe au rouge chez certaines variétés. Les parents sont très attachés à leurs petits, les nourrissent longtemps et restent avec eux jusqu'après la mue.

On s'en empare à cet âge pour les livrer au commerce; jeunes ils se font bien à la captivité; les adultes ne s'y soumettent que par exception. Sur les navires, qui du Brésil et de la Nouvelle Orléans nous les amènent en Europe, on les nourrit au riz bouilli et on leur donne des bananes. Il en périt beaucoup pendant le trajet, mais depuis que les voyages se font plus rapidement, la mortalité est moindre; les tangaras sont dès lors moins rares sur nos marchés. Ceux qui n'ont pas souffert de la traversée se montrent robustes, et se conservent longtemps; les autres meurent deux ou trois mois après leur arrivée. La saison des poires, juillet à

janvier, est celle qui convient le mieux à leur acclimatement; ce fruit les entretient en parfait état et permet de les habituer à la pâtée qui devient, en volière, la base principale de leur alimentation. En hiver on leur sert des oranges. Les vers de farine et les œufs de fourmis leur sont aussi d'un grand secours, mais tous les Tangaras témoignent dès le printemps une prédilection marquée pour les cerises et les groseilles. On dirait que la substance de ces fruits rouges est, plus que celle des autres, propice à l'entretien de la belle nuance pourpre de leur plumage.

Les variétés de tangaras les plus belles, les plus souvent importées sont les suivantes, que tout amateur sérieux ne doit point négliger d'adjoindre à sa collection :

1° Le Tangara Scarlate, ou Ecarlate, ou Pourpre ou Tapiranza (*Taxagra brasiliensis*), a la taille d'une petite grive; sa tête, son cou, tout son corps est rouge écarlate, les ailes et la queue noir velouté, l'œil rouge, le bec noir avec la mandibule inférieure à base blanche. La femelle est d'un brun rougeâtre qui prend des reflets pourpres sur la poitrine; elle a les ailes et la queue noires. Les jeunes sont semblables à la mère et ne revêtent leur éclatant plumage qu'après la première mue.

Toutes les volières bien peuplées doivent con-

tenir ce bel oiseau qui n'a de rival que le Cardinal Rouge. J'en ai possédé un très beau et très vivace en 1872. Il habitait une assez grande cage avec des Ondulés et des Cardinaux, faisant bon ménage avec ses compagnons. Mon Tangara mangeait des pommes de terre écrasées et de la pâtée au lait, et, tout en témoignant une préférence très grande à ce dernier mets, il picorait aussi de l'alpiste et du millet en grappe. Je ne lui donnais ni vers ni fruits, et ce fut probablement la cause de sa fin; je le perdis d'apoplexie, après l'avoir conservé plus d'un an en très bon état. J'en eus d'autres plus tard, dans ma volière d'insectivores mangeaient de tout, graines, pâtée au lait, pâtée de pommes de terre et d'œufs, baies et fruits, vers de farine et larves de fourmis; ils étaient splendides et vécurent longtemps.

A l'état libre, ce Tangara fait son nid de racines, paille et mousse; il le place dans les buissons bas, près du sol et non loin d'un cours d'eau. Il est bon d'avoir égard à cette tendance pour l'amener à nicher en volière. Mais la reproduction de cet oiseau n'est pas facile à obtenir. Le Docteur Rusz n'y est pas parvenu, bien qu'il prétende savoir, que chez M^{me} la Princesse de Croy, à Paris, un couple de Tangaras, de l'espèce qui nous occupe, a niché dans une chambre d'oiseaux.

Un éleveur consciencieux et savant de nos régions

de l'Ouest, M. Taffatz, déjà nommé, qui s'adonne spécialement à l'éducation des petits oiseaux exotiques et dont les succès sont nombreux, a tenté la reproduction du Scarlate à plusieurs reprises, sans avoir obtenu un résultat avantageux.

Avec patience et à grands frais, il s'en est procuré plusieurs couples, — les femelles sont très rares, — les nourrissant de pommes de terre et jaunes d'œufs durs écrasés ensemble, fruits frais, tels qu'oranges, poires, pommes et vers de farine.

Placés aux meilleures expositions, d'abord par ménages séparés, puis tous ensemble en une grande volière, ils n'ont pas même paru songer à se reproduire.

Selon son opinion, on réussirait avec ces oiseaux dans une volière très vaste, plantée d'arbustes et garnie de vitrages mobiles pour en assurer l'aération suffisante et une protection efficace contre les vents et la trop grande humidité. Le Tangara craint les variations brusques de l'atmosphère, et en même temps il lui faut beaucoup d'exercice pour combattre la pléthore à laquelle il est sujet.

Il paraît que, dans des conditions semblables, la reproduction du Scarlate a été obtenue récemment à l'Aquarium de Berlin. La nourriture donnée aux adultes consistait en œufs de fourmis, pain au lait, œufs durs écrasés, carottes rapées, riz bouilli et vers de farine; ils se contentèrent de ces aliments pour

élever leurs petits, ce qui se conçoit du reste, car il y a vraiment là du superflu.

Ma conviction est que dans une volière spacieuse et plantée . agrémentée d'un petit bassin, où l'on entreprendrait une température égale et tiède, avec la pâtée de pommes de terre et d'œufs écrasés ensemble, des fruits, des vers de farine, l'on parviendrait sûrement à obtenir la reproduction d'un couple de Tangaras écarlates, composé de deux sujets choisis parmi les plus robustes et les plus éveillés d'une pacotille.

2^o Le Tangara Sexticolor ou Multicolor ou Fastueux (*Tanagra fastuosa*), est un véritable arc-en-ciel ; la tonalité générale de son plumage est le bleu, sur lequel le vert brillant à reflets métalliques de la tête, le noir du cou et du manteau, le jaune orange du dos, le brun foncé des ailes, le bleu-sombre de la queue et le violet lilassé de la poitrine, se fondent en un merveilleux ensemble composé des six nuances qui lui ont donné son nom. La femelle est à peu près semblable au mâle ; sa tête ne donne pas de reflets ; elle n'a point le croupion orangé, son ventre est vert et non violet. La grosseur de cet oiseau est celle de notre moineau commun.

Le Sexticolor est recherché pour son beau plumage et la facilité relative avec laquelle on l'entretient, moyennant des soins intelligents, en cap-

tivité. Il vit du même régime que le Scarlate, mais il semble plus exclusivement frugivore, ne peut se passer d'une bonne poire ou d'une orange coupée par la moitié, dans laquelle on le voit constamment plonger son bec avec délice. Cet abus du fruit est dangereux; car la moindre acidité, une maturité insuffisante peut empoisonner l'oiseau, en lui occasionnant une irréductible diarrhée; aussi est-il prudent de goûter aux fruits avant de les lui offrir. Il sera, dans tous les cas, très utile de l'habituer au riz bouilli, passé à l'eau froide, le meilleur de tous les aliments que l'on puisse lui donner en cage pour combattre l'effet laxatif du régime des fruits.

Le Docteur Ruz ne fait que peu de cas du Sexticolor; il le dit malpropre, délicat et impossible à conserver vivant par les changements de température. Le docteur exagère les défauts de cet oiseau; j'ai vu maintes fois, chez des oiseleurs de Paris, des Sexticolors qui restaient fort beaux et bien portants en de très petites cages.

Aujourd'hui le Fastueux — puisque tel est aussi son nom — se voit bien vivant et robuste dans les volières des amateurs les plus favorisés.

M. Bouguet, d'Huningue, a bien voulu m'adresser, au sujet de ses tangaras, la très intéressante communication suivante :

« J'avais acheté d'un marchand de Bordeaux un couple de Tangaras sexticolors , et je reçus deux mâles ; je conservai ces oiseaux pendant deux ans , et naturellement je n'obtins rien. Je venais de perdre un de mes oiseaux , lorsque je vis sur l'*Acclimation* l'annonce d'une femelle à vendre. Je l'achète immédiatement, et alors seulement je m'aperçois que la différence entre les sexes est grande sous le rapport du plumage. La saison , à cette époque, était assez avancée ; on était au mois d'août lorsque je mis la femelle dans ma volière de petits oiseaux. Le mâle en la voyant arriver s'est précipitée vers elle ; il la caressait et lui donnait à manger. Quinze jours après je trouve des œufs (d'un beau bleu) à travers la volière. J'en ai envoyé un au Jardin d'Acclimation , et l'on m'a répondu que les œufs provenaient d'une femelle Tisserand. Il y avait effectivement un couple de ces oiseaux dans la volière , mais ils n'avaient fait nid ou œufs depuis deux ans que je les possédais. Quelque temps après , mon mâle Sexticolor a été tué par accident, et ne pouvant m'en procurer un autre de suite, j'ai cédé la femelle à un ami. Ces oiseaux sont superbes , très robustes et très vifs ; je les nourrissais avec du pain blanc rassis émiétté , des œufs de fourmis secs , mélangés avec , et le tout arrosé de lait bouilli , mais froid , beaucoup de fruits, oranges, etc., et de temps en temps des vers de farine et de la graine de pavot. »

M. Bouguet ajoutait qu'il avait vivement regretté la mort de son *Sexticolor*, survenue au moment où, selon lui, les tentatives et les soins prodigués dans le but d'obtenir la reproduction de ces tangaras allaient être couronnés de succès.

Mais M. Bouguet est d'avis que la réussite de cette espèce aura lieu moins facilement dans une grande volière où les oiseaux se gênent et se taquinent les uns les autres, que dans une cage d'élevage, où tenus par couples séparés, ils peuvent s'adonner sans crainte et sans soucis aux travaux du ménage. Il sera donc préférable de consacrer ce genre d'installation aux *Sexticolors* et on les y traitera comme il a été précédemment dit pour les diamants.

3° Le *Tangara Septicolore*, (*tanagra tatae*), diffère du précédent par la tonalité de son plumage où le vert domine avec les nuances claires. Il a le bec noir et les pattes bleues, tête verte, collier jaune, dos et gorge noirs, croupion orange vif, queue, flancs et ventre verts, poitrine bleu-clair, épaules bleu-indigo et grandes plumes des ailes noires frangées de vert. Toutes ces nuances métalliques donnent des reflets fulgurants au soleil. Sa taille est un peu plus petite que celle des *Fastueux*, 14 centimètres. La femelle diffère du mâle par les couleurs moins vives de son costume et la teinte jaune pâle de son croupion.

Ce splendide oiseau est d'une grande vivacité, il meuble admirablement une volière, et, tenu par couples séparés, il dénote de très sérieuses dispositions à se reproduire. La femelle surtout est ardente; elle se montre encore plus disposée que le mâle au travail génératif.

Le 20 juin 1886, M. Taffatz m'écrivait de Châteaugontier : « J'ai eu un demi succès avec mes Septicolors ; ils ont pondu et parfaitement couvé trois œufs ; ce qui, je crois, n'était jamais arrivé jusqu'ici, car on ne trouve même pas dans l'ouvrage du Docteur Rusz la couleur des œufs de ce tangara.

« Ils ont construit leur nid dans un balai de bruyère que j'avais évidé à l'intérieur ; ce nid est fait d'herbes déliées et de crin, à l'exclusion de la laine et des plumes que je leur avais données également ; ce nid est très bien fait, de la forme de celui du pinson. Les œufs à peu près de la grosseur de ceux de Merle, mais un peu plus petits, sont gris olivâtre, tachés au gros bout de points rectangulaires d'un brun rougeâtre. Malheureusement ils étaient clairs ! »

M. Taffatz m'informe qu'une seconde couvée succéda à la première; placée, cette fois, dans un nid de diamant mandarin, elle donna encore trois œufs qui furent assidûment couvés, et..... qui étaient clairs. Ces œufs, que M. Taffatz eut la délicate at-

teution de me faire parvenir, rappelaient assez bien la dimension et la couleur de ceux du gros moineau franc , peut-être un peu plus volumineux ; sur un fond gris verdâtre étaient jetées de nombreuses et grossières taches brunes ; ils n'étaient point entr'eux de coloration ni forme identiques; les deux plus semblables étaient très arrondis et portaient des taches fondues et rapprochées , l'autre oblong avait le fond plus pâle , les taches plus larges et moins nombreuses , mais plus sombres et parsemées de petits points noirs. Ils avaient subi quinze jours d'incubation.

4° Le Tangara Jaune (*tanagra flava*) , qui est plus rare , et que j'ai eu le bonheur de trouver à Bordeaux , au printemps de 1886 , a la tête brunchâtaigne vif , le dos et le bec noirs , le croupion , les épaules et les flancs chamois , à reflets dorés d'une grande richesse , le dessous du corps vert émeraude , les pattes et la queue bleues. Il produit , avec les deux précédents , un merveilleux effet dans une même volière ; chez le premier , c'est le bleu qui domine , le vert chez le second , le jaune chez le dernier , nuances splendidement fondues et relevées par les reflets cuivrés , dorés , étincelants qui rapprochent les sujets de ce genre des plus beaux colibris.

5° Le Tangara Organiste (*tanagra violacea*) , est plus petit que les précédents. Il est bleu som-

bre sur le corps, avec le front et tout le dessous jaune safran; les ailes, la queue sont noires et blanches. C'est un chanteur, et la mélodie gazouillante qui sort par moments de son gosier, — laquelle n'a pas grand mérite, lui a fait tout au moins donner un nom d'artiste. La femelle est entièrement vert olive. Grand mangeur de fruits, dont il ne pourrait se passer, cet oiseau, encore rare, est d'une conservation facile et produit un très joli effet en volière. Ruz dit les organistes plus robustes que les autres tangaras, et tout en reconnaissant en eux « des oiseaux fort mignons » il leur trouve « un grand défaut. Ils mangent des fruits en quantité effrayante, et... ils salissent en conséquence! »

Allons, bon Docteur, il y a encore des pelles et des balais !

6° Le Tangara Couronné (*tanagra coronata*), est d'un beau noir à reflets bleu d'acier, avec le dessous des ailes blanc, et, sur la tête, une tache rouge que l'oiseau relève et abaisse à volonté. La femelle est marron clair. Il est de la grosseur du Fastueux, mais beaucoup plus rare. MM. Casartelli, à Bordeaux, et Fockelmann, à Hambourg, en ont reçu quelques couples cette année. Ruz qui l'a possédé pendant « de longues années » le dit très robuste. Il s'est reproduit à l'Aquarium de Berlin, mais les petits n'ont pu être élevés.

7° Le Tangara Brillant (*tanagra aestiva*), est

entièrement rouge pourpre, c'air, avec teintes un peu plus foncées aux ailes et à la queue. La femelle est jaune verdâtre. Il est aussi rare qu'il est beau; le port de Hambourg en reçoit quelquefois, mais ce n'est qu'exceptionnellement.

8° Le Tangara du Canada (*tanagra rubra*), présente beaucoup d'analogie avec celui du Brésil; comme lui, il est rouge écarlate — mais un peu plus pâle — et il a les ailes et la queue noires. Il en diffère totalement, en ce qu'il change de plumage pendant l'hiver, et devient alors vert olive comme la femelle. C'est un oiseau robuste, vif, élégant, vivant en bonne harmonie avec ses compagnons de volière. J'en reçus un couple dont le mâle se brisa la jambe à l'arrivée; je dus la lui conper au-dessus du genou. Cette mutilation ne parut pas le gêner longtemps; il s'habitua bientôt à vivre sur une patte, il s'y tenait si droit qu'il était difficile de s'apercevoir qu'il fut manchot. Il est assez rare, mais s'importe plus fréquemment que le précédent. Il se montre et niche dans le Canada pendant l'été, et pour l'hiver, se rabat sur la Louisiane.

9° Le Tangara Bleu, (*tanagra cana*), porte aussi les ailes et la queue noires; le reste du plumage est gris bleuâtre. La femelle est semblable, mais de nuances plus sombres. Il est rare et délicat; son habitat est circonscrit aux contrées tropicales. Ces trois dernières variétés se rapprochent du Scarlate dont elles ont la taille et les mœurs.

Les tangaras, en captivité, sont sujets à deux sortes d'indisposition qui les font périr; — 1^o l'apoplexie, résultant de l'état pléthorique auquel les amène une nourriture trop féculente, et le manque d'exercice si nécessaire à la grande vigueur de l'oiseau.

Le traitement en est tout préventif, comme nous avons eu plusieurs fois déjà l'occasion de l'expliquer; alcalins, rafraichissants, purgatifs, grand air et espace; — 2^o la dégénérescence graisseuse du foie, puisant ordinairement son origine dans la fatigue et la privation qui accompagnent l'importation et l'acclimatement de l'oiseau, lequel, habitué à une nourriture légère tirée du suc des fruits, se voit condamné à des féculents, tels que pommes de terre. œufs durs, vers de farine, dont les propriétés excitantes ont une action funeste au début, sur son tempérament. Pour préserver les tangaras de cette affection mortelle, dont l'effet est de remplacer « les tissus propres du foie par des globules graisseux jaunes (Méglin); » il est bon de les maintenir longtemps au régime des fruits, et de les habituer à la pâtée au lait, à laquelle on mélange de temps à autre une pincée de rhubarbe, — l'eau de boisson sera alcalinilisée. Ce traitement préventif les garantira également des attaques de l'apoplexie.

Un Tangara récemment importé ne s'habtiue pas facilement au nouveau genre de nourriture qu'on

lui impose, il est bon d'établir, pour l'y soumettre, une transition insensible entre les aliments dont il usait en son pays et ceux qu'il trouvera comme suprême ressource dans le nôtre.

On y parvient en se procurant des bananes et oranges exotiques, fruits dont il était nourri à bord du navire qui l'a ramené d'Amérique, et on y incorpore par petite quantité la pâtée qu'on lui destine; on y dépose aussi quelques vers de farine dont les mouvements attirent son attention et excitent sa voracité. En même temps, on met à sa disposition des fruits européens, — fraises, cerises, poires, pommes en quartiers; peu à peu il s'habitue à ceux-ci et finira par les préférer aux autres, comme plus juteux et plus nourrissant que les fruits tropicaux.

L'alimentation des tangaras demande à être parfaitement pondérée; la pâtée d'œufs et de pommes de terre qu'on leur donne à l'habitude est échauffante, et c'est par les fruits que l'on en combat l'excès; il est nécessaire d'y mêler la pâtée au lait qui est laxative aussi, mais dont on neutralise en partie l'action, en y incorporant une petite quantité de granules de sang de bœuf appelées à remplacer les insectes dont les tangaras font usage en liberté. On fait prendre aussi aux tangaras de la graine de pavot, aliment destiné à contrarier l'effet débilitant des fruits; mais le pavot, doué de propriétés très astringentes, ne devra être administré qu'aux oi-

seaux nourris de pain au lait et de fruits abondants; il ne doit pas concourir dans la nutrition du tangara avec le jaune d'œuf et les féculents, sous peine d'amener promptement la pléthore si redoutée. En résumé, il faut nourrir les tangaras de fruits très murs en quantité, et de pavot incorporé en farine au pain arrosé de lait; ou de féculents mélangés de pain au lait et sang desséché en y ajoutant des fruit modérément, et sans leur donner alors de pavot. Ils mangent aussi du millet en grappe.

Les naturalistes de Londres importent assez rarement des tangaras M. Casartelli, de Bordeaux, est en France, comme M. Fockelmann, de Hambourg, en Allemagne, celui des Oiseliens qui en reçoit le plus couramment. Les magasins du premier, ordinairement très bien garnis, offrent presque toujours un grand nombre de spécimens variés des espèces d'insectivores, ce qu'il nomme en terme générique « les oiseaux à pâtée. » Les nombreux arrivages de l'Afrique et de l'Amérique, par la Gironde, lui en fournissent un certain nombre, et il s'en procure encore facilement d'autres provenances; on peut lui adresser des commandes avec la presque certitude d'être toujours satisfait. Je ne saurais moins recommander le second qui m'a fourni de beaux et bons tangaras et qui n'a contre lui que la distance qui nous sépare de sa résidence.

Les tangaras sont, de tous nos oiseaux exotiques

de volière, ceux qui supportent le moins facilement les variations de la température européenne, — surtout les tangaras de petite taille, Fastueux et consorts; le Scarlate et le Canadien se montrent beaucoup moins frileux. Quoiqu'il en soit; ils ne peuvent pas plus les uns que les autres passer nos hivers dehors. Il est de toute nécessité de les tenir, de novembre à mai, dans une volière vitrée parfaitement close et chauffée, comme pour les diamants, à l'aide d'une terrine remplie de braise ou d'eau bouillante, lorsque la température menace de décembre au dessous de 0. La plupart des amateurs agissent toutefois prudemment en rentrant dans une pièce bien abritée et chauffée les Septicors, Fastueux, etc. Le Scarlate et autres de même volume se contentent de l'hivernage des cardinaux, diamants, car leur tempérament robuste les garde suffisamment contre une température assez basse, pourvu qu'ils ne soient exposés ni aux vents, ni à la gelée.

PATÉE D'INSECTIVORES. — Il y en a de diverses façons, depuis l'humble mie de pain émietée, additionnée de chenevis broyé et de verdure à l'usage des merles, jusqu'à la viande fraîche pilée, saupoudrée de farine de pavot dont usent les rossignols.

M. Jamrack nourrit les insectivores de chenevis broyé, œuf dur écrasé, mie de pain blanc passée au tamis, le tout humecté d'eau.

M. Abraham's donne aux siens une composition sèche dans laquelle entrent des œufs de fourmis, des œufs durs conservés, du chenevis broyé et du biscuit pilé.

M. Casartelli débite une « poudre arabe » composée de farine de maïs, biscuit et jaunes d'œufs. Tous les insectivores la mangent avec plaisir même à sec; il emploie aussi la pomme de terre cuite et l'œuf dur écrasés ensemble et passés dans un appareil *ad hoc*.

M. Duquesne, de Pont-Audemer, fabrique une « pâtée spéciale garantie excellente » faite de granules de cœur de bœuf desséché, œufs de fourmis, jaunes d'œufs durs conservés et une matière féculente quelconque. Il recommande de la donner aux oiseaux, simplement humectée avec de l'eau fraîche, mais elle s'emploie bien préférablement mélangée à du pain au lait.

« Pour faire la pâtée des rossignols, lit-on dans l'*Acclimatation*, (an. 1884, *sup.* p. 234), prenez du cœur de bœuf haché très menu, ajoutez-y quantité égale de pain d'œuf, échaudé ou autre, un peu de verdure, laitue, pissenlit, etc., coupés très menus le tout bien pétri. »

Ces recettes peuvent être excellentes et il y en a bien d'autres; chacun a sa manière de fabriquer la nourriture de ses oiseaux plus ou moins compliquée, moins du plus favorable à leur conservation. Mais

avant tout, il faut chercher à produire le plus rapidement et le plus simplement possible la meilleure pâtée.

Voici comment la mienne est faite ; j'en offre ici la recette en toute confiance, comme préférable à toutes les précédentes.

Faites cuire ensemble œufs et pommes de terre, — une demi heure d'ébullition. — Epluchez, écrasez ensemble avec la fourchette avant refroidissement, le mélange se faisant mieux ainsi. Incorporez quantité égale de pain au lait parfaitement expurgé de son liquide. Saupoudrez d'une cuillerée de la poudre Duquesne ci-dessus mentionnée, mélangez bien le tout qui doit former une masse onctueuses et solide. On peut ajouter, *ad libitum*, une pincée de grains de raisin de Corinthe.

Tous les insectivores, frugivores, larvivores et baccivores, de quelque taille ou provenance qu'ils soient, qu'on ne peut entretenir au régime des graines, se contentent exclusivement de cette nourriture qui leur donne longue vie et beau plumage.

Le pain au lait est de la mie de pain blanc rassis, arrosée de lait bouillant, puis essorée après refroidissement. Les tangaras, merles et tous les granivores le mangent avec voracité. Mais cet aliment est trop laxatif pour être employé seul, aussi concourt-il à un excellent résultat en composition avec l'œuf dur, viande granulée et autres condi-

ments échauffants , dans les conditions ci-dessus décrites.

Régal des jours de fête : une brioche imbibée de lait bouillant.



VI

LES MERLES

Le Merle à bec jaune (*Merula vulgaris*), ce chanteur en habit noir, met la vie dans nos bosquets, nos landes, nos jardins, nos bois; il se montre partout et partout fait résonner sa voix limpide, agréable à entendre, surtout le soir des tièdes journées lorsqu'on va chercher un peu de fraîcheur auprès de la claire fontaine. Il est un des premiers à faire son nid; j'ai découvert au 20 mars, dans une année dont l'hiver avait été très rigoureux et le printemps hâtif, un nid de merles contenant quatre jeunes âgés de huit jours. Cet oiseau rendrait des points au marronnier du jardin des Tuileries. Il vit longtemps en cage et y chante bien, simplement entretenu de mie de pain et chenevis broyé; une pomme fait ses délices. Il est devenu la ressource de toutes les bonnes femmes à cœur tendre qui retrouvent, en l'écoutant, les illusions de leur vie passée. C'est un oiseau susceptible d'éducation, qui apprend et retient certains airs, et parvient même à proférer des intonations de mots

qu'il n'articule toutefois pas comme le perroquet. Le Merle avait paru jusqu'ici réfractaire à toute tentative de reproduction en volière ; mais voici qu'un éleveur de premier mérite, M. Lagrange, d'Autun, a vu cet oiseau nicher chez lui pendant l'été de 1885.

Deux mâles et une femelle habitaient un parquet à faisans, et, à l'approche du printemps, l'un des mâles se mit à faire la guerre à l'autre, jusqu'à ce qu'il l'eut tué. Débarrassé de ce rival, il construisit sur un rayon à l'intérieur un nid tout à fait semblable à ceux que cette espèce façonne en liberté, et la femelle y pondit, en mars, quatre œufs qu'elle couva fort assidûment, mais sans résultat heureux ; car ces œufs disparurent l'un après l'autre sans doute mangés par les faisans. Quelques jours après, la femelle reprit le nid et se mit de nouveau à couver. Cette fois elle a amené à bien deux petits qui, au bout de six semaines, volaient comme père et mère dans le parquet.

« Aussitôt les petits sortis du nid, la mère l'a restauré, l'a regarni de mousse, bref a changé les draps de sa couché et recouvé de suite une nouvelle nichée, rapporte M. Lagrange. » (*La Volière*, 15 juin 1885).

Ce fait, qui me paraît unique, doit être attribué à une installation excellente, une persévérance intelligente et attentive, des soins journaliers et

constants; il prouve que les espèces les plus sauvages, les plus réfractaires à la domestication finissent elles-mêmes par céder aux sollicitations d'un éleveur patient et expérimenté.

Le Merle est baccivore, — mais il se contente parfaitement en cage d'une pâtée de mie de pain, chenevis écrasé et jaunes d'œufs durs; il aime beaucoup les pommes et les poires, les baies de lierre et de sureau.

Le Merle Blanc n'est plus un mythe. M. le Docteur Pinard, dans un voyage à Marseille, en septembre dernier, put acheter deux jeunes merles blancs élevés à la main par un marin qui les gardait sur son navire, et les avait tellement apprivoisés qu'ils le suivaient partout en liberté. La digne épouse de ce marin ne pardonnait pas à son mari la vente de ces oiseaux, l'invectivait de son mieux, de ce qu'il n'en gardait pas au moins un. Le Docteur me destinait une de ces raretés, mais j'appris à mon regret sincère que les deux merles, séparés de leur père nourricier, avaient pris la fuite, peut-être pour retourner à bord. A terre toutefois on ne les a plus revus.

Les Merles métalliques que nous envoie l'Amérique sont des oiseaux qui tiennent moins du merle que de l'étourneau, ils marchent et ne sautent pas, ont le bec gros et pointu; ils sont omnivores; leur chant est court, mais caractéristique, bizarre. Le

plumage de ces prétendus merles est entièrement noir avec des reflets bleus sur le dos, violets sur la gorge et verts sur les ailes et la queue, le ventre et le croupion sont mats. Ils mangent en volière tout ce qu'on veut leur donner : vers, insectes, baies, fruits, graines. L'alpiste est la base de leur nourriture, mais il faut y joindre la pâtée au lait, la laitue, les vers de farine, afin de les conserver longtemps. J'en reçus de Marseille dans un état déplorable; je les ai refaits par les vers de farine. Ils ont mué promptement sous l'influence de cette alimentation généreuse, (cinq ou six vers par jour), et sont devenus magnifiques. Ce sont des oiseaux intéressants, d'une intelligence extrême et disposés à l'attachement, mais un peu taquins pour leurs compagnons, et que l'on doit retirer de la société des petits oiseaux au temps des nichées. Ils vivraient bien avec de grosses perruches ou des faisans.

Il ne faut pas confondre ces oiseaux avec les Merles bronzés, une des splendeurs du ciel africain. Ceux-ci se rapprochent également du genre étourneau, et sont omnivores, ce qui les rend non moins susceptibles de se faire au régime de la captivité.

Leur voix est rauque, désagréable et incapable d'émettre un son musical, point par lequel ils diffèrent absolument de notre Merle commun; ils se revanchent par la beauté de leur plumage.

« Une livrée terne, variée de gris, de verdâtre,

et de brun » est, il est vrai, dans cette espèce, le vêtement des jeunes oiseaux.

« Mais tous sont revêtus à l'âge adulte, dit Oustalet, d'un costume particulier, offrant des reflets métalliques et, chose rare parmi les oiseaux, ce costume est généralement le même pour les deux sexes. Le fond du plumage est vert ou bleu sombre; il s'éclaircit fortement sur les parties supérieures du corps. » Les reflets plus ou moins accusés selon l'âge des sujets forment « une sorte de couverture donnant à la tête, au tronc, aux ailes, à la queue, l'éclat de l'acier poli, du bronze florentin ou de l'or bruni. Parfois aux teintes cuivrées ou dorées s'associent des tons pourprés d'une richesse inouïe, qui règnent sur la tête, sur les flancs, ou qui dessinent des sortes de barres visibles seulement sous une certaine lumière au travers des plumes de la queue, » et qui se retrouvent sur les ailes en « taches arrondies d'un noir mat rehaussant encore par le contraste le brillant du plumage, »

Chez les adultes âgés de plusieurs années les reflets verts du jeune âge, après être devenus bleus, passent au violet, et « se fondant d'une part avec des taches analogues situées sur la tête et sous la gorge, de l'autre avec une bande couvrant les reins, produisent un capuchon et un manteau pourprés à reflets flamboyants, » à l'aspect desquels on ne peut faire autrement que de se récrier d'admiration.

« Rien de plus beau, plus riche que ce vert-bleu-violet à reflets métalliques et purpurins, parsemé de mouchetures qui en rehaussent l'éclat, a dit M. Chiapella. Un bec et des pattes noires, l'œil jaune d'or passant au rouge complètent le portrait de l'oiseau; et la distinction des sexes se reconnaît à cet œil que la femelle a moins rouge, mais non moins éclatant. »

Le Merle bronzé, rarement importé et que l'on voudrait rencontrer plus souvent sur nos marchés, est si commun au Sénégal qu'on l'achète aux indigènes pour quelques sous. Il supporte parfaitement la captivité chez nous.

« Depuis douze ans, écrivait, en janvier 1883, M^{me} veuve Philopal, de Marseille, je possède un Merle bronzé qui a toujours habité à l'air libre, quelle que soit la température; il est resté gai, vif, bien portant, et j'attribue sa bonne santé à la nourriture que je lui donne. Sa pâtée se compose de pain trempé dans du lait, avec du cœur de mouton et des figues sèches, le tout haché menu; j'y ajoute un peu d'œuf dur et du pain émietté très fin. C'est avec ce régime que cet oiseau est, malgré son grand âge, bien lisse de plumage, gai et sautillant sans cesse, plein de grâce et de gentillesse. »
(*Acclimat. sup.*)

Je possède un Merle bronzé dont l'ordinaire est la pâtée des tangaras (œuf dur, pomme de terre

cuite écrasés ensemble, avec pain au lait et granules de sang de bœuf desséché). Il est très friand de mie de pain et vers de farine. C'est un oiseau splendide. Il ne mange pas de viande.

M. Chiapella nourrissait ses merles bronzés avec du maigre de bœuf cuit, de la laitue, hachés ensemble et mélangés à la poudre de tortillon passée au crible. C'est compliqué et d'une décomposition prompte !

Il obtint la reproduction de ses oiseaux isolés par couples dans des chambres d'élevage, où rien ne pouvait les déranger; quelques branches sèches et des arbustes en caisses ornaient la pièce; le plancher était garni de gros sable et l'on y jetait quelques menues brindilles de broussailles épineuses et de foin. Dans deux cages on plaçait d'abord séparément un mâle et une femelle, et on ne les lâchait ensemble que quand ils avaient fait connaissance et manifesté par leurs cris et le battement de leurs ailes le désir de se réunir. Ces sturnidés sont ardents et s'accouplent volontiers; ils élèvent bien leurs petits, pourvu que l'on ajoute à leur ordinaire des chenilles vertes et des vers à soie que l'on remplace par des sauterelles et vers de farine au bout de quelques jours. Après la première semaine, on habitue peu à peu les jeunes à se contenter de la pâtée.

Le Jardin d'Acclimatation de Paris possède pres-

que toujours des merles bronzés en une grande volière dans une de ses serres. Ces oiseaux quoique taquins et querelleurs entr'eux, vivent assez bien en société, pourvu que les mangeoires soient multipliées et suffisamment espacées pour qu'ils ne se gênent pas mutuellement dans la recherche de leur nourriture, dont ils sont très jaloux ; l'aspect de ces oiseaux est merveilleux et fantastique, surtout quand leurs mouvements font étinceler au soleil les nuances de leur riche plumage, ou pendant leur repas, lorsque relevant brusquement la tête sur leur auguette, ils dardent fixement sur vous leur œil de feu. On les nourrit avec la pâtée sèche d'insectivores, à laquelle on ajoute de temps en temps quelques minces lanières de cœur de bœuf cru et frais.

Lorsque juin a ramené les tièdes journées et les nuits douces qui font le charme de notre climat tempéré, le Lorient, l'oiseau de Pentecôte, apparaît. Ce n'est pas un chanteur à proprement parler, mais c'est un beau parleur. Sa voix pleine et sonore en sa courte phrase fait retentir les échos de nos bois, Comper' Lorient ! c'est ainsi qu'il s'annonce en bon garçon, gourmand et bavard ; parfois il redouble sa strophe et les paysans prétendent qu'il avoue effrontément son vice préféré : Mange les cerises et laisse le noyau ! — C'est un grand consommateur du joli fruit rose et sucré qui fait nos délices au printemps,

Le Lorient (*Oriolus galbulus*), a tout le corps jaune jonquille, sauf les ailes et la queue qui sont noires; la femelle est d'un jaune verdâtre pâle sur fond gris et son plumage est moucheté de noir; les jeunes lui ressemblent jusqu'à la seconde mue.

J'ai souvent admiré ce bel oiseau volant d'arbres en arbres à la recherche des chenilles, insectes et baies qui constituent son alimentation ordinaire; j'ai ouï maintes fois son chant retentissant, surtout avant l'orage, sur les hautes branches des peupliers et des trembles qu'il recherche de préférence pour la construction de son nid; j'ai surpris plus d'une fois les loriots en travail de nourriciers, apportant aux jeunes déjà forts, mais lourds et paresseux, les fruits, les vers et autres gourmandises que ces poussahs reçoivent en battant des ailes, avalent gloutonnement en miaulant comme de petits chats; j'étais persuadé que l'on ne pouvait conserver cet oiseau en captivité, et je désirais cependant en faire l'expérience.

Un enfant vint m'annoncer un jour qu'il « savait un nid de loriots. » Mon vœu allait donc être exaucé.

Nous partons, et bientôt en un lieu solitaire, très écarté du passage de tout le monde, sur la rive d'un ruisseau coulant à pleins bords au raz de prairies humides, l'enfant s'arrête devant un gros peuplier dont le feuillage blanchâtre et clairsemé s'agitait mollement sous la brise du soir.

— « C'est ici ! » Je lève la tête, regarde, cherche à découvrir l'objet en question ; je tourne, me déplace, vais, viens, examine, et je ne voyais rien.

Mais l'enfant saisissant le tronc à bras le corps parvenait bientôt, en se hissant par efforts combinés, à la première branche, s'y reposait, reprenait son ascension et s'engageait peu à peu sur une branche latérale, où, à cheval, s'aidant des mains, il cheminait prudemment et parvenait ainsi au bout de la branche; il me montrait enfin le nid du Lorient. J'étais tout yeux, et je reconnus alors l'objet convoité. D'un coup de serpette l'enfant coupa la branchette à la quelle était suspendue la bercelonnette, et me la jeta après avoir placé dans sa toque les trois petits vagissant comme des enfants grognons, pendant que les parents irrités, voulant défendre leur progéniture, passaient comme des coups de sabre sous les yeux du ravisseur, cherchant à lui flageller le visage de leurs ailes.

Ce trait caractéristique de l'humeur courageuse du Lorient a été signalé dans les livres. Paessler raconte qu'ayant chassé une femelle de son nid pour en visiter l'intérieur, cette bête, poussant un cri de combat, se jeta sur lui presque au visage et que le mâle étant accouru, les deux oiseaux renouvelèrent ensemble la même tentative de l'éloigner.

Le nid du Lorient est un chef-d'œuvre de fabri-

cation élégante et hardie; une toute petite corbeille de jonc et de crin nouée et cousue par les deux anses à la fourchette de bois souple et tendre qui la soutient, et se balançant dans les airs, comme un hamac, au moindre souffle de la brise. Les trois oiselets déjà gros remplissaient entièrement le nid dont je venais de m'emparer, et je me demandais par quel miracle d'équilibre les parents parvenaient à se tenir sur eux pendant la nuit sans les faire chavirer.

Mes jeunes oiselets, enfermés en un panier rempli de mousse et de coton, furent élevés à la main. Ils se montrèrent à la fois délicats et voraces; ils exigèrent beaucoup de soins, une grande régularité dans leurs repas. Toutes les deux heures je leur distribuais de fines lanières de cœur de bœuf, et, comme dessert, à chacun la moitié d'une cerise, régime simple et pondéré qui suffit à ces oiseaux, pourvu que l'on ait soin de régler la nourriture de manière à ce qu'ils ne soient atteints ni par la diarrhée, ni par la constipation, point essentiel que fait clairement connaître l'état des déjections.

La croissance des loriots est fort lente; ils demandent à manger encore qu'ils sont gros comme des adultes; il faut les nourrir à la main pendant plus de six semaines. Les cerises disparaissent; il est nécessaire d'avoir recours à d'autres fruits. J'habituai les miens à la mie de pain trempée de

lait bouillant, mélangée d'œufs et chenevis écrasé; mais ce régime devint défectueux à l'époque de la mue, et je perdis mes élèves en septembre au moment où les premiers tuyaux sortaient sur la tête.

Malgré de patients essais, les éleveurs les plus attentifs ont rarement réussi les loriots en captivité. M. Chiapella, en 1854, y est parvenu en leur donnant une nourriture principalement composée d'insectes et de cerises. Mais, il le dit lui-même, cet oiseau est très difficile à conserver et comme il ne prend ses couleurs qu'à la seconde année, on est longtemps avant d'en jouir. Quand, sous le régime de la pâtée « mes loriots devenaient trop gras, dit-il, je les réduisais au régime des fruits jusqu'à ce qu'ils fussent dégraissés. De temps en temps, je leur donnais un bain dans lequel j'ajoutais un peu de jus de tabac, afin de détruire une sorte de vermine qui paraît s'engendrer dans leur chair et qui pullule à tel point qu'elle les couvre entièrement et les fait périr épuisés et desséchés. » (*Manuel de l'Oiseleur*, page 83).

M. le Docteur Gareau de Saint Morési a tenté l'élevage des loriots à plusieurs reprises. En 1878, il pensait avoir trouvé, par le choix éclairé d'une alimentation particulière, le moyen de donner aux jeunes oiseaux la force de résister à la mue. De ceux qu'il a nourris par ce procédé, gardé secret, aucun, affirme-t-il, ne mourut, ne fut même ma-

lade. (*Acclim.*, du 25 avril 1878). La substance dont il se servait était sans doute peu commune et non à la portée de tout le monde, car un amateur auquel il voulut bien la faire connaître, n'ayant pu s'en procurer en quantité suffisante, perdit tous ses jeunes loriots.

Quelle était cette substance? Le Docteur s'était engagé à le révéler, si les expériences qu'il comptait renouveler en 1879 réussissaient comme les premières. Je n'ai vu nulle part qu'il ait réalisé sa promesse; je suppose donc qu'il a abandonné son élevage, ou que son moyen n'était pas parfait.

Un autre amateur, habitant Alençon, paraît avoir réussi à élever un de ces oiseaux « avec une pâtée composée de chenevis écrasé, salade hachée, cœur de bœuf cru, œuf dur, mie de pain légèrement mouillée et émietée, le tout formant une pâtée légère et s'égrenant facilement. » Il ajoutait à cet ordinaire, quand le loriote mangea seul, « du pain émietté dans du lait, des fruits, des œufs presque durs » dont son élève se régala avec joie. (*Acclim.* du 15 sept. 1878). Cet oiseau vécut quinze mois. Au moment de l'émigration annuelle qui suit de près la mue, il fut tenu dans une chambre chauffée à l'abri des courants d'air, la cage était recouverte pendant la nuit, et les perchoirs garnis de flanelle. Avec de telles précautions, il supporta bien l'hiver, continua à se montrer doux et familier, lissant

son beau plumage et gazouillant le matin pendant des heures entières après sa toilette. Il mourut dans le courant de l'été, à la suite d'un refroidissement gagné dans un bain d'eau trop fraîche.

La conclusion à tirer de ces tentatives diverses sera, pour l'amateur désireux de posséder des loriots, de s'adonner à leur élevage avec méthode et patience; prendre les jeunes au nid bien couverts de tuyaux et les nourrir alors de cœur de bœuf et de cerises; puis quand, ils mangeront seuls, les habituer à la pâtée des insectivores, en y ajoutant des œufs durs hachés, vers de farine, mouches, œufs de fourmis, laitue hachée dont cet oiseau herbivore est friand, beaucoup de baies telles que celles du sureau, sorbier, rosier, genévrier, raisin de Corinthe, enfin des fruits murs et sucrés pendant la saison qui les produit. Ce bel oiseau vaut la peine qu'on lui prodigue beaucoup de soins.

Brehm dit: « Partout le Lorient est un oiseau aimé, partout il est le bienvenu. C'est un des meilleurs chanteurs de nos forêts. On l'entend sans cesse depuis le lever du soleil jusqu'à midi; et il recommence à chanter lorsque le soleil baisse à l'horizon. Il se fait entendre même par les jours sombres. Une paire de loriots anime toute une forêt, car ces oiseaux sont sans cesse en mouvement. »

S'il y a un peu d'exagération au sujet du talent

de chanteur du Lorient, il n'y en a pas en ce qui concerne son activité ; elle est telle qu'il se livre à des ébats folâtres à travers les grands arbres de sa résidence, poursuit gaiement la femelle et la lutine avec badinage, ou s'attaque furieusement aux autres mâles du voisinage dont il ne supporte point l'approche, cascadant et folâtrant dans les airs, à la cime des plus hauts arbres et ne se posant à terre que pour y boire, ou saisir en passant une proie qui lui échappe.

Il disparaît en septembre, sans attendre, comme les grives, la maturité du raisin.

L'Amérique possède les Troupiales qui se rapprochent beaucoup du genre lorient. Il y en a plusieurs variétés dont trois sont principalement connues et importées en Europe ; les amateurs les recherchent, car ces oiseaux sont, en volière d'un magnifique effet et vivent bien en société. On les entretient en captivité par la pâtée d'insectivores, vers de farine et fruits; ils aiment beaucoup le bain.

1^o Troupiale à Cul jaune (*Sturnus croconotus*), parties supérieures et inférieures du corps jaunes, tête, ailes et queue noires, longues taches blanches aux épaules; bec, œil, pieds et gorge noires. Il a la taille du lorient. Son habitat s'étend du Mexique au Pérou; il vit en troupes qui se partagent par couples à l'époque de la reproduction. Son nid est suspendu comme celui du lorient européen. La femelle dans cette variété est pareille au mâle.

Je possède un sujet de cette espèce, c'est non-seulement un très bel oiseau, mais un oiseau curieux. Il siffle comme un homme; c'est à s'y méprendre. De plus, il est tellement privé qu'il saute sur le doigt lorsqu'on entre dans la volière, et il fouille, il pioche la main jusqu'à ce qu'on lui ait donné un vers de farine; après l'avoir pris et mangé délicatement, il se dresse, se hérissé, danse et gazouille.

2° Le Troupiale Jamacai (*Icterus jamaicensis*), tête, cou, épaules, manteau et ailes noires, une bande jaune et une bande blanche à travers les ailes; tout le reste du corps jaune orange foncé; bec noir, yeux jaunes, pattes gris-bleuâtre. La femelle a le dessus du corps brun-gris et le dessous jaune. Elle s'importe rarement. Habitat, les Antilles et le Brésil. Il est un peu plus petit que le précédent et son volume égale environ celui du merle vulgaire. M. Chiapella a obtenu la reproduction de cette espèce dans sa chambre d'oiseaux, en fournissant aux parents des chenilles vertes et sauterelles de moyenne grosseur. Les amateurs peuvent l'essayer à leur tour, car ce troupiale est de tous le plus fréquemment importé; la difficulté est de se procurer une femelle, car ce sont les mâles principalement que l'on capture pour le commerce; il faudrait faire à l'avance une commande spéciale, la maison Hagenbeck y donnerait satisfaction.

3^o Le Troupiale de Baltimore (*Sturnus Baltimoriensis*), originaire de l'Amérique du Nord, a la grosseur d'une alouette ordinaire : tête, nuque, épaules, ailes, queue, gorge noires, barres blanches et orangées sur les ailes ; tout le dessous du corps jaune-orange vif, œil brun, bec et pattes grises. La femelle est d'un brun olivâtre sur le corps et jaune orange clair en dessous ; ce troupiale, plus commun que le précédent, est importé assez fréquemment, mais je n'ai pas ouï dire qu'il se fût reproduit en volière.

Les Bulbuls sont d'intéressants oiseaux qui appartiennent au genre merle ; ils en ont la grosseur ; leur habitat est l'Inde et le sud de la Chine, ce sont des chanteurs émérites.

Le Bulbul à Joues Blanches (*Pycnonotus leucotis*), est le plus connu ; on le trouve fréquemment chez les importateurs anglais ; il a le dos brun, les ailes et la queue noires, les joues et la poitrine blanches, le ventre gris.

Je vis chez Casartelli, à Bordeaux, un couple de Bulbuls qu'il nommait Fauvettes-Orphées (*Pycnonotus jacobus*), dont l'aspect me plut tellement que je les achetai de suite. Taille de la grive musicienne, tête surmontée d'une aigrette noire ; bec, pattes, dos, ailes et queue noires ; joues, croupion et dessous de la queue rouges, gorge et poitrine blanches, ventre gris. Le mâle, plus gros que la femelle, je

tait des notes merveilleuses, d'une voix aussi forte que celle de la grive et non moins douce que celle du rossignol. Ces Bulbuls à Joues Rouges vécurent fort bien et longtemps, nourris de fruits et pâtée comme les tangaras, desquels leur vivacité, la promptitude de leur vol, leur rusticité, ainsi que le mode de nourriture, les rapproche beaucoup.

Les bulbuls ne se reproduisent pas chez nous.



VIII

DES VOLIÈRES

L'élevage des passereaux se fait de trois manières :

1° En chambre; — 2° En cage; — 3° En volière. L'élevage en chambre est de vieux style. On y consacrait jadis une pièce de sa maison, où une orangerie ou une serre : sol sablé, murs et plafonds parfaitement plâtrés, nombreux perchoirs, arbres morts et arbustes en caisse, nids artificiels, baignoires, mangeoires suspendues, etc. Voilà quelle était la disposition physique de la chambre; le jour et l'air venaient insuffisamment d'une ou plusieurs fenêtres grillagées, que l'on tenait ouvertes en été et closes en hiver; un poêle placé au dehors, dont le tuyau enveloppé de toile métallique traversait la chambre, était tenu constamment allumé pendant le froid. Beaucoup d'amateurs sérieux ont obtenu des reproductions rares dans ces conditions-là; mais aujourd'hui la science de l'élevage a fait des progrès; c'est au dehors, en plein air, comme dans leur

pays, qu'il s'agit de conserver et faire reproduire les oiseaux exotiques. Toutefois, comme la plupart de ces petits animaux sont délicats et habitués à un climat plus clément que le nôtre, on admet comme une nécessité de leur offrir un abri contre l'intempérie des saisons, et on leur consacre une chambrette qui ne doit cependant être que l'accessoire dans leur installation.

J'ai dit, en parlant de la reproduction du diamant mandarin, ce qu'était la cage d'élevage créée par M. Leroy. C'est le type du genre : la caisse en bois plein de tous les côtés, sauf en façade, où elle est fermée par un fin grillage avec une porte à coulisse sur chacun des flancs, voilà le modèle. La dimension variera à volonté ; mais, s'il est nécessaire que cette boîte-cage mesure au minimum 50 centimètres cubes pour les plus petits oiseaux qu'on y tiendra par couples séparés, tels que les diamants ou les astrilds, il est admis aussi qu'elle ne doit jamais dépasser le volume de 1 mètre cube pour loger des oiseaux de taille moyenne, même des tangaras ou des cardinaux ; tous les oiseaux cantonnés par couple pourront se contenter d'une habitation de ce genre, et ils s'y reproduiront certainement, ou bien leur reproduction est impossible. Ce mode d'élevage est la méthode classique par excellence, le moyen sûr par lequel l'amateur se livre à l'étude complète de son sujet. Rien ici

ne lui échappe ; il a ses pensionnaires sous les yeux, il les observe constamment, pourvoit directement à tous leurs besoins, saisit leurs mœurs dans tous leurs détails, voit tout et s'explique tout. Mais il en est de ce procédé comme d'un jardin botanique armé de ses étiquettes; rien de plus disgracieux et rien de plus sec ! Les oiseaux, comme les plantes, sont créés pour charmer l'homme et contribuer autour de lui à l'ensemble de jouissances que lui offre gracieusement la nature; c'est pourquoi l'amateur enthousiaste des objets de son goût, n'a pu se résoudre à enfermer ses oiseaux dans un nombre incalculable et hideux de boîtes à savon rangées côte à côte, fussent-elles même, comme le veut M. Leroy, posées sur de petits socles et heureusement distribuées ça et là sur la pelouse du jardin ; cette disposition quelque'avantageuse qu'elle soit ne peut convenir qu'exceptionnellement à l'étude d'un ou deux sujets rares, et l'on donne en général la préférence à la volière.

Voyons donc quelles seront les meilleures conditions de l'établissement d'une volière pour les passereaux.

Un amateur fort distingué, mais resté anonyme, qui se qualifie de « vieil éleveur d'oiseaux » a donné dans un journal agronomique la description d'une volière construite pour l'acclimatement des petits oiseaux et qui semble merveilleusement imaginée. Il dit :

« J'avais entouré d'une toile métallique, clouée sur des poteaux légers en bois de chêne, un massif composé d'arbrisseaux; j'avais choisi cet emplacement à l'abri des vents froids; au milieu était placée une cabane en paillason épais, soutenue par des poteaux disposés circulairement; du côté du midi j'avais ménagé une porte, revêtue spécialement de paillasons et fermant hermétiquement. Un toit de chaume au sommet duquel j'avais ménagé une lanterne pour éclairer l'intérieur; sous le toit qui débordait d'environ 10 centimètres sur les parois de la cabane, j'avais pratiqué une ouverture circulaire de 20 cent. environ; cette ouverture était garnie d'une tresse en paille afin que les oiseaux pussent y percher plus facilement. Cette espèce de ruche était garnie intérieurement de perchoirs, de mangeoires, etc., comme une véritable volière; lorsque j'avais des oiseaux nouveaux, je commençais par les lâcher dans l'intérieur de la ruche; le premier jour peu d'oiseaux trouvaient l'ouverture pratiquée sous le toit, mais, petit à petit, suivant l'exemple des plus anciens, ils s'y hasardaient, et au bout de quelques jours, ils sortaient et rentraient pour y prendre leur nourriture. En été, peu d'oiseaux rentraient dans la cabane pour y passer la nuit; ils se perchaient sur les arbustes. En hiver, presque tous rentraient dans la cabane; quelques-uns restaient perchés à l'extérieur, cherchant une feuille sèche

pour s'abriter, ou bien s'allaient coucher dans les cavités des rochers que j'avais fait construire dans la volière. Un certain nombre d'entr'eux construisaient des nids de mousse et s'y réfugiaient plusieurs ensemble; un grand nombre d'espèces imitaient cet exemple et ne rentraient plus dans la ruche, quoiqu'il y fit une chaleur de 8 à 10 degrés. Le matin tous mes oiseaux sortaient bravant les plus fortes gelées, et rentraient aussitôt qu'ils sentaient le froid les pénétrer. Plusieurs sont restés au dehors de la cabane pendant tout l'hiver et j'en ai vu essayer de casser la glace pour se baigner. »

Dans cette heureuse installation, les Bengalis, Senegalis, Astrilds, Veuves, Tisserins rivalisaient de vigueur et de santé; des Callats, Paroares, Travailleurs, Papes ont vécu jusqu'à l'âge de 25, 22, 18, 15 et 12 ans; beaucoup ont niché et produit de nombreuses générations d'oiseaux. (*Acclim. du 29 déc. 1878.*)

M. le Docteur Barré, à Nort, possédait de son vivant une installation de premier ordre comme volière d'ensemble pour les oiseaux exotiques, non pas au point de vue de l'élevage, — quoiqu'il ait obtenu la reproduction de certains sujets auxquels l'immense dimension du local donnait, malgré la foultitude de volatiles qui les environnaient, l'illusion de la liberté, mais bien dans le style le plus luxueux qui puisse être employé dans une collection d'amateur.

Cette volière, entièrement faite de grillages à mailles fines, montée sur membrures de fer, était adossée à un grand mur et faisait face au sud; elle mesurait 25 mètres de longueur sur 10 de large et 5 ou 6 mètres de hauteur, avec dessus en dôme surmonté de clochetons et girouettes appropriées. On y pénétrait par un tambour à double porte, donnant toute garantie contre l'évasion des oiseaux. Le sol était parcouru d'allées sablées orné de massifs d'arbustes, plaques de gazons, rocailles rustiques, et sillonné par une rivière en miniature avec cascades, petits lacs, méandres capricieux, ressemblant assez au cours inégal de l'Erdre, sur les rives de laquelle s'élevait l'habitation Barré. Cinq pontetelets rustiques étaient jetés sur ce cours d'eau, navigable seulement aux canards carolins, mandarins, huppés, siffleurs et autres qui s'y faisaient remarquer par leur beau plumage et leurs ébats de naïades empourprées. Il me serait difficile de dire le nombre et les espèces d'oiseaux que je vis dans ce phalanstère élégant : perruches de plusieurs variétés vivant en bonne harmonie, cardinaux rouges et verts, perdrix bartavelles, cailles, colins, petits oiseaux des îles, papes, chanteurs, bengalis.. etc., et jusqu'à des colombes rieuses qu'une main habile avait fastueusement teintes en vert et en rose, et dont la pluie ne délavait point le costume emprunté aux plus riches couleurs de l'arc-en-ciel.

Deux abris étaient ménagés en ce parc d'oiseaux, deux cabanes en planches garnies de vitres sur le devant, adossées au mur; une large ouverture permettait aux oiseaux d'y entrer de plein vol; on y plaçait les mangeoires et les nids pour les espèces qui reproduisaient. Des bancs, des sièges de canne permettaient de faire en cet éden de longs séjours et d'y observer attentivement les habitants.

Et tout cela est encore dépassé. M. Amédée Bertin, de Poitiers, a fait couvrir de toile métallique une grande partie de son jardin pour y entretenir des oiseaux en une demi-liberté; arbres résineux, buissons à baies, massifs de verdure, gazons, petites pièces d'eau, tout est aménagé avec une intelligence et un art infinis dans cette installation charmante à l'œil et favorable à la reproduction des oiseaux plus que tout autre; car les volatiles y joindront à l'avantage d'un espace très grand à parcourir, la faculté de trouver toujours à leur disposition deux éléments essentiels, la verdure fraîche et les insectes. Les passereaux et les colombes exotiques, lâchés dans ce petit paradis, y prospèrent et y pullulent à volonté.

Dans ces sortes d'installations spacieuses une difficulté se présente qu'on peut vaincre par une tactique des plus simples; c'est le moyen de permettre aux oiseaux nouvellement arrivés de trouver leur mangeoire. Ces pauvres détenus, habitués

aux petites cages, aux médiocres volières, ne parviendraient pas à se nourrir en ces vastes locaux, si l'on ne leur faisait point faire connaissance d'abord avec le lieu où se placent les aliments, et on les trouverait le lendemain morts d'inanition. Pour les aigrainer convenablement, il est nécessaire de faire construire un double abri composé d'une partie grillagée et vitrée, bien garantie des vents et des pluies, et d'une partie uniquement recouverte d'un hangar. Dans le premier compartiment, où seront posées les mangeoires, on enfermera les nouveaux-venus pendant quinze jours; et, ce délai écoulé, on les lâchera sans inconvénient; ils y rentreront spontanément pour se nourrir. Dans le second, l'on aura placé également des mangeoires garnies où viendront puiser les oiseaux faits depuis longtemps aux dimensions et aisances du local, pendant que la volière vitrée sera fermée; peu à peu les derniers s'habitueront à trouver comme les autres leur pâture sous le hangar, et la partie vitrée restera toujours à la disposition des acquisitions à faire.

C'est ce qu'a parfaitement compris et pratiqué M. Bertin, dont le succès en élevage, notamment en ce qui concerne les Diamants, est principalement dû à sa bonne installation.

Mais point n'est besoin d'un jardin entier enfermé de fils de fer pour obtenir la conservation et la reproduction des oiseaux exotiques. C'est là un

luxe énorme que tout le monde ne saurait se donner; on peut avoir à meilleur compte des installations économiques et en même temps très confortables dont je vais donner la description.

La meilleure exposition pour une volière, ai-je dit dans un article publié par l'*Acclimatation*, à la date du 26 janvier 1879, est le côté du levant; le soleil y donne de bonne heure, et, pendant l'été, la chaleur n'incommode pas les oiseaux; ils y jouissent de la fraîcheur du soir, avantage qu'ils ne sauraient obtenir d'une exposition au sud ou au couchant. On adossera donc la volière à un mur assez élevé, s'étendant du nord au sud, pour protéger les petits habitants contre les vents froids et impétueux, et elle s'ouvrira vers l'est pour recevoir les rayons bienfaisants du soleil dès son lever. Cette volière devra se composer d'une partie couverte et à demi-fermée, et d'une partie entièrement découverte.

La cabane, ou partie fermée, sera adhérente au mur, construite en briques sur fondations en maçonnerie de 30 centimètres de profondeur et couverte d'un toit peu incliné en voliges jointes à rainures, recouverte d'ardoises ou d'une feuille de zinc, et mieux encore d'un chaume épais peu perméable au froid. Les dimensions de cette cabane seront simplement d'un mètre carré, sur une hauteur de 2 mètres, ce qui, avec le vide produit par

l'inclinaison du toit, donnera à l'intérieur du logis un cubage très suffisant de 2 mètres 50. Au dedans, les murs seront lambrissés à la chaux, dont les rugosités, becquetées souvent par les oiseaux, aideront à la formation de la coquille des œufs; on y suspendra des troncs d'arbres, cages du Harz, boîtes creuses, nids en paille et l'on y accrochera de nombreux perchoirs.

C'est dans la cabane que l'on installera également les mangeoires pour qu'elles restent toujours au sec. Les meilleures sont des boîtes oblongues en bois léger, profondes de cinq centimètres, larges de douze et partagées en trois ou quatre compartiments destinés à recevoir les différentes sortes de graines; il est bon que ces boîtes soient surmontées d'une planchette soutenue par quatre montants en fil de fer, d'une hauteur de 15 à 20 centimètres, destinée à préserver la nourriture des ordures que jettent les oiseaux. Ces mangeoires sont suspendues aux voliges du toit par de longs fils de fer ou des chaînettes d'une suffisante solidité, afin de n'être point exposées aux indiscretions et très fréquentes visites des souris et des rats; elles devront, pour la même raison, être maintenues à un mètre environ du sol.

Sur le fond de la cabane, entre les fondations creusées à la profondeur susdite, la terre sera battue, pilée et durcie; on la couvrira d'une couche

de pierres sèches mélangées de chaux et de plâtre en poudre que l'on égalisera convenablement, et qui sera couverte d'une autre couche très épaisse de sable fin. Pour donner accès dans l'intérieur de l'abri couvert, une ouverture de 60 centimètres sera pratiquée sur la façade de haut en bas, c'est-à-dire du toit au sol, et cette baie sera close par une porte en châssis vitré, montée sur gonds et armée d'un loquet. Elle sera tenue ouverte tant que la température ne deviendra assez rigoureuse pour incommoder les oiseaux, et sera fermée soigneusement pendant les nuits d'hiver et les journées de vent et de gelées, depuis le 15 novembre environ jusqu'au 15 mars. Cette mesure de prudence assurera la conservation des oiseaux qui, sans elle, serait compromise; de plus il sera fort utile d'appliquer un paillason mobile sur la totalité de la façade, lequel sera suspendu sous la saillie du toit et mis en mouvement par le développement de cordelettes à la manière des jalousies de fenêtres; on le déroulera le soir pendant la saison hivernale, à la chute du jour, et on le relèvera le matin.

Grâce à ces précautions d'une observation facile et peu coûteuse, on pourra conserver à air libre presque tous les oiseaux exotiques pendant l'hiver, pourvu qu'ils aient eu le temps de s'acclimater progressivement pendant la bonne saison et pendant la moins mauvais; car ce serait vouloir per-

dre un oiseau de provenance étrangère que de le lâcher dans une volière au moment de la saison froide, s'il n'était depuis plusieurs mois accoutumé au grand air.

A ce propos, il m'est arrivé plusieurs fois de graves déceptions, en souvenir desquelles je ne saurais trop prémunir l'amateur contre cette hâte instinctive que l'on éprouve à voir l'oiseau nouvellement venu lâché dans la grande volière, et prenant ses ébats au milieu des autres. Passé les derniers jours d'octobre, l'intromission d'un nouvel oiseau dans la volière extérieure n'est pas possible, à moins qu'il vienne directement d'une autre volière en plein air et soit aussi accoutumé à l'air libre. Même derrière les vitres bien closes, j'ai perdu par un temps de petite gelée matinale des oiseaux venus de chez un marchand qui, par mégarde m'avait adressé des sujets habitués à la chambre chauffée, quand je lui avais recommandé de ne m'envoyer que des animaux vivant en chambre froide.

La partie extérieure de la volière, mise en communication avec la cabane par l'ouverture pratiquée dans la façade, mesurera, sur un mètre de largeur, correspondant à la dimension de l'intérieur, deux ou trois mètres de longueur, selon l'emplacement dont on pourra disposer. La carcasse de la fermeture enveloppant cet espace sera composée,

pour chaque côté, de trois montants en bois solide, mesurant 2 mètres de haut sur 8 centimètres d'épaisseur; le premier appliqué au mur de la façade, le second au milieu de l'espace dans la longueur de la volière, et le troisième à l'extrémité formant angle à la face antérieure du petit monument, tous trois plantés dans une semelle du même bois qui courra sur un petit mur en maçonnerie, dont les fondations auront 30 centimètres de profondeur, comme précédemment. De même, ils soutiendront à leur sommet la galerie en bois de même épaisseur formant la frise destinée à recevoir la couverture. Cette couverture et les côtés seront formés en totalité par un grillage de fil de fer galvanisé à mailles plus ou moins larges, selon la taille des oiseaux destinés à la volière, mais qui dans tous les cas ne devront pas dépasser 25 millimètres d'ouverture, afin d'éviter l'intrusion des belettes, rats, moineaux et autre engeance mal-faisante, destructeurs voraces des mangeoires et des oiseaux. La porte d'entrée de la volière sera ménagée dans la face antérieure de la partie grillagée; elle mesurera 80 centimètres de largeur, 1 mètre 50 de hauteur, et dans ces dimensions déjà restreintes il ne faudra l'ouvrir qu'avec la plus grande précaution, pour éviter que, profitant d'un entrebaillement trop propice à leurs instincts d'indépendance, les prisonniers ne s'échappent, incon-

vénient que, malgré tous mes soins attentifs, j'ai eu à déplorer, chez moi, une fois ou deux.

Il sera encore nécessaire de ménager aux oiseaux un demi-abri contre les pluies, en couvrant, sur une longueur de 40 centimètres, la partie du grillage contiguë à la cabane, d'une plaque de zinc s'étendant sur toute la largeur de la volière, et terminée à l'avant par un bourrelet formant gouttière, afin de rejeter les eaux des deux côtés. La plupart des oiseaux préféreront passer la nuit, même pendant le mauvais temps, sous ce demi-abri où ils retrouveront une position se rapprochant de celle qu'ils avaient dans la nature, et qui contribuera puissamment à les maintenir en santé robuste et beau plumage; car il ne faut pas oublier que l'air, l'eau et le jour sont les éléments les plus indispensables à tous les animaux.

Le sol de cette cour sera sablé comme celui de la cabane; on y placera, au centre, un jeune arbuste à feuilles persistantes ou un petit arbre vert dont la présence causera une illusion joyeuse aux habitants du local, puis quelques perchoirs aux angles, une ou deux balançoires accrochées au grillage du haut; dans l'angle voisin de la porte sera placé l'abreuvoir qu'on pourra aisément nettoyer et vider en entrant, pendant que les oiseaux effrayés fuiront au fond du réduit, et qu'on remplira tous les jours d'eau fraîche; à travers le grillage. Je

n'aime pas les baignoires de zinc ; elles sont glissantes , n'inspirent aucune sécurité aux oiseaux et facilitent les noyades ; un petit bassin composé de rocailles et bétonné au fond fera mieux l'affaire, ou plus simplement une de ces grandes jattes en terre rouge ou brune , profondes de 6 à 8 centimètres , larges de 30 , que les jardiniers emploient pour leurs boutures ; on y versera la quantité d'eau suffisante et, pour servir de repaire de sauvetage aux oisillons de petite taille , l'on placera une pierre dans le milieu.

C'est un plaisir de voir avec quel empressement les oiseaux se précipitent vers l'eau par un temps changeant et un peu humide, dès qu'avec l'arrosoir on a rempli leur baignoire, en versant d'un peu haut, afin d'attirer leur attention par le bruissement de l'onde écumante. Ils viennent à tire d'ailes, vous donnant à peine le temps de vous retirer; l'eau est encore couverte de bulles et de vagues ; ils sont déjà dedans, un d'abord plus hardi ou plus pressé, puis deux, puis tous; le frais liquide énergiquement secoué rejailit en cascade laiteuse sous leurs ailes et leur queue ; il retombe en gouttelettes perlées sur les plumes soyeuses du dos , sur la petite tête relevée vivement, après qu'ils l'ont plongée en fermant le bec et les yeux au plus profond de l'onde aimée. Puis ils sortent du bain, se secouent, s'envolent, et sur le perchoir voisin , s'en vont épon-

driller leurs plumes, les purger d'eau, les exprimer du bec, les secouer de leurs pattes agiles, les peigner de leurs ongles acérés; et bientôt aux rayons ambiants du soleil, ils reparaissent étincelants, secs en leur costume élégant, rajeuni.

Dans une volière aménagée à peu de frais comme je viens de le dire, et dont les dimensions sont plus que suffisantes, on pourra lâcher plusieurs couples de passereaux, trois ou quatre, même d'avantage, selon les espèces choisies, pourvu que l'on ait soin de ne pas apporter le désordre à cette république ailée en y introduisant des sujets de nature méchante, jalouse et querelleuse. Tous les Diamants peuvent vivre ensemble, tous les Fringilles sont doux et patients; d'autres exigeront la solitude ou l'adjonction de compagnons de mœurs et d'origine très différentes. Les Cardinaux demandent à ne pas être confondus ensemble; souvent ils détruisent mutuellement leurs nids; les Papes et Ministres sont très jaloux et batailleurs; mais parmi les oiseaux de caractère et d'espèce différente, comme les insectivores ou autres, il sera facile de leur trouver une société qu'ils accueilleront avec l'heureuse indifférence qui doit régner entre les habitants des divers étages d'une même maison. Enfin l'éleveur qui désirera posséder un plus grand nombre de pensionnaires, pourra faire construire côte à côte, autant qu'il voudra, de petites vo-

lières de la dimension sus indiquée , au fur et à mesure que le besoin s'en fera sentir; il augmentera ses plaisirs et ses acquisitions en raison de la réussite de ses premiers sujets.

Un amateur de mon voisinage qui était venu me consulter sur la construction projetée d'une volière, reçut de moi , et accueillit avec satisfaction intelligente la description que je viens de donner. Il eut bientôt une série de petites volières construites sans luxe, mais bien établies , sérieusement meublées , bien exposées ; il eut soin de les garnir de branches feuillues d'arbres verts , de genets , d'ajoncs et autres. Il y mit des petits fringiles , puis au printemps il reçut un couple d'astrilds de Sainte-Hélène. Ces oiseaux si délicats, si difficiles à conserver d'ordinaire en cage à l'intérieur , furent cependant abandonnés à leur essor dans un compartiment où se trouvaient d'autres espèces exotiques. Dès leur arrivée , ils se mirent à faire un nid avec tout ce qu'ils amassèrent, ils allèrent le poser dans la partie la plus touffue d'une broussaille d'ajonc épineux et serré, qui avait été placée au milieu de quelques arbustes. La couvée réussit à merveille; elle fut renouvelée , et bientôt mon voisin , aussi surpris que charmé , se voyait en mesure de disposer en faveur de ses amis d'un certain nombre de jeunes astrilds aussi beaux, aussi vifs que le père et la mère. Dans les petites volières de cet amateur

j'ai vu un couple de diamants à moustaches reproduire une famille des plus nombreuses qui rapporta plus d'une pistole par couple à son heureux propriétaire. C'est dans un trou de mur qu'ils avaient placé leur nid, et leur fécondité y parut merveilleuse. Là aussi j'ai vu, pour la première fois, le Diamant à bavette nicher et élever ses petits. On voit donc bien que cette disposition de volière restreinte et économique n'est pas moins avantageuse à l'élevage que les constructions grandioses, très dispendieuses et, — entre nous, — inutiles, que préconisent certains amateurs, disciples un peu trop fidèles de M. le Docteur Rusz, lesquels, comme de vrais directeurs de jardins publics patronés par l'Etat, voudraient tailler dans le grand.

Quant à moi, je me suis efforcé de tenir le milieu entre la construction cher et la volière à prix réduit, ne cherchant avant tout que l'utile et le bienséant, ne voulant pas me lancer dans le style des palais zoologiques.

Voici dans quelles conditions est établie ma volière de petits oiseaux, dans laquelle j'ai obtenu tout autant de réussite que n'importe quel amateur du globe; je demande pardon aux éleveurs de leur offrir un modèle qui m'est personnel, mais s'ils veulent l'imiter, je crois pouvoir leur assurer qu'ils s'en trouveront bien.

Un grand mur allant du nord est au sud ouest,

donnant face au sud-est ; le soleil y applique ses rayons dès son lever en hiver , et y rapplique jusqu'à deux heures ; en été il le chauffe de sept heures du matin à trois heures du soir ; donc exposition parfaite. La volière est adossée à ce mur sur toute sa longueur, soit huit mètres en tout. Cette longueur est scindée en deux parties égales comprenant un abri fermé et une cour grillagée.

L'abri fermé s'élève sur fondations en briques, recevant quatre montants sur la façade, deux sur le côté sud, qui servent à soutenir la toiture en voliges jointes à rainures recouvertes de zinc avec une épaisse couche de paille entre les deux. Le côté nord est plein , en planches fortes jointes aussi et coaltarées pour les rendre imperméables à l'humidité. Cet abri mesure quatre mètres de long sur deux de large et deux mètres et demi de haut ; il est grillagé sur les deux côtés vides et chaque façade est recouverte d'un châssis vitré s'ouvrant par moitié. La porte est sur le flanc sud ; elle est aussi grillagée et vitrée ; elle tient les oiseaux enfermés et garantis du froid , du vent , des pluies pendant la saison hivernale ; ouverte dès le printemps, elle leur donne accès dans la seconde partie de la volière qui est entièrement à ciel ouvert.

Cette cour mesure comme l'abri quatre mètres de long sur deux de large et elle a la même élévation ; le dessus, le côté sud, la façade sont tendus

de grillages à mailles fines (20 millim.) attachés sur montants en fer qui s'encastrent dans une épaisse semelle de bois reposant sur un assise de briques, et sont à leur extrémité scellés au mur ; ils adhèrent également au dernier montant de bois de l'habitation close. On pénètre dans cette partie de la volière par une porte ménagée sur le flanc sud et fermant par un loquet à ressort.

Au centre de la cour est planté un jeune if, et un peu plus loin, vers le bout de la volière, est un figuier, dont les rameaux ont été coupés au niveau du grillage, et qui sert de perchoir aux oiseaux ; des nids factices en terre cuite sont accrochés au mur ; dans chacun des deux angles est posé un fagot de bois sec. Le sol est entièrement sablé.

C'est dans cette seconde partie de la volière que se trouve la baignoire en terre cuite dont le service se fait facilement ; les mangeoires suspendues, les assiettes à pâtée et à fruits, les crochets où l'on attache en bottes les grappes de millets, les nids fixes en boîtes creusées, cages de voyages fermées par devant d'un épais carton perforé d'une ouverture ronde, cylindres en paille de jonc, paniers tressés et autres objets composant le mobilier ordinaire dont usent les oiseaux, sont placés dans l'intérieur où les habitants du local vont, viennent, rentrent, sortent à leur guise et témoignent dans tous leurs mouvements d'une bonne humeur qui

prouve que l'appartement leur convient. Pour les plus sauvages il y a des retraites ménagées derrière un mince rideau de planches et garnies de perchoirs où plus d'un a fait parfois son nid ; au printemps on place en outre, à l'intérieur, auprès des vitres ouvertes un gros bouquet de branches d'ajoncs d'une hauteur de 1 mtre 50 dont les tiges posent sur le sol ; cette verdure qui se conserve longtemps fort touffue, est encore favorisée du choix de quelques oiseaux pour l'installation du nid.

Telle est ma volière à passereaux, aussi simple et aussi confortablement établie que possible. Il s'y rencontre beaucoup d'espèces différentes d'oiseaux : des insectivores, des diamants, des moineaux du Japon, des astrilds, des cardinaux, des serins. Ces nombreux pensionnaires y vivent à merveille et s'y reproduisent à l'envie. L'hiver, quand la gelée sévit, quand les vents du nord font rage, le froid malgré nos soins pénètre dans l'abri clos et quelques oiselets faibles et délicats tombent frappés de congestion. Mais pour obvier à ces accidents j'ai inauguré dernièrement la chaufferette d'eau bouillante renouvelée deux fois par jour et l'on s'en est bien trouvé ; la buée a répandu dans la cage une si bienfaisante moiteur que l'eau de boisson n'a pas même été glacée.

IX

DES ACQUISITIONS

Il n'est point aisé d'acheter en confiance un oiseau que l'on n'a pas vu , et cependant c'est presque toujours ainsi que se font nos achats. Il est donc nécessaire de ne s'adresser qu'à un vendeur consciencieux.

Y en a-t-il beaucoup? Je voudrais croire qu'ils le sont tous; mais hélas! nous avons tous été au moins une fois trompés et l'on connaît le proverbe: chat échaudé craint l'eau froide.

Mettons donc une bonne dose de circonspection et de prudence dans nos commandes.

Les grands marchands anglais , les « *naturalist and importer of foreign birds*, » ceux de Hambourg, Marseille , Bordeaux , les Jardins zoologiques de Paris , Anvers, etc, sont recommandables au premier chef. Les oiseaux se trouvent dans de bonnes conditions dans ces magasins et ne peuvent y contracter des maladies.

Ce sont les petits marchands de seconde main,

les détaillants de certaines capitales et des ports de mer, ceux des villes de moindre importance, belges ou françaises, qui sont sujets à caution, et auxquels il est imprudent, disons-le franchement, d'acheter un oiseau sans l'avoir vu.

N'est-il pas scandaleux de constater qu'un industriel soit-disant Eleveur-Amateur ne possède pour tout parc d'élevage qu'un étroit cabinet contenant quelques cages de sa fabrication garnies d'un stock de pauvres rossignols du Japon et fauvettes à tête noire étiques, source inépuisable du nombre fabuleux d'oiseaux rares extra qu'il met quotidiennement en vente, en ayant soin d'en réclamer le paiement préalable ! Et que penser de celui-là qui offre 5000 paires d'une variété, 3000 d'une autre, et dont le magasin est une modeste baraque en planches adossée au pignon nu d'un hôtel ?

Il y a là des fantaisies dont les comptes se règlent parfois en correctionnelle.

Quelques marchands se montrent cependant plus consciencieux, ils autorisent l'acheteur à retourner franco l'envoi qui n'a pas plu, et vraiment c'est une garantie d'honnêteté dont on aurait tort de ne pas profiter. On comprend difficilement qu'un oiseau puisse conserver encore un souffle d'air dans les poumons, une goutte de sang pur dans les veines, après un séjour de quelques mois chez un petit marchand, lorsque l'on sait par quelle série

de difficultés, privations, frayeurs, misères de toutes sortes le pauvre animal a dû passer depuis le moment où il a cessé d'être libre jusqu'au jour où vous le voyez là, stupide et béat, dans la cage étroite de l'oiselier.

Au pays natal, on s'empare des oiseaux en leur offrant la satisfaction illusoire des deux grands besoins de la nature : l'accouplement et la nourriture. C'est donc à l'aide de trébuchets et pièges quelconques, contenant des appelants de l'un et de l'autre sexe, ou par des gluaux posés sur les buissons qu'ils fréquentent, ou bien à coup de filets énormes tendus sur certaines récoltes, dont les graines fraîches ont leur préférence, que l'on capture le plus aisément ces fugitifs et subtils habitants des airs.

On en fait ainsi des razzias à certains moments de l'année, surtout à l'époque où les jeunes oiseaux commencent à devenir adultes, et que pleins d'inexpérience et de présomption, ils donnent volontiers dans tous les pièges ; de même, dans le midi de la France, en Espagne et en Italie, fait-on pendant l'hiver des hécatombes colossales de nos pauvres petits commensaux du printemps ! Quelles lamentations ne pourrait-on pas exhaler sur ce sujet navrant ?

Les indigènes, colons et chasseurs quelconques agrainent, selon la méthode que leur enseigne l'ex-

périence les oiseaux étrangers capturés par eux ; ils les soumettent au régime de la cage et les habituent peu à peu aux graines, pâtées et autres aliments qui formeront dorénavant leur nourriture unique. Ils réussissent assez bien, mais subissent déjà un fort déchet. Néanmoins ce n'est pas là que la mortalité est la plus grande.

Les sujets qui ont résisté à cette première épreuve sont au bout de quelques semaines livrés aux paquebots pour l'exportation ; c'est alors surtout que commencent les grandes tribulations de la gent emplumée.

Chaque navire en amène en Europe des stocks considérables, quelques fois même des navires partent d'Australie, d'Amérique ou du Cap avec un entier chargement d'oiseaux, dédaignant tout autre marchandise.

On ne trouve pas seulement, dans ces envois des pays étrangers, des oiseaux pris au piège, il y en a qui sont nés en volière ou qui ont été pris au nid, origine qui établit une différence capitale dans leurs mœurs en captivité ; les premiers étant ordinairement sauvages et craintifs, les autres se montrent patients et « doux » selon l'expression employée par les marchands pour les dépeindre, quand ils ne se débattent point dans leur prison et envisagent leur sort avec mansuétude.

L'acquisition et l'importation des oiseaux étran-

gers, entre leur pays d'origine et l'Europe, se fait de diverses manières que l'on peut résumer dans les quatre modes suivants :

1^o *Importation directe.* Les grands marchands anglais et allemands, ont des commissionnaires ou agents dans les principales colonies, et ils leur adressent par écrit la commande de certains oiseaux dont ils ont besoin; ces agents se les procurent et les envoient aux marchands par les courriers maritimes. Ce mode d'importation n'est employé que rarement, car il occasionne de fortes dépenses de transport et autres, et les risques de perte sont aussi plus nombreux; il en résulte pour l'importateur des frais considérables qui restent tous à sa charge, ce qui l'engage à ne se servir de ce moyen d'achat qu'à titre d'exception. La plupart des commissionnaires reçoivent l'ordre de se procurer pour leurs mandataires les oiseaux rares, qui font l'objet d'une commande spéciale, et de les confier pour le voyage aux employés circulant à bord des paquebots.

2^o *Importation par intermédiaire.* Les capitaines de navires, les bouchers, chefs de cuisine, commis aux vivres, servants et autres employés à bord des vaisseaux achètent à leur compte des oiseaux dans les ports d'attache ou d'escale; ils les apportent à Londres, Hambourg, Le Havre, Anvers, etc, et les vendent à l'amiable soit aux marchands qui se pré-

sentent à l'arrivée du navire , soit aux amateurs qui guettent les arrivages, et ne les cèdent qu'à celui qui en donne le prix le plus élevé. L'acquéreur achète alors en connaissance de cause et à la vue des sujets, ce qui fait la variation des prix sur une même espèce d'oiseaux dans le même arrivage , chacun étant libre d'acquérir et de payer plus cher un lot d'oiseaux mieux portants et mieux emplumés. On trouve parfois dans ces arrivages de belles et bonnes occasions de se procurer des oiseaux rares à prix doux. Les marchands en gros achètent beaucoup ainsi , et ceux dont j'ai entendu maintes fois les amateurs se plaindre à cause de leur prix élevés , sont les moins à blâmer sur l'enchérissement de leurs animaux acquis par ce procédé ; car j'ai remarqué dans les mêmes arrivages que leurs oiseaux sont toujours plus beaux et meilleurs que ceux de leurs collègues. C'est ainsi que MM. Abraham's et Charles Jemrack n'achètent jamais que des oiseaux très beaux, en bon état, et s'ils les revendent un peu plus cher que leurs concurrents on est sûr au moins de les conserver plus longtemps.

Beaucoup de capitaines déposent eux-mêmes leur stock d'oiseaux chez les importateurs dont ils sont alors les clients; c'est qu'ils se mettent pour le transport et les acquisitions à l'entière disposition du marchand , agissant comme des commis-

sionnaires. Au départ d'Europe le marchand leur donne la liste des oiseaux dont il a besoin et indique les ports où on les trouve ; ils les achètent et au moment du départ des colonies pour le retour ils écrivent au marchand pour lui donner avis de ce qu'ils apportent ; dans ce cas le marchand se porte acquéreur du tout à un prix convenu d'avance, mais il ne paie que les oiseaux qui lui sont remis vivants. Le porteur garde les risques à son compte, ce qui fait que son gain n'est jamais assuré ; il bénéficie quelquefois beaucoup, et quelquefois aussi ne subit que des pertes.

3^o *Importation par les chasseurs.* Les oiseleurs chasseurs, trappeurs et autres preneurs d'oiseaux coloniaux réunissent en un lot très considérable tous les volatiles dont ils peuvent disposer, et chargent l'un d'entr'eux d'en opérer le transport en Europe. Cet homme monte à bord d'un steamer avec sa pacotille ; il la fait extrêmement nombreuse et composée de sujets de prix pour qu'il y trouve les frais de son voyage aller et retour, le coût du port des cages, la nourriture des animaux, etc. — A l'arrivée, il les vend aussi cher qu'il peut, sur le marché, ou à domicile chez les naturalistes et chez les marchands de détail. Ici encore ceux de ces derniers qui mettent le plus haut prix obtiennent le premier choix, et ils ont les plus beaux oiseaux ; ceux qui achètent le reste le paient moins cher ; il en résulte

toujours que les plus cher sont les plus beaux et les meilleurs, et qu'en cela, comme en tout, il n'est pas adroit de viser à l'économie.

4° *Importation par consignation.* Elle se fait de marchand à marchand et voici comment : l'oiseleur colonial ou marchand d'oiseaux tenant boutique à Melbourne, à la Nouvelle-Orléans, au Cap, etc, qui se trouve en possession d'oiseaux très rares et veut en tirer un bénéfice sérieux auquel sa capture lui donne droit, expédie aux naturalistes et marchands européens, par l'entremise des employés de navires, les cages contenant ces animaux de prix, bien emballés et bien recommandés aux porteurs. A l'arrivée les oiseaux sont remis au destinataire qui paie au porteur une certaine somme par tête d'oiseaux vivants pour le récompenser des soins donnés pendant le voyage. Il vend ensuite la marchandise le plus cher possible, et fait passer l'argent au propriétaire du dépôt qu'il a reçu, après avoir gardé sur cet argent un bénéfice pour lui-même.

Il résulte de ces diverses méthodes d'importation que les prix-courants auxquels les oiseaux sont vendus aux détaillants et aux amateurs par les naturalistes ou marchands en gros, sont fixés par ceux-ci individuellement, et au prorata des sommes payées pour chaque espèce et chaque sujet dans l'acquisition des marchandises. Ces prix, bien qu'arbitraires, demeurent toujours les mêmes en

ce qui concerne les **individus** composant le même lot, mais ils varient nécessairement sur les sujets de même espèce tirés d'autres lots qui ont pu être acquis, soit à meilleur compte, soit dans des conditions moins avantageuses.

A cet égard, je m'empresse de rendre ici hommage aux grandes maisons de Londres et Hambourg qui importent une quantité innombrable d'oiseaux chaque année, et fixent leurs prix-courants de la façon la plus consciencieuse. M. Charles Jamrack vend les meilleurs animaux aux prix les plus abordables et ils sont de premier choix; les plus sérieux amateurs font beaucoup de cas de sa maison. Le nombre des oiseaux vendus annuellement par cet importateur est fabuleux. Les perruches calopsittes lui parviennent par milles paires, et les ondulées par vingt mille paires à la fois; il reçoit parfois deux milles papes en un envoi; les fringilles d'Australie, les bengalis et autres petits oiseaux pénètrent dans ses magasins par dix milles couples et plus. Ce sont surtout les oiseaux de grande taille que l'on trouve dans ses volières, les Aras, la Grue d'Australie, la Pintade Vulturine, les Gouras, les Nicobars, les Faisans nouvellement découverts aux Indes et en Chine, le Lophophore et les Tragopans, même des Ibis, des Flamants, etc.

M. Joseph Abraham's, chez qui je me suis toujours fourni de préférence, passe non sans raison

pour avoir des tarifs un peu plus élevés que son concurrent de Saint-George's street , mais ses oiseaux sont recommandables à tous les titres , et je les préfère à ceux que vendent les autres naturalistes ; car le choix des sujets, au point de vue de la santé et de la conservation est encore meilleur. C'est de chez lui que j'ai fait venir les perruches les plus rares que j'aie possédées et que j'ai gardées pendant des années vivantes dans mes volières, notamment les Edwards, qui m'ont tellement enchanté par leur merveilleuse reproduction que le goût exclusif des perruches australiennes m'en est longtemps resté , les Discolores de Latham qui m'ont également donné des petits, les Paradis et les Multicolores qui ont pondu , les Erythroptères enfin auxquelles j'ai dû l'honneur de devenir lauréat de la Société d'Acclimation de France. Je crois donc ne pas trop vanter M. Abraham's , ni blesser sa modestie, en le présentant ici comme le premier importateur de Psyttacidés du monde. C'est dans ses magasins , du reste , qu'a apparu pour la première fois la très rare et curieuse Perruche Cornue, importée des îles Fidji. Quand aux autres raretés ornithologiques reçues vivantes pour la première fois chez Abraham's , on peut citer l'Oiseau jardinier à collier rose, l'Etourneau à crête, les Colies striées et du Cap, ainsi que beaucoup d'autres sujets dont le souvenir m'échappe. En 1885, il rece-

vait plus de 6000 paires de perruches ondulées et dix mille moineaux mandarins. Ce sont des palais de fil de fer qu'il faut pour loger une telle quantité d'animaux ailés.

M. Carl Hagenbeck a également droit à un compliment dans ces pages, où l'on ne trouvera pas mauvais qu'il soit fait mention, sans le moindre but de réclame, des lauriers gagnés par nos intrépides importateurs. A sa maison de Hambourg, l'on peut adresser la commande de n'importe quel oiseau, il sait vous le procurer à bref délai. Les petits oiseaux, qui font le bonheur des Allemands, se trouvent surtout chez lui en très grande quantité, principalement les diamants dont il est à peu près le seul à recevoir les variétés les plus rares, le Phaëton, le Quadricolor, le Gould, la Queue de feu. Enfin c'est lui qui, en 1879, a fait venir du Mexique et exhibé des colibris qu'aucun autre marchand n'avait jusqu'alors possédés dans son magasin. M. Fockelmann trouvera aussi un mot de souvenir dans ces pages. Sa maison n'est pas moins recommandable que les précédentes.

A bord des navires, où on les dépose au départ du pays d'origine pour un voyage de plusieurs mois, les oiseaux entassés en des cages étroites et oblongues, closes de tous côtés, sauf sur la façade qui est grillagée, ont à souffrir d'une traversée toujours pénible qui en fait périr un grand nombre. On les

loge à l'avant du steamer , sur le pont comme des colis de qualité secondaire , tandis que ces êtres délicats, souvent de grande valeur, devraient avoir une place de choix. Le soleil , la pluie, les vents, les paquets de mer , les intempéries de tous les climats et les changements brusques de la température les atteignent et les frappent sans défense; la fumée des machines les étouffe , les escarbilles de la cheminée les inondent en pluie poissante et noire; les passagers , les employés , les matelots augmentent encore leurs tourments en s'arrêtant souvent devant eux , en les agaçant du bout des doigts, ou en frappant sur leurs cages pour les tenir éveillés.

Les graines ou les fruits qui composent leur nourriture sont jetés pèle-mêle au fond du transport, et les pauvres bêtes , bousculées les unes par les autres, sont obligées de chercher leurs aliments au milieu des ordures, plumes arrachées et petits cadavres de leurs semblables qui jonchent le sol de la prison. On leur donne une fois par jour à boire en des pots garnis d'éponges ; aucune mesure de propreté, nettoyage, entretien sanitaire n'est prise à leur égard; ils sont si nombreux que , garnissant tous les perchoirs superposés de leur sabot de transport , ils se laissent presque tous successivement maculer les plumes du dos et des ailes par les déjections de leurs compagnons.

L'infortune des oiseaux étrangers ne prend pas entièrement fin lorsqu'ils sont arrivés au port ; il faut encore qu'ils soient la plupart du temps soumis à la trépidation irritante des chemins de fer , sauf dans les grands ports de mer , — où résident d'ailleurs la plupart des naturalistes. Enfin ils pénètrent dans la boutique du marchand , et là , pour la première fois depuis de longs jours , des semaines et des mois de continuelles fatigues et d'incessants balottages , ces pauvres êtres chétifs et nerveux vont goûter un peu de repos. Il est de toute nécessité de ne pas les sortir de la cage de voyage aussitôt. Les oiseliens les y conservent un jour ou deux après avoir changé leur eau de boisson, renouvelé la graine et la pâtée en des mangeoires propres et jeté des poignées de sable fin au fond du sabot. Puis , après quarante-huit heures d'un sommeil indispensable, on les délivre; on les place par couples, ou par petits groupes , quelquefois seuls — les oiseaux rares, — en de petites cages de fil de fer bien claires, bien aérées, munies de mangeoires garnies, baignoires et sable fin; alors l'amateur se présente, il voit l'oiseau, l'admire et l'achète.

Mais tous les marchands n'ont pas le local voulu, ni le nombre de cages nécessaire pour installer ainsi leurs nouveaux venus. Beaucoup se contentent de dédoubler les sabots, c'est-à-dire qu'ils retirent les oiseaux du transport et les lâchent en

deux ou trois compartiments clos sur les côtés et grillagés sur le devant, lesquels composent en grande quantité le mobilier de leur boutique. Et dans cette nouvelle prison les volatiles sont encore privés de jour, d'air ambiant et de soleil ; ils continuent à être entassés les uns sur les autres, enveloppés des miasmes morbides qu'engendrent les ordures, médiocrement soignés, mal nourris, et peu à peu l'apoplexie, le typhus, la septicémie, la fièvre en font tomber des quantités incalculables. Quelques uns ont la chance d'être placés en grandes volières, et de pouvoir s'y nettoyer, voleter, reprendre des forces et se conserver à la vie ; ceux-ci deviennent au bout de peu de temps fort beaux, font honneur et rapporte à leur propriétaire.

Les grands naturalistes, comme MM. Joseph Abraham's et Charles Jamrack, de Londres, ont ordinairement deux magasins en deux pièces superposées, l'une à l'autre. Dans le premier, chauffé au calorifère, ils accumulent sur les murs les cages d'oiseaux, ayant soin de suspendre au plafond, vers lequel la chaleur tend à monter toujours, les oiseaux dont ils attendent une prompte prise de couleurs, une mue rapide leur donnant plus de valeur et d'éclat. Allez donc acheter un oiseau qui aura vécu un mois ou deux dans ces conditions intensives de vie ; il sera mort chez vous en quatre à six jours. Mais enfin, il faut cela, car le commerce des oiseaux

ne se fait pas seulement pour les éleveurs disposés à les acclimater; il s'adresse aussi aux flâneurs, aux curieux mal au courant des bas fonds ornithologiques, qui, découvrant tout à coup un très bel oiseau rouge, jaune ou bleu, s'en éprennent, le veulent posséder incontinent au plus fort prix, et la Société protectrice des animaux n'a rien à voir en ce négoce.

La seconde chambre occupant l'étage supérieur n'est pas chauffée; elle reste soumise à la température extérieure; les fenêtres en sont ouvertes tous les jours, quand le temps le permet, et elle reçoit autant de rayons de soleil qu'on peut lui en procurer. C'est là que seront les meilleurs oiseaux. On les a partagés dès leur arrivée en deux lots; ici les mâles, là les femelles, et ordinairement les naturalistes sérieux inscrivent sur chaque cage la date de l'arrivée et le nom du navire qui apporta les oiseaux. Les cages sont spacieuses, l'aération excellente, la mortalité presque nulle; aussi je ne saurais trop recommander aux amateurs qui se procurent leurs sujets d'espérance et de choix chez ces grands importateurs d'outre-manche, d'exiger l'envoi d'oiseaux habitués à la chambre froide; ils les conserveront beaucoup mieux que les autres et en tireront meilleur profit.

Quand vous voulez acheter un cheval, vous demandez le concours d'un homme du métier, un écuyer émérite, un vétérinaire, vous examinez la

bête à l'écurie et au dehors, sur ses quatre pieds et sur toutes ses faces. Vous palpez les membres, frappez la corne, auscultez la poitrine et considérez les flancs, pincez les reins, éprouvez la vue, ouvrez la bouche et inspectez la dentition ; vous faites marcher le bucéphale au pas, courir au trot, monté et en main. Après quoi vous vous tenez pour satisfait et vous achetez la bête en connaissance de cause.

Apportez donc la même circonspection dans le choix judicieux d'un oiseau. Faites placer la cage au grand jour, écartez-vous un peu, examinez attentivement le sujet. Il est vif, remuant, solide sur ses pieds, la tête haute, l'œil clair, le regard éveillé ; il mange de bon appétit, sans gâcher sa nourriture, se baigne et s'épondrille. Sa respiration est lente et régulière, soulevant légèrement la queue. Il secoue vivement son plumage et repaît le vêtement net, appliqué « les coudes au corps, » comme on dirait d'un soldat sous les armes. Bien, prenez-le, c'est un bon oiseau.

Mais si le volatile est hérissé, sale et dolent, s'il séjourne mélancoliquement sur le perchoir, ou saute lourdement sur la mangeoire, envoie la graine de toutes parts d'un bec dégouté et se nourrit mal ; si la respiration est saccadée, s'il dort surtout dans le jour et si, étant éveillé, son œil paraît voilé et triste, rejetez cet oiseau ; c'est un être malade et prédestiné à une fin prochaine. Un bon moyen,

du reste, de se rendre compte de l'état de santé d'un oiseau est de le prendre dans la main; il doit être plein, gras, bien en chair et sans trop de graisse, excès que trahirait de suite son essoufflement; tout oiseau léger, mince, à bréchet saillant, est maigre et mal portant : on ne doit point se laisser aller à acheter un tel sujet.

Il ne faut pas trop s'attacher à la beauté du plumage; le Docteur Ruz a dit avec raison : « un plumage détérioré, l'absence de queue, des plumes très salies ne sont pas des indices dangereux. Les oiseaux peuvent s'acquérir sans crainte, même déplumés, car s'ils sont d'ailleurs bien portant, des soins convenables leur rendent promptement leur plumage. » (*Elevage des oiseaux étrangers*). Les petits marchands, du reste, ont tout espèce de procédés bizarres pour rendre aux oiseaux leurs plus belles apparences, bains d'eau tiède en hiver, bains d'infusion de tannin et de je ne sais quels sulfates, liqueur de fowler dans la boisson et autres compositions dont l'usage rend l'oiseau incapable de supporter une seconde mue. Les marchands sérieux vous avertissent toujours de l'état des animaux qu'ils vous vendent sans que vous les ayez vus. — Le plumage est défectueux, disent-ils, ou l'oiseau n'est pas bien emplumé.

S'il est bien portant, prenez-le toujours; la mue faite en volière, dans de bonnes conditions d'aéra-

tion et de nourriture, est une garantie de longue vie, et je pourrais citer des oiseaux arrivés en état affreux, qui sont devenus en trois mois splendides et ont fait les meilleurs sujets que j'aie possédés.

Les marchands payant patente ne sont pas les seuls à vendre des oiseaux. Tous les éleveurs vendent leurs produits et beaucoup d'amateurs se défont d'acquisitions qui ont cessé de leur plaire. Là est l'écueil. Combien se débarrassent au plus vite d'un animal qu'ils voient tourner mal, et qui s'en va mourir chez l'acquéreur confiant, après les fatigues d'un voyage et les émotions d'une installation nouvelle? Combien de jeunes élèves, séparés trop tôt de leurs parents, périssent après quelques jours de sevrage?

Il est de règle générale de ne pas séparer les nichées avant que les petits ne soient devenus adultes; le changement d'air, d'habitudes, de nourriture, le chagrin peut-être d'être enlevés à la famille avant de savoir entièrement se suffire à eux-même, tout cela les tue. Je ne saurais trop engager les éleveurs consciencieux à garder leurs nouveaux-nés pendant au moins trois mois, et en thèse générale jusqu'à ce qu'ils aient accompli leur première mue d'adulte. Beaucoup de ceux qui naîtront cette année ne devront être vendus qu'au printemps prochain; qu'éleveurs et acheteurs se le tiennent pour dit.

Les plaintes sont devenues si nombreuses, et

parmi les transactions entre particuliers il s'est introduit, non moins qu'avec les marchands, de de telles supercheries, que les journaux d'élevage ont pris l'excellente mesure de se charger d'être, moyennant une très faible rétribution, les intermédiaires d'une partie contractante à l'autre. Avant d'acheter vous déposez l'argent au bureau du journal, qui avise alors le vendeur de vous expédier l'oiseau. Vous êtes ainsi certain de recevoir l'animal ou bien de rentrer dans vos fonds. L'oiseau est en mauvais état, vous le retournez et reprenez le prix déposé; si vous le garder, parce qu'il vous convient, le vendeur touche au journal la somme qui lui est due. Cette garantie égale pour les deux parties est appréciable et je ne saurais trop conseiller mes lecteurs d'en user à l'habitude; j'ai moi-même été trompé plusieurs fois, à Nantes, à Poitiers, à Bruxelles et ailleurs, avant l'installation de la susdite méthode due à la sagacité de l'honorable et intelligent Directeur du journal *l'Acclimatation*; et combien de mes confrères en élevage sont tombés dans des pièges analogues! Que l'expérience nous serve donc à défendre un peu mieux nos bourses et nos volières contre les entreprises des industriels indéclicats.

Les oiseaux sont expédiés dans de petites caisses de bois blanc très léger, fermées de montants en fil de laiton par devant avec porte à coulisse; la

porte est clouée ou attachée par un fil en fer; l'intérieur contient un perchoir, un abreuvoir muni d'une éponge pour recevoir et garder l'eau, et la nourriture est répandue au fond; la caisse est enveloppée de papiers épais et ficelée; — d'aucuns la ferment par des cachets en cire, — et l'on pratique sur le devant une déchirure pour donner de l'air aux oiseaux. L'atmosphère de l'intérieur de cette caisse est tiède et malsaine, compliquée de miasmes dégagés par les déjections et la détérioration de la nourriture, aussi meurt-il quelquefois de pauvres voyageurs dans ces petites machines pneumatiques où les habitants du grand air peuvent à peine respirer; mais ce n'est encore qu'une exception, et il est bien rare que l'oiseau expédié bien portant n'arrive pas en bon état.

Sur le colis est appliqué l'adresse du destinataire, indiquant aussi la nature de l'objet transporté, et plusieurs amateurs très attentifs colent en plus une étiquette ainsi conçue : prière de donner à boire. — C'est on ne peut mieux, pourvu que les employés de la voie ferrée accomplissent ce service avec adresse et discrétion, et n'en profitent point pour tourmenter les voyageurs en les regardant à chaque arrêt, ou pour inonder d'eau le fond de la cage.

Les oiseaux ainsi emballés sont confiés aux chemins de fer, accompagnés d'une lettre de voiture; ils ne peuvent être expédiés ni au tarif des petits

paquets ni à celui des colis postaux ; ils payent pour le transport d'un point à un autre le double du poids du colis qui les contient au tarif ordinaire et voyagent en fourgon à bagages dans les trains directs et malle-poste, par exception dans les rapides, lorsqu'on en fait la demande expresse. Ils profitent donc de la vitesse accélérée et sont remis au destinataire presque aussitôt après leur arrivée. Le passage ou transit de Paris exige 12 heures de stationnement, ce qui est un abus, et à chaque embranchement les compagnies ont la faculté d'user d'un délai de 3 heures, dont elles n'abusent pas heureusement, comme je l'ai constaté moi-même par les envois que je reçois de Londres, de Bordeaux, de Marseille ; ils arrivent presque toujours sans retard accidentel, — en même temps que la lettre d'avis d'expédition.

L'arrivée des oiseaux amène un sourire ou une exclamation de joie sur les lèvres de l'amateur. C'est en effet un bon moment que celui où l'on va faire connaissance avec un nouveau pensionnaire, un ami, presque un enfant qui dorénavant aura droit à toutes nos prévenances et, s'il est beau, comme cela arrive presque toujours, à notre admiration.

Vous prenez la cage, vous enlevez le papier ou le linge qui en voile l'ouverture et vous considérez le pauvre prisonnier, qui se rejette avec effroi au

fond du sabot. Ce premier coup d'œil est celui du connaisseur et il doit vous apprendre ce que sera votre nouvelle acquisition; quelquefois l'animal est fatigué, mais dans son œil brille encore une flamme dénotant l'énergie de la vie, c'est qu'il sera bien vite remis; mais s'il est triste, si le regard est atone, prodiguez-lui tous vos soins.....

Dans tous les cas, ne lâchons jamais les oiseaux en volière au moment de leur arrivée; si cette précaution n'est pas observée, ils voleront ahuris de tous côtés, donneront de la tête dans les murs et les grillages, tomberont à terre et se blesseront; ils ne trouveront pas la mangeoire, l'abreuvoir, seront pourchassés, brimés par les anciens et subiront toutes sortes de tourments; il m'est arrivé d'en trouver morts le lendemain d'un lâcher trop hâtif, d'autres ayant les ailes forcées, d'autres les pattes foulées et la tête en sang pour les avoir mis trop impatiemment dans de grandes volières, alors qu'ils n'avaient point l'habitude de ces sortes d'installations.

Maintenant j'use de prudence; je place la cage de transport sur une table à l'intérieur de la maison; je verse de l'eau dans l'auge en zinc et je donne à travers le grillage une grappe de millet, de la graine ou pâtée fraîche et quelques vers de farine. Je laisse les oiseaux se reposer jusqu'au lendemain. Dès le matin, j'ouvre la cage et prenant

Les oiseaux un à un, je les fais passer à la révision; j'arrache les plumes cassées, celles qui sont crottées ou collées en paquets informes; je nettoye les pattes et le bec à l'eau tiède, puis je mets le petit dé-crassé dans un autre sabot de dimension plus grande que je conserve dans ce but. Le sabot contenant les oiseaux avec sable fin, mangeoire et abreuvoir garnis, est accroché au mur dans l'intérieur de la volière qu'ils devront habiter; je les y laisse huit jours, au bout desquels le local leur est devenu familier, la fraîcheur des nuits habituelle, le voisinage des autres oiseaux moins inquiétant; ils connaissent de vue les perchoirs, la mangeoire, les nids et dès lors je puis en toute sécurité les lâcher avec leurs compagnons.

La joie que témoigne l'oiseau est grande quand il peut déployer ses ailes et prendre son essor. Comme il secoue ses plumes, remue les bras, dresse sa petite tête fine et investigatrice, comme il élargit sa queue et saute de perchoir en perchoir! Il prend son vol à tire d'ailes et s'en va dégourdir au soleil ses membres qui depuis si longtemps n'ont point joui de leur développement musculaire. Le bain est une des premières choses dont il use; il en sort trempé comme un caniche, mais il y revient, en ressort, se rejète à l'eau; enfin le voilà lourd de ses plumes molles et imbibées de liquide, faisant des efforts pour regagner le perchoir élevé où il va se

livrer à toutes les exigences de la toilette. Une fois sec , il se précipite vers la mangeoire , prend des forces pour revenir à la verdure , au mouron gras et vert qui pend d'un pot à fleurs accroché au grillage , puis il va dire un mot tendre à la grappe de millet , se jette en poussant un cri de bonheur sur une mouche imprudente traversant son local habitable et l'avale en la mâchonnant. Enfin il s'arrête , prend un repos bien gagné, choisit son perchoir pour la nuit et lorsque le soleil est couché , il met la tête sous l'aile , puis s'endort , gardant dans ses rêves l'illusion de la liberté reconquise.

FIN.

TABLE

	Pages.
AVANT-PROPOS.	V
I. LES COLIBRIS.	11
II. LES DIAMANTS.	39
1° Le Diamant à gouttelettes.	43
2° Le Diamant à bavette.	43
3° Le Diamant de Gould.	44
4° Le Diamant à queue de feu.	44
5° Le Diamant quadricolor.	45
6° Le Diamant psittaculaire.	45
7° Le Diamant aurore.	46
8° Le Diamant à bec de cire.	46
9° Le Diamant modeste.	47
10° Le Diamant phaëton.	47
11° Le Diamant de Bichenow.	48
12° Le Diamant rubis.	48
13° Le Diamant peint.	48
14° Le Diamant chloëbe.	49
15° Le Diamant donacole.	49
16° Le Diamant mandarin.	50
Les Moineaux du Japon.	68
III. LES GRANIVORES.	77
1° Le Bouvreuil.	77

	2° Le Bouvreuil pourpre.	89
	3° Le Padda gris et le blanc	90
	4° Le Pape.	95
	5° Le Ministre.	99
	6° Le Bouton d'or.	100
	7° Le Chardonneret à front d'or	101
	8° Le Foudi.	102
	9° Le Pinson alario	103
IV.	LES CARDINAUX.	105
	1° Le Cardinal rouge.	105
	2° Le Cardinal gris	115
	3° Le Cardinal vert	120
V.	LES ROSSIGNOLS	141
	1° La Fauvette bleue.	141
	2° Le Rossignol du Japon	146
VI.	LES TANGARAS.	157
	1° Le Tangara scarlate.	159
	2° Le Tangara sexticolor	162
	3° Le Tangara septicolor.	165
	4° Le Tangara jaune.	167
	5° Le Tangara organiste.	167
	6° Le Tangara couronné.	168
	7° Le Tangara brillant	168
	8° Le Tangara du Canada	169
	9° Le Tangara bleu.	169
	Pâtée d'insectivores	173
VII.	LES MERLES.	177
	1° Le Merle à bec jaune.	177

2 ^o Le Merle blanc.	179
3 ^o Les Merles métalliques.. ; .	179
4 ^o Les Merles bronzés.	180
5 ^o Le Lorient.	185
6 ^o Les Troupiales.	191
1 ^o Troupiale à cul jaune. . . .	191
2 ^o Troupiale Jamacœï.	192
3 ^o Troupiale de Baltimore. . .	193
7 ^o Les Bulbuls.	193
1 ^o Bulbul à joues blanches. . .	193
2 ^o Bulbul orphée.	193
VIII. LES VOLIÈRES...	195
IX. DES ACQUISITIONS	217
Importations.	221



Auray, Imprimerie Renaud.